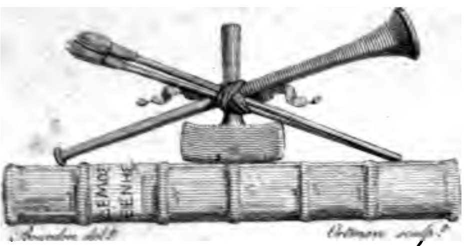

UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY
OCTAVIA WILLIAMS BATES
BEQUEST

JEAN SECOND.

DE L'IMPRIMERIE DE L. G. MICHAUD,
RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

JEAN SECOND POETE ORATEUR PEINTRE SCULPTEUR DU XVIe. SIÈCLE.



JEAN SECOND.

TRADUCTION LIBRE EN VERS

DES ODES, DES BAISERS,

DU Ier. LIVRE DES ÉLÉGIES,

ET DES TROIS ÉLÉGIES SOLENNELLES;

AVEC LE TEXTE LATIN.

PAR MICHEL LORAUX,

INSPECTEUR DE LA LIBRAIRIE.



A PARIS,

CHEZ MICHAUD FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DES BONS-ENFANTS, N°. 34.

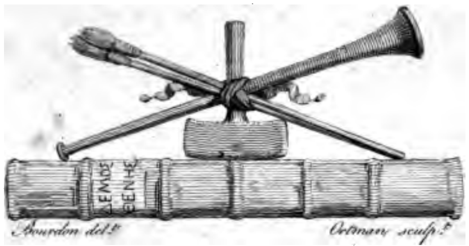
M. DCCC. XII.

AVERTISSEMENT.

Au lieu d'une préface assez étendue, qui aurait contenu une notice sur la vie et les ouvrages de Jean Second, et que j'avais l'intention de placer ici, je me borne à faire précéder cette édition d'un avertissement, dans lequel je vais faire connaître les motifs qui m'ont fait renoncer à mon premier dessein.

Je ne connaissais aucune traduction des Baisers de Jean Second, lorsque j'entrepris la mienne. Une de ces jolies pièces, qui me tomba sous la main, et que je traduisis, pour ainsi dire sans y penser, me donna du goût pour une autre; insensiblement

JEAN SECOND POËTE ORATEUR PEINTRE SCULPTEUR DU XVI.me SIÈCLE.



en Hollande ; il destinait son fils au barreau, et l'envoya étudier le droit à Bourges sous le célèbre Alciat. Jean Second trouva dans son maître un appréciateur de ses talents : il reçut de ses mains le bonnet de docteur, et retourna dans sa patrie, emportant l'estime et l'amitié de tous les hommes savants qui l'avaient connu en France. Son goût pour les voyages, et le besoin d'un loisir qui lui permît de suivre son penchant pour la poésie, lui firent bientôt après accepter l'emploi de secrétaire de l'archevêque de Tolède. Il ne tarda pas à se faire connaître en Espagne, et Charles-Quint désira l'attacher particulièrement à sa personne. Ce prince avait pris notre jeune poète en telle affection, qu'il l'emmena avec lui dans son expédition contre Tunis, en 1534, et qu'au retour il se proposait de lui confier

une mission honorable et délicate à la cour de Rome, lorsque Jean Second, ne pouvant plus supporter le climat de l'Espagne, revint en Flandre avec le germe d'une maladie mortelle, qui l'emporta le 8 octobre 1536, c'est-à-dire, avant l'âge de vingt-cinq ans.

Si l'on considère qu'il possédait, outre la science du droit, un talent distingué comme peintre et sculpteur, on aura peine à concevoir comment à cet âge, au milieu des occupations d'une vie active, il a pu consacrer beaucoup de temps au commerce des femmes, qu'il aima passionnément, et laisser un grand nombre d'ouvrages empreints du cachet de la maturité. J'avoue qu'à mes yeux Jean Second est un de ces phénomènes dont la nature est avare, et qu'elle ne laisse briller qu'un instant sur la scène du monde,

comme pour nous donner seulement la mesure des facultés de l'homme, et nous faire rougir de notre nullité. N'oublions pas surtout que la vertu et la vraie noblesse d'ame se réunissaient là aux grâces, à l'amabilité et aux talents.

De six frères qu'ils étaient, un seul mourut obscur dans un cloître; deux furent de célèbres jurisconsultes, et se distinguèrent dans les hautes charges de l'état; les deux autres, Adrien Marius et Nicolas Grudius, ont suivi la même carrière que Jean Second, et seraient plus connus, si leur gloire n'eût été comme absorbée dans la sienne. L'amitié fraternelle la plus touchante unissait tous les membres de cette illustre famille. Une sœur, que Jean Second nommait la gloire de son sexe, y répandait pour sa part un doux éclat : elle était religieuse,

et faisait des vers latins qui ne sont pas parvenus jusqu'à nous, mais dont le mérite est attesté par le suffrage de son frère.

En consultant les notes que j'ai placées à la fin de chacun des trois livres dont je publie la traduction, on trouvera la preuve que Jean Second a été imité et souvent copié par tous les poètes latins qui vinrent après lui. J'ai indiqué ce qu'il a lui-même emprunté d'Horace, de Tibulle, d'Ovide, de Catulle et de Properce.

M. Tissot observe que la plupart des savants et des poètes de ce temps ont montré une merveilleuse flexibilité de talents, et font honneur à la solidité de l'éducation que l'on recevait alors. Il est surtout à remarquer que dans ce seizième siècle, accusé de pédantisme, il n'y avait point de fonctions graves et d'études austères qui ne pa-

russent compatibles avec le commerce des Muses les plus enjouées. Nous voyons un André Alciat, professeur des chaires de Bourges et de Pavie, sénateur de Milan, courtiser les Muses et sacrifier aux Grâces; il fit, sur les Baisers de Jean Second, l'épigramme suivante :

Extremum si post tot dulcia Basia finem
Neæra concessit tibi :
Quin illud potiùs celebras ? noctesque beatas
Ad alta tollis sidera ?
Si non concessit, sed adhuc tua messis in herba est:
Quo tot *Cataglottismata ?*
O segnem Veneris tyronem, et perdere dignum
Quæ jam recepit præmia !

Et ce Théodore de Bèze, ce célèbre théologien, cet habile controversiste, l'une des plus fermes colonnes du parti calviniste et l'oracle de sa secte, n'écrivit-il point ses *Ju-*

venilia avec la même plume qui faisait frémir l'église de Rome? Il a fait aussi ce pompeux éloge de Jean Second :

Excelsum seu condit Epos, magnique Maronis
Luminibus officere studet :
Sive leves Elegos alternaque carmina, raptus
Nasonis impetu, canit,
Sive lyram variis sic aptat cantibus, ut se
Victum erubescat Pindarus :
Sive jocos blandosque sales Epigrammate miscet,
Clarà invidente Bilbili :
Unus quatuor hæc sic præstitit ille Secundus
Secundus ut sit nemini.

ODES
DE JEAN SECOND.

JOANNIS SECUNDI

ODÆ.

ODE I.[1]

CAROLO V ROMANORUM IMPERATORE CORONATO.

Adeste (*), magni progenies patris,
Musæ, potenti carmina Cæsari
Cantate, quæ fides priorum
Hactenus haud tetigêre vatum.

(*) Ce n'est pas pour mettre le lecteur à même de juger de la fidélité de ma traduction, que j'ai cru devoir y joindre le texte latin. Je pense que si les classiques commandent impérieusement cette fidélité respectueuse, il est permis de se mettre un peu plus à l'aise avec un poète érotique de la latinité moderne : c'est un dédommagement que j'offre à ceux qui, sans cela, pourraient être tentés de fermer mon livre dès la première page.

ODES

DE JEAN SECOND.

ODE I.

A L'OCCASION DU COURONNEMENT DE CHARLES V COMME EMPEREUR DES ROMAINS.

DESCENDS de la voûte azurée,
Noble fille du roi des dieux;
Aux sons de ta lyre sacrée,
Joins tes accents mélodieux.
Viens; César dans toute sa gloire,
A des chants dignes de mémoire
Promet son immortalité :
Jamais plus illustre matière
N'ouvrit aussi vaste carrière
Aux chantres de l'antiquité.

Quæ saxa rursum, quæ moveant feras,
Aquasque sistant blanda volubiles,
Quæ mulceant aures canore
Omnium ubique hominum suâvi.

Gaudete cives, plaudite, plaudite;
Gaudete quotquot terra tenet bonos,
Curasque tristes, atque acerbos
Pellite pectoribus dolores.

Muse, rappelle cette audace,
Rappelle ces divins accords
Par qui ton fils, charmant la Thrace,
S'exerçait à charmer les morts;
Que de ton art les doux prestiges
Renouvellent tous les prodiges
Qu'en foule on vit naître à sa voix,
Et que, recueillis d'âge en âge,
Ils aillent conquérir l'hommage
Qu'Orphée a conquis autrefois.

Que les transports de l'allégresse
Retentissent de tous côtés;
Qu'avec l'abondance et l'ivresse
La paix rentre dans nos cités.
L'innocence, enfin rassurée,
Vit sous l'égide révérée
D'un héros sur le trône assis.
Peuples, relevez vos courages:
Sous l'amas des sombres nuages
Les cieux ne sont plus obscurcis.

Sumpsit sacrato debita vertici,
Post tot moras, tandem diademata,
Ille optimusque, maximusque,
Ille vagum domiturus orbem. (a

Erro? Anne vati talia fervido
Sagax futuri Cynthius indicat?
Quæcunque suggeris, precamur,
Ut Superis rata sint, Apollo.

Enfin le sacré diadême,
Acquis par tant d'heureux exploits,
Étend sa puissance suprême,
Et soumet l'empire à ses lois.
Désormais l'Europe étonnée
Va voir la vertu couronnée;
Déjà fière de son vainqueur,
Mais brûlant de l'avoir pour maître,
La terre en lui va reconnaître
Son légitime possesseur.

Où suis-je ? Quel nouveau délire
S'est emparé de tous mes sens ?
Est-ce un dieu qui vient de ma lyre
Tirer ces prophétiques chants ?
Je cède au transport qui m'agite;
Une lueur vive et subite
Découvre à mes yeux l'avenir.
Dieux, qui me dictez vos oracles,
Confirmez un jour les miracles
Que vous daignez me découvrir.

Et noscat Ortus, noscat et Occidens
Unum potentem Cæsara Carolum:
Quo mitius, clementiusque
Nil dederuntve, dabuntve secla;

Non si recurrant tempora, quæ Jovis
Ferunt parentem, falciferum senem
Rexisse, cum fides, sororque
Justa pio superesset orbi.

Je vois du couchant à l'aurore
L'univers au joug arraché,
Et sous un père qu'il adore
En un seul peuple rapproché;
Je vois l'affreuse politique
Céder à la pudeur antique;
Je vois, dans ce règne admiré,
L'effort de la philosophie,
De la puissance et du génie
Par tant de siècles préparé.

Aux temps de Saturne et de Rhée
La terre va se croire encor.
Sous les lois de l'aimable Astrée
Quel fut cet heureux âge d'or?
Sans craindre les regards du vice,
La foi, la candeur, la justice,
Osaient se montrer aux humains:
Je vois leur auguste assemblée
Qui de la terre consolée
A retrouvé tous les chemins.

Ergo querelas ponite lugubres,
Ergo (3) repostum promite Cæcubum:
Hæc, hæc dies, hæc est choreis,
Hæc rutilis decoranda flammis.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

u couchant à l'aurore
rs au joug arraché,
un père qu'il adore
n un seul peuple rapproché;
l'affreuse politique
la pudeur antique;
e vois, dans ce règne admiré,
effort de la philosophie,
ssance et du génie
de siècles préparé.

ps de Saturne et de Rhée
va se croire encor.
ous les lois de l'aimable Astrée
cet heureux âge d'or?
ans craindre les regards du vice,
a foi, la candeur, la justice,
se montrer aux humains:
e vois leur auguste assemblée
de la terre consolée
retrouvé tous les chemins.

ODE II.[1]

DE VERIS DISCESSU.

Jam ver præteriit dulce, nec amplius
Parvi cædem Ityli carmine lugubri
Plorat Daulias ales,
Alta stans super arbore.

Jam solis radio Cancer inæstuat,
Jam fessus gelidas cum grege languido
Pastor quæritat umbras,
Umbras frigus [3] amabile.

Et cujus radios ante cupiverat,
Vicino nimium plurima Cynthio
Nunc convicia fundit,
Æstus impatiens gravis.

Sic, sic prætereunt tempora, nec manet
Quicquam: sic fugiens cuncta rapit dies,

ODE II.

SUR LA FUITE DU PRINTEMPS.

Déja le printemps fuit, et déjà Philomèle
Semble avoir mis un terme à ses touchants regrets :
On n'entend plus d'Ithis [2] l'aventure cruelle
Redite à nos bosquets.

Le Cancer, plus voisin du soleil qui l'embrase,
Sous les ombrages frais invite au doux repos,
Et le berger, fuyant la chaleur qui l'écrase,
Y conduit ses troupeaux.

Naguère il implorait sa bénigne influence;
Phébus s'est rapproché pour combler ses souhaits;
Mais, au lieu d'en jouir avec reconnaissance,
Il maudit ses bienfaits.

Ainsi coule le temps à nos vœux trop facile;
Ainsi même au-devant nous nous précipitons.

Sic cœlo placet: hæc sunt
Anni jura volubilis.

At quantum fuerat, quantum erat, obsecro,
Largiri miseræ turbæ hominum Deos,
Solo vere suâvi
Uti posse perenniter?

Sic certe Elysiis vivitur in locis,
Uno perpetuo vere ubi perfruens
Felix turba piorum,
Non soles capiti graves,

Non diræ segetem grandinis, et nivis,
Non horret Boream, nec rabidos Notos,
Nec tristes Aquilones,
Uno flante Favonio.

Ah ! laissons-lui régler son allure mobile,
Et l'ordre des saisons.

Mais si les dieux pouvaient, touchés de ma prière,
De la saison qui fuit laisser jouir nos champs;
Si leur bonté daignait favoriser la terre
D'un éternel printemps;

Les mortels goûteraient ce premier avantage
De l'aimable séjour par le juste habité,
Et connaîtraient du moins cette imparfaite image
De sa félicité.

Là règne seulement un jour pur et tranquille
Que les autans jamais ne viennent obscurcir,
Et l'haleine des vents, dans ce riant asyle,
Est celle du zéphyr.

ODE III.[1]

AD ÆGIDIUM BUSLIDIUM.

PARS, ô! meorum magna sodalium,
Quos vel dederunt tempora, vel dabunt,
Quando illa, illa dies erit,
Qua tecum, socia urbe,

Amice, longos sæpe teram dies?
Cernamque Musæ delicias tuæ,
Quæ dictat tibi tinnulo
Suâves carmine voces?

Cernamque [2] quas vel Parrhasius tulit,
Scopasve, quarum dives es artium,
Solers aut hominem, aut Deum,
Sculpto ponere saxo?

Vitamque falsam rite coloribus
Præstare mixtis? et facili manu

ODE III.

A GILLES BUSLIDIUS.

O TOI que mon cœur préfère
A tout ce que j'ai d'amis!
Quand viendra le jour prospère
Qui doit nous voir réunis?

Quand pourrai-je de ta lyre
Entendre les doctes sons,
Et voir celle qui t'inspire
D'aussi galantes chansons?

Quand verrai-je la retraite
Où ta main, sans embarras,
D'Apelles tient la palette,
Et le ciseau de Scopas?

Dans l'un et l'autre art habile,
Tu sais faire en te jouant,
D'un bloc de marbre immobile,
Un dieu terrible et puissant,

Tabellæ sine corpore
Tenues indere formas?

Sperare de te nam libet hæc mihi:
Et jam leonem judico ab anguibus.
I, quo te vocitat tua
Virtus, i pede fausto:

Vecturus olim Buslidium genus
Ad alta cœli sidera nobile,
Quod sublimia vertice
Jam nunc nubila tangit.

Nos interim, quando tua cernere
Sors ora coram non sinit invida,
Nobis effigiem tui
Mitti sæpe rogamus.

Transfusa formis ut mihi pluribus,
Perstet sodalis mnemosynon mei,
Et vel cernere sic queam
Dilectum mihi vultum.

Et sur la toile animée
Par ta savante couleur,
Causer à l'ame charmée
La plus séduisante erreur.

J'en avais conçu d'avance,
Cette heureuse opinion :
A ses ongles, dès l'enfance,
J'ai reconnu ce lion.

Va, suis ta noble carrière,
Et, si loin dès le début,
Sans regarder en arrière,
Vole, arrive, atteins le but.

Cependant que la fortune
A mes désirs te soustrait,
Souffre que je t'importune
Pour obtenir un portrait.

Déjà souvent retracée
Par mille autres souvenirs,
Ton image à ma pensée
Laissera peu de loisirs;

Non est quod illa paululum imagine
Carere nolis (quam manus insolens
Fecit nostra , rudem nimis)
Præsertim reditura :

At est quod illa nolit imagine
Carere Janus , quæ sibi melleum
Præsentabit amiculum ,
Quocunque ille feratur.

Et d'un si cher avantage,
Mes yeux privés jusqu'ici,
Pourront de ta douce image
Se rassasier aussi.

Je conçois que cette esquisse,
Où j'ai crayonné mes traits,
Œuvre d'une main novice,
N'ait pour toi que peu d'attraits;

Mais ton image fidèle,
Talisman consolateur,
Sans cesse près du modèle,
Reposera sur mon cœur.

ODE IV.[1]

AD AMICUM.

Ante Phœbeo cariturus igne est
Orbis, et lunæ gelidos meatus
Nesciet, linquentque tenebricosum
Sidera cœlum;

Cancer arctabit spatium diei,
Porriget longas Capricornus horas
Lucis, et noctis breviore meta
Tempora ducet;

Puppis ignotas teret unca terras,
Plaustra volventur liquidas per undas,
Piscis in sylvis, aper in profundo
Pabula carpent;

Quam tui possim posuisse curam,
Sive quod sum nunc, ero, sive Manes
Inter, obscuris habitabo regnis
Pallida forma.

ODE IV.

A UN AMI.

Le soleil à nos yeux brillera sans chaleur;
La lune obscurcira sa clarté vacillante,
Et sous un ciel serein la nuit étincelante
Perdra tout à coup sa splendeur;

Les jours se trouveront, sous le Cancer brûlant,
Resserrés par les nuits dans une étroite borne,
Et de tardives nuits, sous le froid Capricorne,
Succèderont au jour plus lent;

L'on verra des vaisseaux sillonner nos guérets,
Des charriots rouler sur les plaines humides,
Des animaux paissant au fond des mers liquides,
Et des poissons dans nos forêts,

Plutôt qu'on ne verra s'éteindre les transports
Qu'excite dans mon ame une amitié si vive,
Et qui l'échaufferont, habitante ou captive
De la terre ou des sombres bords.

ODE V.(1

AD HADRIANUM GOESIUM, UXOREM DUCTURUM.

Ergo, dulcis amicule,
Nobis tam cito te subtrahis, et vagis
Finem ponis amoribus?
Et te sponte tua bracchia mollibus
Subdens libera vinculis,
Captivis hominum cœtibus inseris?
Sortem servitii gravem, et
Passurus dominæ sceptra puellulæ.
Visurus tamen interim
Natos, legitimæ præmia Cypridis,
Natos, certa levamina
Curarum, et socii pignora lectuli:

ODE V.

A ADRIEN GOESIUS, SUR SON PROCHAIN MARIAGE.

Ainsi tu nous abandonnes,
Et de l'amour libertin
Tu vas fouler les couronnes
Pour faire une honnête fin.
D'une chaîne volontaire
Ta main, libre jusqu'ici,
Veut donc se lier aussi?
D'hymen le joug est austère;
Mais il est noble, il est beau
De prendre femme jolie;
Dût-on de la confrérie
Grossir un jour le troupeau.

Bientôt de ce nœud prospère
Naîtront de jolis marmots,
Vivants portraits de leur mère,
Vrais remèdes à tous maux.

Quos qui tollere negligit,
Dans infrugeris semina vepribus, (2)
Ignavus moritur senex:
Indignusque, cui contigerit parens.
Ergo, spernere si potes
Curas, mœstitias, vincula, carcerem,
Dum castus tibi sit torus,
Et gignas aliquid quod tibi succinat
Nomen dulce parentibus:
Aula (3) quodque tua lusitet, et patris
Observantibus atria
Monstret ora sui certa clientibus.
I, quo te impetus impotens,
I, quo magnus Hymen te vocat, et potens
Dextra teligera Puer.
At nos interea, quando relinquimur

Quiconque en tarit la source,
Et perd en stériles nuits
La graine de ces beaux fruits,
S'ôte une utile ressource :
Vieux, il vit comme un grigou,
Et, sans tambour ni trompette
La camarde qui le guette
Vient l'arracher de son trou.

Puisque te voilà si brave,
Sans scrupule et sans effroi,
Si tu crains peu d'être esclave,
Subis la commune loi.
A ta femme, encor fidelle,
Fais vite quelques enfants
Qui régalent tes vieux ans
De la douceur paternelle ;
Fais surtout que trait pour trait
Ils offrent ta ressemblance,
Afin que la médisance
Y respecte ton cachet.

Abs te, cum reliquis tamen,
Quos non ista tenent jura, sodalibus,
Donec canities abest,
Carpamus Veneris gaudia liberæ.

L'hymen et l'amour t'appellent:
Sois heureux, tendre et soumis;
Mais quelques regrets se mêlent
Aux vœux de tes bons amis.
Privés de leur camarade,
Mais non liés comme lui,
Ils feront même aujourd'hui
A l'hymen plus d'une aubade.
Tandis que l'hiver chenu
Plane encor loin de nos têtes,
D'un cœur libre, à nos conquêtes,
Offrons l'hommage ingénu.

ODE VI.[1]

CAROLO V IMP. IN BELGICAM REDUCI.

O! QUI potenti, Carole, dextera,
(Quod Turca [a] dudum barbarus invidet,
Magni quod invidère reges)
Sceptra tenes potioris orbis,

Quis te Deorum, maxime Cæsarum,
His post tot annos reddidit urbibus,
Cœloque natali, sacrisque
Quæ puerum tenuêre cunis?

Jam jam sepultæ fletibus, et nigro
Luctu, serena est reddita patriæ
Vultu tuo lux, et videntur
Ire dies meliore sole.

Implumis ut cum turba relinquitur,
Deserta nido, mater ubi est procul,

ODE VI.

SUR LE VOYAGE DE CHARLES V EN BELGIQUE.

Magnanime héros, dominateur du monde,
Qui sais le maintenir dans une paix profonde,
Qui du croissant vaincu méprises la fureur,
Et dont cent rois jaloux, mais réduits au silence,
Adorent la puissance,
La Belgique va donc revoir ton front vainqueur !

Dans nos murs, si long-temps tristes de ton absence,
Tu ramènes, César, la joie et l'espérance.
Quels concerts, quels transports, d'un triomphe si beau
Augmenteront l'éclat, quand tu vas apparaître
Aux lieux qui t'ont vu naître,
Et qui sont fiers encor de garder ton berceau ! (3

Quel spectacle touchant pour ton ame attendrie !
Ta main vient essuyer les pleurs de la patrie ;
Aux voiles de son deuil succèdent les atours.
Le jour était souillé, ta présence l'épure,

Escamque natis fida quærit,
Longius et solito moratur:

Expectat usque, et usque querens, querens,
Intenta servans lumina perpetim,
Circumjacentes aut in agros,
Aut latera in spatiosa sylvæ:

Desideratum sic nimium diu,
Suum vocavit Belgica Cæsarem:
Hunc illa votis, hunc poposcit
Jure Deos, precibusque sanctis.

Hic ille namque est, numine cujus, et
Pacata tuti per maris æquora
Nautæ feruntur, datque terris
Semina fertilibus colonus

Securus, et jam non timet, usibus
Ne seminarit militis impii:
Per quem agros tutus it bos:
Picta pecus terit arva tutum.

Et tout dans la nature,
Changé par ton aspect, a pris un nouveau cours.

Lorsqu'absente du nid, cherchant pour sa couvée
La pâture qu'encore elle n'a pas trouvée,
Cette mère a long-temps différé son retour;
Dans les bois, dans les champs, sa famille nouvelle,
Qui la cherche et l'appelle,
Fatigue de ses cris les échos d'alentour.

De son glorieux fils trop long-temps séparée,
Ainsi te regrettait la Belgique éplorée;
Ainsi te rappelaient ses peuples gémissants;
Tandis que, fatigués de sa persévérance,
Avec indifférence,
Les dieux sur leurs autels voyaient fumer l'encens.

Qu'il est digne d'amour celui dont la puissance
A garanti des mers l'heureuse indépendance,
Assure au laboureur le prix de ses travaux,
Et nous délivre enfin de l'étranger barbare,
Dont la fureur avare
Dévorait nos moissons, nos fruits et nos troupeaux!

Hic Cæsar ille est, qui regionibus
Exterminabit omne nefas suis:
Ac exules terra Sorores
Sideribus revocabit altis.

Oui, c'est à toi, César, qu'appartient tant de gloire :
Ces heureux changements sont dus à ta victoire ;
C'est ta main qui sur nous répandit ces bienfaits;
C'est toi qui loin de nous viens d'enchaîner la guerre,
Et vas rendre à la terre
Ces aimables vertus qui sont sœurs de la paix.

ODE VII.(1

AD NICOLAUM BUSLIDIUM.

THRAX movit olim carmine tigrides,
Sylvasque vates traxit, et impetum
Pronæ reverti jussit undæ,
Vocis ad arbitrium canoræ.

Idemque regem, carmine lugubri,
Cui regna nullis cognita solibus
Cessêre, pallentesque turbæ,
Perculit in sua vota mitem.

Regina chordis victa potentibus,

ODE VII.

A NICOLAS BUSLIDIUS.

Aux accents de sa voix le chantre de la Thrace
Des tigres amollis sut enchaîner l'audace,
Et charmer les forêts;
Les ruisseaux suspendaient leur course vagabonde;
Et, pour l'entendre mieux, apaisaient de leur onde
Les murmures discrets.

Affrontant les terreurs de l'infernale rive,
Il vint y moduler sur sa lyre plaintive
De plus touchants accords:
Pour la première fois, dans ces cavernes sombres,
Les accents d'un mortel attendrirent les ombres
Et le roi de ces bords.

Du luth harmonieux la puissance inconnue
Sur son trône força Proserpine vaincue

Tepente lavit lumina gurgite;
Crudelium malæ Sororum
Insolito maduêre fletu.

Consensit unis regia vocibus,
Blandi maritam præmia carminis
Ut, per vias nulli remensas,
Tristibus eripiat tenebris.

Sed dona diris irrita legibus
Fallax tyrannus fecit, et (ô nefas!)
Fatalibus respectam ocellis
Retulit in loca fusca prædam.

Tunc ille longum, munere subdoli
Frustratus Orci, per Tanai nives,
Heu! perque Riphæas pruinas,

De plaindre ses douleurs ;
Surprises à leur tour de se trouver sensibles,
Les Parques tout à coup de leurs yeux inflexibles
Virent couler des pleurs.

L'Érèbe consentit d'une voix unanime
A lui rendre, pour prix de son talent sublime,
L'objet de tant d'amour,
Et rouvrit pour lui seul les chemins redoutables,
Dont avant lui jamais les ombres lamentables
N'ont tenté le retour.

Mais leur feinte bonté, vainement libérale,
Lui voulut imposer une loi trop fatale
Qu'il ne put respecter ;
Et, pour l'avoir revue avant l'heure prescrite,
Son imprudent époux, dans la nuit du Cocyte
La vit précipiter.

De l'enfer détestant la cruelle malice,
A jamais séparé de sa douce Euridice
Qu'il ne fit qu'entrevoir,
Les flots du Tanaïs, les antres du Riphée,

Ingemuit gelidis sub antris.

At tu, nigrantis, si prece, Tartari
Pro mollicella sollicites hera
Illacrymabilem cohortem,
Mobilibus digitisque pulses

Blandas fides testudinis aureæ:
Non strictus ullis conditionibus,
Victor beatus, ad supernas
Cum domina reveharis auras.

Sous leur âpre climat, du malheureux Orphée
Virent le désespoir.

Mais, toi, si tu voulais aborder le Ténare,
Et ravir ton amante à la fureur avare
Des noires déités,
Les accents de ta lyre et leur docte harmonie
Dompteraient sans effort l'impuissante furie
Des mânes irrités.

Plus justes envers toi, leur trompeuse clémence
Ne ferait point subir à ton impatience
Une aussi dure loi;
Aucun regret du moins n'attristerait ta gloire,
Et tu ramènerais, pour prix de la victoire,
Ta conquête avec toi.

ODE VIII.(1)

DE AMORIBUS FRANCISCI CATZII.

Francisci teneris digna caloribus,
Isabella, meæ proxima Juliæ,
Quocunque orbe moraris,
Fido in pectore stas tamen:

E quo nec rapiet te rota temporum,
Nec diversa tuis tot loca mœnibus.
Heu! quantum tamen hinc est

ODE VIII.

A LA MAITRESSE DE FRANÇOIS CATZIUS. (2

Toi qui n'as, jeune Isabelle,
De rivales en appas
Que Julie, et qui, sans elle,
En grâces n'en aurais pas ;
Toi que mon ami préfère
A tous les biens de la terre,
Ne crains pas que loin de toi
On parvienne à le distraire,
Ou qu'il trahisse sa foi.

Rien ne t'ôtera la place
Qu'il te garde dans son cœur :
Ni le temps qui tout efface,
Ni l'ennui, ni la rigueur
De cette pénible absence,
Ni la cruelle distance
Des lieux où vous respirés,

Inter Lovanium soli!

Hærent luminibus lumina mollia,
Arguta, et tacitis subdola nutibus,
Hærent, atque revinctum
Quem cepêre semel, tenent.

Hærent auriculis verba sonantia,
Quæ possunt superos flectere, quæ Deum
Qui servat loca tetra,
Nulli pervia lumini:

Ad quæ cum, tenuem efflatus in aëra
Francisci gelidus spiritus iverit,
Una voce suâvi
Dilectæ dominæ suæ,

Qui pourtant paraît immense
A ses penchants désœuvrés.

Il te voit toujours absente;
Il voit ce regard si fin,
Cette grâce si touchante,
Et ce geste si malin:
Toujours plein de sa tendresse,
Les charmes de sa maîtresse,
Qui produisirent en lui
Une si subite ivresse,
La prolongent aujourd'hui.

A toute heure il croit entendre
Les accents mélodieux
De cette voix douce et tendre
Faite pour toucher les dieux,
Ces accents irrésistibles
Qui, des mânes inflexibles
Conjurant l'inimitié,
Dans leurs demeures terribles,
Feraient naître la pitié.

Quam terræ tumulis obrutus audiet,
Quam tota excipiet regia nigricans,
Uno murmure dulci
In vitam revocabitur.

O! felix facibus forma potentibus:
Fas florere meis te quoque versibus
Dum fletus puer ales
Et suspiria nesciet.

Quand le terme où tout s'abîme
Pour lui serait arrivé,
Quand du souffle qui l'anime
Mon ami serait privé,
Le son de ta voix chérie,
Trompant la noire furie
De l'enfer prêt à s'ouvrir,
Saurait le rendre à la vie,
Et s'en faire encore ouïr.

Tandis que tes plus doux charmes
Brillent dans tout leur éclat,
Que les soucis et les larmes
En respectent l'incarnat,
Que par ma Muse chantée,
Une fleur soit ajoutée
A celles de ton printemps,
Qui, des hivers respectée,
Aille triompher du temps.

ODE IX.[1]

AD PETRUM BAUSANUM.

QUISQUIS serena mente potest suos
Inter sodales vivere leniter,
Qui mente conjunguntur una,
Et studiis rapiuntur iisdem,

Illum beatis respicit ignibus
Distincta cœli regia mobilis,
Et sortis expertem malignæ,
Collocat in medio deorum.

Non livor illum pallidus occupat,
Non cura firmum versat et huc et huc,
Nec sperat usque lætiorem,
Sidere sub meliore vitam.

Seu vivat illic, qua freta perpetim
Astricta canis stant Aquilonibus,

ODE IX.

A PIERRE BAUSANUS.

Trop heureux le mortel qui, d'une ame tranquille,
Avec quelques amis sait user ses loisirs,
Et peut mettre en commun, par un échange utile,
Ses peines, ses travaux, ses goûts et ses plaisirs.

Les astres n'ont pour lui qu'influences propices :
Ils composent sa vie et de joie et d'amour ;
De l'Olympe, sur terre, il goûte les délices,
Et du sort infidèle il craint peu le retour.

De la cupidité les brillantes chimères
Ne sauraient l'éblouir, et ne le tentent pas ;
Il ne suit pas au loin des lueurs mensongères,
Pour chercher le bonheur qu'il trouve sous ses pas.

Qu'il vive aux bords glacés des mers hyperborées,
Ou sous le ciel brûlant qui des noirs Africains

Seu quà nigros, usti propinquo
Sole, trahunt populi colores.

Sic, Petre, Musas inter amabiles,
Interque junctas bracchia Gratias,
Risus, jocos, lusus, amores,
Exilium patriæ feramus.

Voit par les feux du jour les plaines dévorées,
La nature pour lui n'a que des jours sereins.

C'est ainsi que, bercés entre les bras des Grâces,
Des plaisirs et des jeux, des ris et des amours,
Les Muses, cher ami, dont nous suivons les traces,
Nous laissent dans l'exil encor quelques beaux jours.

ODE X.

AD AMOREM.

Ergone, vitæ quod superest meæ,
Suspiriosis liber amoribus
Degam? nec in venis calebit
Ille meis Deus, ut solebat?

Jam, jam remissi pœnitet otii;
Jam, jam proterva spicula dextera
In pectus hoc, inerme pectus,
Sparge, Puer, resonante nervo.

ODE X.

A L'AMOUR.

Eh quoi! le temps de la folie
A-t-il fui pour moi sans retour?
Faut-il désormais sans amour
Voir couler tristement ma vie?
Hélas! pour prix de mon encens,
Ce dieu me délaisse, il m'oublie,
Et ne règne plus sur mes sens.

Des jours perdus que je regrette,
Amour, viens me dédommager;
Mon cœur brûlant de s'engager,
Vole au-devant de sa défaite:
Saisis ton arc, tire soudain
De ton carquois une sagette,
Pour en percer mon triste sein.

Vivamque rixas inter et oscula,
Interque risus, et lachrymas graves,
Spemque et metum, vitam necemque
Tempora floridulæ juventæ.

Oui, je veux vivre dans l'ivresse
De tes plaisirs, de tes tourments.
Désirs soumis, emportements,
Espoir, soupir, tendre caresse,
Ruptures, raccommodements:
Voilà les fleurs de la jeunesse
Qu'il faut cueillir dans leur printemps.

ODE XI.(1

IN CHOREAS AB SE SPECTATAS.

CURRU Diones vectus eburneo,
Vidi modo hîc, jam nescio quo loco,
Calente cursitare mixtas
Cum juvenum serie puellas.

Una inter omnes florida virgines
Terram tenello sollicitans pede,
Versabat in gyrum sequaces
Secum oculos, animosque turbæ.

Ut rubra puro lacte natans rosa,
Serpebat albas purpura per genas:
Frons crine flavo fulgurabat,

ODE XI.

SUR UN BAL.

Hier l'aimable Cythérée
M'avait, sur sa conque azurée,
Porté je ne sais en quels lieux :
Un essaim de nymphes légères,
D'amants mêlés à leurs bergères,
S'offrit tout à coup à mes yeux.

La plus jeune et la plus jolie
De cette troupe si fleurie,
Fixait les yeux de toutes parts ;
Sa danse vive et gracieuse,
Sa souplesse voluptueuse
Attiraient seules mes regards.

Son teint brillant offrait l'image
D'une rose fraîche qui nage
Au milieu d'un vase de lait.
Sa longue et blonde chevelure

Fulvo ut ebur variatur auro.

Sic illa, membris læta volantibus,
Producta cari nunc juvenis manu
Circumibat, intactamque sensim
Nabat humum trepidante planta.

Nunc sola, gratis libera nexibus,
Errabat, huc vibrans oculos, et huc,
Lusuque mobilis protervo
Huncque petebat, et hunc, et illum.

Beata, dixi, terra! vel hos pedes,
Tu bruta, senti, vel mihi fac locum:
Seque illa per pectusque nostrum,
Per faciemque, oculosque volvat.

Semblait autour de sa figure
L'or qui l'ivoire rehaussait.

Tantôt gaîment elle repasse ;
Tantôt plus tendre elle s'enlace
A son jeune amant enivré ;
Et tantôt libre elle voltige,
Sans laisser le moindre vestige
Sur le sol à peine effleuré.

Bientôt sur ses pas revenue,
Au hasard promenant sa vue,
Elle va faire un nouveau choix :
De chacun s'approche et l'évite,
Tour à tour le prend et le quitte,
Pour le reprendre une autre fois.

O ! m'écriai-je, heureuse terre,
De tant de biens que veux-tu faire ?
Cède-moi ta félicité.
Oui, je voudrais être l'arène
Où ce joli pied se promène
Avec tant de légèreté.

ODE XII.

AD DEUM OPTIMUM MAXIMUM, QUUM TUMULTUARENTUR ANABAPTISTÆ.

CONDITOR terræ, undivagique ponti,
Ætherisque alti, tibi magnus æther
Concinit laudes, tibi vasta tellus,
Et maris undæ.

Quippe cum, verno redeunte sole,
Induit frondes nemus, et Favonî
Suscitat flores genitalis aura
Suaveolentes,

ODE XII.

A L'OCCASION DES TROUBLES EXCITÉS PAR LES ANABAPTISTES. (1

Tout rappelle à la terre un Dieu qui l'a créée :
La profondeur des vastes mers,
Celle de la voûte éthérée,
L'éclat de mille astres divers,
Sont autant de témoins, dont la seule présence,
En racontant sa gloire, attestent la puissance
Du monarque de l'univers. (2

Le retour du printemps qui chasse la froidure,
Éveille les tendres désirs,
Et rend à nos bois leur parure ;
La douce haleine des zéphirs
Qui nourrit de parfums l'atmosphère épurée,
Et sème en se jouant la terre diaprée
D'émeraudes et de saphirs ;

Cuncta te immensum dominum fatentur,
Sive frondosis aqua septa ripis
Limpidi fontis referat figuram,
Sive lapillis

Pugnet insultans tenui susurro,
Sive per sylvas Zephyrus sonoras
Concitat frondes, volucresve cantu
Æthera mulcent:

Sive oves centum, et totidem capellæ
Roscidam pascant niveæ per herbam,
Frigerans quâ fons scatet, et propinquos
Irrigat hortos.

Ce ruisseau qui serpente entre deux vertes rives,
Qui tantôt, calme et transparent,
Roule ses ondes fugitives,
Et qui tantôt, en murmurant,
Par l'obstacle grossi, lutte, bondit, s'irrite,
Et vainqueur tout à coup fuit et se précipite
Comme un impétueux torrent;

Le doux bruissement de la feuille agitée;
Le chant flexible des oiseaux
Dont notre oreille est si flattée;
Les prés où paissent nos troupeaux;
Ces sources, ces rameaux d'invisibles fontaines
Qui coulent sous la terre et sourdent dans nos plaines
Que vont fertiliser leurs eaux:

Est-ce assez de bienfaits et de preuves fournies
D'un dieu d'amour et de bonté?
Si ses œuvres sont infinies,
Son pouvoir est-il limité?
A d'aveugles mortels faut-il que je retrace
L'éclat de sa grandeur, et les fruits de sa grâce
Dont jouit l'incrédulité?

Quid maris dicam varios recessus?
Et quid accessus, pelagique monstra?
Quid globum lunæ varium? aureique
Lumina Phœbi?

Totque diversorum animantium ora?
Totque diversas hominum figuras?
Tot salutares frutices, et herbas?
Totque nocentes?

Arborum et fœtus varios colore?
Nec minus dulci varios sapore?
Quæque in aprico trahit uva suâvem
Colle ruborem?

Qui donc assujettit la mer obéissante
Aux lois du flux et du reflux?
Par qui, sous la vague écumante,
Ces monstres sont-ils contenus?
Qui marqua du soleil la pompeuse carrière?
Et qui force des nuits l'inconstante courrière
A des retours si bien prévus?

Pourquoi ces animaux de semblable nature,
Si variés en même temps?
Pourquoi d'une même figure
Tant d'hommes entr'eux différents?
Et sur le même sol, par quelles lois contraires
Voit-on croître pour nous des herbes salutaires
A côté des fruits malfaisants?

La terre, de ces fruits que son sein voit éclore,
Nuance-t-elle les saveurs?
Des fleurs dont elle se décore,
Est-ce elle qui peint les couleurs?
Dépend-il du soleil, quand il mûrit nos treilles,
De prodiguer ses feux à leurs grappes vermeilles,
Ou d'en modérer les ardeurs?

Unde jucundus liquor ille Bacchi
Manat, afflictis animis levamen,
Vinciens ægrorum hominum suavi
Pectora vinclo?

Te Deum, cunctorum operum parentem,
Cuncta consensu tacito salutant,
Magne Sol, pulchrique anima alma mundi,
Te veneratur

Arctos, æterna glacie stupescens,
Imbribusque, et fulmine foetus Auster:
Quæque surgentem videt ora solem,
Quæque cadentem.

Huc ades, Rex ô hominum, et Deorum,
Si tuas sancte celebramus aras,
Et tibi gratos humili Camœna
Dicimus hymnos.

Est-ce que la liqueur du raisin exprimée,
Dans la cuve, en brillant nectar
Se voit tout à coup transformée
Par un miracle de votre art ?
Et la douce vertu de son heureuse ivresse,
Qui calme les douleurs et bannit la tristesse,
Est-elle un effet du hasard ?

Non, non; d'un Dieu puissant la main est trop sensible;
Et par ses œuvres révélé,
Aux yeux de l'homme il est visible,
Au cœur de l'homme il a parlé.
Oui, des pôles glacés jusqu'au brûlant tropique,
De l'aurore au couchant, cet ordre magnifique
Décèle un Dieu qui l'a réglé.

Descends, ô Roi des Rois, dans ta gloire adorable,
Au milieu de tes saints autels !
Si notre encens t'est agréable,
Exauce nos vœux solennels :
De nos cœurs repentants reçois le sacrifice,
Et ne mesure pas ta sévère justice
A nos outrages criminels.

Bellaque, et sectas hominum nefandas,
Et mali quidquid vitiis meremur,
Pelle de nostris laribus, focisque:
Præcipue illos

Qui, novæ sub religionis umbra,
Cæde grassantur, populantur urbes,
Et tuæ genti excidium minantur,
Dira frementes.

Frange conatus populi furentis,
Publicorum ausus cohibe latronum:
Et tuam nobis placidam, misertus,
Redde quietem.

Fais cesser parmi nous ces honteuses querelles
    Où ton nom se voit blasphêmé;
    Par toi, que des sectes nouvelles
    Le scandale soit réprimé.
Sur ces profanateurs qui désolent la terre
Fais tomber en éclats ton rapide tonnerre,
    Contr'eux dès long-temps allumé.

Extermine surtout cette impure hérésie,
    Qui, se couvrant d'un zèle faux,
    Ébranle d'une main impie
    De notre foi tous les pivots.
Arrête les efforts de leur lâche entreprise;
Écrase leur audace, et rends à ton Église
    Sa gloire antique et son repos.

REMARQUES

SUR LES ODES.

J'ai dit, dans l'avertissement dont j'ai fait précéder cette traduction, que la critique de M. Tissot sur les ouvrages de Jean Second m'avait paru saine, et que je partageais presque toutes ses opinions; cependant, si par cette phrase : « L'enthousiasme lyrique ne m'a point paru régner dans le livre des odes, » M. Tissot a entendu exprimer un jugement défavorable à cette partie des poésies de Jean Second, je ne saurais passer condamnation. Simon de Troyes en porte un jugement tout différent; il les trouve pleines d'élévation et de feu. Entre ces deux opinions, il y a place pour la mienne. Je passe à l'un de n'y pas voir d'enthousiasme, pourvu qu'il y reconnaisse une élégance soutenue; de même qu'en partageant l'opinion du dernier, quant à la chaleur du style, je suis obligé de convenir que l'élévation n'est pas ce qui s'y fait le plus remarquer; et cela devait être, puisque ces odes, ainsi que l'observe M. Tissot, sont presque toutes dans le genre modéré et gracieux.

Les odes de Jean Second n'ont été traduites avant moi ni en prose ni en vers, j'en excepte la dixième et la onzième qui se trouvent dans le recueil érotique de Simon de Troyes, mais

loin d'en avoir pu profiter pour l'intelligence du texte, j'ai eu à éviter un contresens par lequel il commence la onzième ode. Il traduit ainsi ces deux vers :

Curru Diones vectus eburneo,
Vidi modo hîc, jam nescio quo loco.

« J'ai vu Dionée; je ne sais en quel lieu descendre d'un » char d'ivoire. »

Non seulement je me suis attaché dans ma traduction à varier la mesure des strophes de telle manière que, de ces douze odes, il ne s'en trouvât pas deux sur le même rhythme; mais, autant que possible, je me suis fait un devoir de préférer pour chacune la strophe adoptée par le premier de nos lyriques pour une ode du même genre: ainsi la première, toute pindarique et composée à l'occasion du couronnement de Charles-Quint, m'a rappelé l'ode de J.-B. Rousseau sur la naissance de monseigneur le duc de Bourgogne, et j'en ai suivi la mesure :

Descends de la double colline,
Nymphe dont le fils amoureux, etc.

La troisième est une épître familière : j'ai pris pour modèle l'ode VIII du livre II, à l'abbé de Chaulieu :

Tant qu'a duré l'influence
D'un astre propice et doux,
Malgré moi de ton absence
J'ai supporté les dégoûts.

Le sujet de la septième a beaucoup de rapport avec celui de la fameuse ode au comte Duluc :

Tel que le vieux pasteur des troupeaux de Neptune, etc.

Et quoique ce fût rapprocher moi-même un chef-d'œuvre de mes faibles essais, je n'ai consulté que mon respect pour l'école du maître.

Il en est de même de la dernière, pour laquelle j'ai adopté le rhythme harmonieux de la dixième ode du premier livre de Jean Baptiste :

Paraissez, roi des rois ; venez, juge suprême, etc.

J'avais ici un nouvel écueil à éviter : l'ode IV du même livre semble être une traduction fidèle de plusieurs strophes de Jean Second. Que l'on juge de la défiance avec laquelle je me suis décidé à entrer dans cette concurrence désespérante ; du moins ne m'y suis-je pas déterminé volontairement : c'est mon auteur qui m'a jeté dans ce pénible embarras.

ODE Ire.

[1]) PAGE 2.

Ces strophes se composent de deux vers alcaïques, d'un dimètre iambique et d'un petit alcaïque.

Le style de cette ode rappelle d'autant mieux quelques tournures d'Horace, que le même sujet a été plusieurs fois traité par le chantre d'Octave. Je ne connais pourtant de passage visiblement imité que la strophe suivante de l'ode II du livre IV, encore Jean Second en a-t-il plutôt emprunté le sens que l'expression.

Quo nihil majus meliusve terris
Fata donavere, bonique Divi,
Nec dabunt, quamvis redeant in aurum
Tempora priscum.

De la bonté des dieux César est l'heureux gage;
N'en espérons jamais un bienfait aussi doux,
Quand on verrait encor les mœurs du premier âge
Renaître parmi nous.

(*Trad.* de M. Daru.)

Charles fut élu empereur le 28 juin 1519, mais ce ne fut qu'en 1530, que, passant par Bologne pour aller tenir la diète d'Augsbourg, il reçut solennellement des mains du pape la couronne impériale et celle de Lombardie. Jean Second n'avait alors que dix-neuf ans, et n'était point encore secrétaire de Charles-Quint.

2) PAGE 6, VERS 4.

Ille vagum domiturus orbem.

Sans avoir traduit très littéralement cette pièce, je crois avoir rendu pourtant tout le sens de l'original. Je n'en ai supprimé que le nom de Charles; il en résulte, à la vérité, que cette ode en français n'a point l'air d'avoir été composée pour Charles-Quint.

3) PAGE 10, VERS 2.

Ergo repostum promite Cæcubum.

Jean Second n'avait probablement jamais goûté de vin de Cécube; mais il aurait voulu s'enivrer du vin que savourait Horace; d'ailleurs, c'était le Cécube qu'Horace réservait pour les jours de fête.

Quando repostum Cæcubum ad festas dapes,
Victore lætus Cæsare,

Tecum sub alta, sic Jovi gratum, domo,
Beate Mæcenas, bibam.
(*Epod. lib. ode IX ad* Mæcenatem.)

ODE II.

[1]) PAGE 12.

Cette ode est formée de deux asclépiades, d'un phérécratien et d'un glyconien. Horace, qui a fait usage de ce rhythme, commence le phérécratien et le glyconien par un spondée. A l'exemple de Catulle, Jean Second y place indistinctement un spondée ou un chorée.

[2]) PAGE 13, VERS 3.

On n'entend plus d'Ithis l'aventure cruelle....

Il faut se rappeler la tragique histoire de cette famille: Philomèle, enfermée par son beau-frère Térée qui lui avait coupé la langue après avoir abusé d'elle, peignit sa fatale aventure sur une toile, et l'envoya à sa sœur Progné, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des orgies, délivrer Philomèle de sa prison, puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Ithis. Après qu'il eut bien mangé, elle lui en apporta la tête. Ce prince, s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Ithis en faisan.

Voilà ce qu'on trouve dans le dictionnaire de Chompré. Je ne sais si cela est exact, mais ce n'est pas tout-à-fait ce que dit Ovide. D'abord c'est Philomèle, selon lui, qui, en se faisant

connaître, montra à Térée le crâne ensanglanté de son fils. Quant à la métamorphose, je veux bien que

> Quarum petit altera sylvas:
> Altera tecta subit

désigne le rossignol et l'hirondelle, parce qu'on sait d'ailleurs que c'est-là ce qu'Ovide a voulu dire; encore, d'après ce passage de la douzième ode d'Anacréon : « Petite hirondelle babil- » larde, veux-tu que je te coupe les ailes? ou plutôt veux-tu » que je t'arrache la langue comme le cruel Térée que tu connais tant? » voit-on qu'Anacréon pensait que c'était Philomèle et non Progné qui avait été changée en hirondelle. C'est aussi le sentiment d'Apollodore. Mais il n'est pas question d'épervier dans les trois vers suivants :

> Vertitur in volucrem; cui stant in vertice cristæ
> Prominet immodicum pro longa cuspide rostrum
> Nomen Epops volucri : facies armata videtur.

Suivant les *Métamorphoses*, c'est Dédalion, frère de Céix, qui fut changé en épervier. Chompré en fait un faucon : il y a *accipiter* dans Ovide. M. Dubois-Fontanelle a cru reconnaître dans ces trois vers le portrait de la huppe; mais *epops* signifie un héron. A l'appui de cette opinion de M. Fontanelle, on lit dans les notes jointes à sa traduction, d'après Bannier, Dupuis, Noël, etc., que cet oiseau (la huppe) aime le fumier; que, par cette métamorphose symbolique, on a voulu désigner les mœurs impures de Térée, et que le vol de la huppe étant fort lent, on fait voir en même temps qu'il ne put attraper les deux princesses. Au surplus, les nombreuses erreurs

de Chompré peuvent être réparées en partie. Que l'on suive aveuglément, dans la prochaine édition, le grand dictionnaire de M. Noël; on aura ce qu'on peut avoir de mieux en ce genre.

[1]) PAGE 12, VERS 8.

Umbras frigus amabile.

C'est le *frigus amabile* d'Horace.

Tu frigus amabile
Fessis vomere tauris
Præbes, et pecori vago.
(Ode XIII, lib. III.)

ODE III.

[1]) PAGE 16.

Dans cette ode, les deux premiers vers de la strophe sont deux alcaïques, le troisième un glyconien, et le dernier un phérécratien. Ce mélange ne se trouve point ailleurs, du moins je n'en connais point d'exemple. La règle ou l'usage exige, avec les deux alcaïques, un dimètre iambique et un petit alcaïque. Lors même que les deux premiers vers seraient deux asclépiades, comme dans l'ode précédente, il y aurait encore innovation dans la manière de placer le glyconien et le phérécratien. Dans cette sorte de strophe, c'est ce dernier qui doit précéder l'autre.

[2]) PAGE 16, VERS 9.

Cernamque quas vel Parrhasius tulit.

Horace a dit :

> Neque tu pessima munerum
> Ferres; divite me scilicet artium
> Quas aut Parrhasius protulit, aut Scopas;
> Hic saxo, liquidis ille coloribus
> Solers nunc hominem ponere, nunc Deum.
>
> (Ode VIII, lib. IV.)

Ce Buslidius était donc à la fois sculpteur, peintre et poète. C'est une chose remarquable que l'amour des beaux arts dans ce siècle était la passion de tous les hommes bien nés qui ne s'étaient point consacrés aux armes; encore voit-on un seigneur de Nortwich, le célèbre Vander-Does, plus connu sous le nom de Douza, allier l'éclat de la gloire militaire à celui des lettres. Gouverneur de Leyde en 1574, il soutint un siége glorieux contre les Espagnols, et força leur général Rique-Sens à abandonner son entreprise. On raconte qu'il répondit en vers latins à des lettres que ce général faisait passer dans la place pour engager les bourgeois à se rendre. Janus Douza, surnommé le Varron de la Hollande, fut pendant vingt-neuf ans recteur de l'université de Leyde; il a laissé un grand nombre d'ouvrages de critique, parmi lesquels on trouve des remarques et des commentaires sur Horace, Catulle, Tibulle, Properce, Pétrone, Plaute, et sur l'historien Salluste, et un recueil très volumineux de poésies de différents genres. La théologie même et l'étude des lois ne paraissaient point alors incompatibles avec la culture des lettres, et les plus célèbres jurisconsultes, comme les plus savants théologiens, se délassaient de leurs fastidieuses études dans le commerce des muses.

[3]) PAGE 21, VERS 5.

Je conçois que cette esquisse.....

Cet endroit, un peu obscur dans le texte, l'est devenu davantage dans ma traduction. Il faut deviner que Jean Second avait envoyé précédemment son portrait à ce Buslidius, et qu'il le redemande ici pour le retoucher. Voici comme j'aurais traduit en prose : « Tu ne tiens pas sans doute beaucoup à cette ébauche de mes traits, œuvre d'une main novice, et que d'ailleurs tu devais me renvoyer ; mais il n'en sera pas de même du portrait que je te demande, etc. » La contrainte du rhythme m'a fait négliger le *Præsertim reditura*, qui cependant est indispensable pour le sens de ce passage.

ODE IV.

[1]) PAGE 22.

Le rhythme de cette ode se rencontre fréquemment dans Horace. Il se compose de trois saphiques et d'un adonien.

Ces quatre strophes ne sont que le développement de la même idée moins étendue dans Virgile. Si c'est l'amplification d'un écolier de rhétorique, au moins conviendra-t-on que c'est celle d'un bon écolier.

Ante leves ergo pascentur in æthere cervi,
Et freta destituent nudos in littore pisces ;
Ante, pererratis amborum finibus, exul
Aut Ararim Parthus bibet, aut Germania Tigrim,
Quam nostro illius labatur pectore vultus.

(*Egloca I.*)

On trouve aussi la même idée dans Properce :

Terra priùs falso partu deludet arantes
Et citius nigros sol agitabit equos,
Fluminaque ad caput incipient revocare liquores
Aridus et sicco gurgite piscis erit
Quam possim nostros alio transferre calores
Hujus ero vivus, mortuus hujus ero.

Jean Second a emprunté ce dernier trait.

ODE V.

1) PAGE 24.

C'est ici le glyconien et un asclépiade alternatifs.

Cette ode est charmante. Désespérant d'en conserver la grâce et la délicatesse en français, je me suis permis d'en changer le ton. Ce sont les mêmes idées, mais rendues avec plus d'enjouement et dans un style plus familier. C'est aussi la seule ode pour laquelle je me sois servi d'un rhythme inusité. Je ne connais aucune strophe de douze vers rangés dans l'ordre où je les ai placés; mais, si je ne me trompe, sous la plume d'un poète plus habile, ce rhythme pourrait n'être pas sans harmonie.

2) PAGE 26, VERS 2.

Dans infrugeris semina vepribus....

Cette comparaison d'un célibataire à un laboureur qui confie ses semences aux bruyères, n'aurait peut-être pas pu, sans inconvénient, se rendre en français avec toute la précision du latin. Je ne crois pas mériter de reproches pour y avoir substitué un équivalent.

[3]) PAGE 26, VERS 10.

Aula quodque tua lusitet....

Rappelons les passages imités par Jean Second :

Torquatus volo parvulus
Matris è gremio suæ
Porrigens teneras manus
Dulce rideat ad patrem
Semihiante labello.

Sit suo similis patri
Mallio, et facile insciis
Noscitetur ab omnibus
Et pudicitiam suæ
Matris indicet ore.

(CATULLE, *Épithalame de Julie et de Mallius.*)

Est tibi quæ patris signatur imagine vultus
Testis materna nata pudicitiæ.

(MARTIAL.)

Si quis mihi parvulus aula
Luderet Æneas, qui te tantum ore referret.

(VIRGILE.)

ODE VI.

[1]) PAGE 30.

Cette ode est une imitation très remarquable de celle d'Horace, *Ad Augustum*, du quatrième livre. Je transcrirai les cinq premières strophes de cette dernière ode, parce que la comparaison est honorable pour Jean Second ; non qu'il l'emporte à mon avis sur Horace, mais parce que c'est ici une lutte corps à corps, et qu'il est assez piquant de voir comment les mêmes

idées et quelquefois les mêmes expressions ont pu prendre une physionomie nouvelle dans l'imitateur :

Divis orte bonis, optime Romulæ
Custos gentis, abes jam nimium diù :
Maturum reditum pollicitus patrum
Sancto concilio, redi.

Lucem redde tuæ, dux bone, patriæ ;
Instar veris enim vultus ubi tuus
Affulsit populo, gratior it dies,
Et soles melius nitent.

Ut mater juvenem, quem Notus invido
Flatu Carpathii trans maris æquora
Cunctantem spatio longius annuo
Dulci distinet a domo,

Votis ominibusque et precibus vocat,
Curvo nec faciem littore dimovet :
Sic desideriis icta fidelibus
Quærit patria Cæsarem.

Tutus bos etenim rura perambulat :
Nutrit rura Ceres, almaque Faustitas :
Pacatum volitant per mare navitæ :
Culpari metuit Fides.

Plusieurs strophes de l'ode de J.-B. Rousseau au roi de Pologne sont imitées de celle-ci ; quelques autres ont encore plus de ressemblance avec celles de Jean Second.

²) PAGE 30, VERS 2.

Quod Turca dudum barbarus invidet.....

J'avoue que n'ayant trouvé dans l'histoire de Charles-Quint,

par Robertson, aucune trace de ce voyage en Belgique, j'avais supposé qu'il devait avoir eu lieu au retour de l'expédition de Tunis, c'est-à-dire en 1536. M. Vanpraet, envers qui tous les gens de lettres doivent saisir avidement l'occasion de s'acquitter, par un aveu des secours qu'ils trouvent dans son obligeance et sa prodigieuse érudition, M. Vanpraet, à qui je fis part de mes incertitudes, m'indiqua une relation manuscrite des voyages de Charles-Quint où je trouvai les plus amples détails à ce sujet. J'y appris que ce voyage en Belgique suivit immédiatement la tenue de la diète d'Augsbourg, et que Charles-Quint fit son entrée solennelle à Gand, le 24 mars 1531. Il résulte de cet éclaircissement que je me suis fourvoyé en imaginant que ce passage faisait allusion à l'expédition d'Afrique; qu'il s'agit ici de l'invasion de Soliman en Hongrie, et que par conséquent j'ai eu tort de traduire

Quod Turca dudum barbarus invidet

par ce vers

Qui du croissant *vaincu* méprises la fureur.

Charles n'avait point encore humilié la puissance Ottomane. Ce ne fut qu'après ce voyage en Belgique qu'il rassembla, sous les murs de Vienne, une armée dont la bonne contenance obligea Soliman à faire une honteuse retraite à la tête de ses trois cent mille hommes.

3) PAGE 31, VERS 12.

Et qui sont fiers encor de garder ton berceau!

Charles-Quint naquit à Gand le 28 juin 1500. Le prési-

tient Hénault, dans son *Abrégé chronologique*, dit que ce prince vint au monde le jour de St.-Mathias, et que ce jour fut constamment heureux pour lui pendant sa vie. Je laisse de côté la contradiction que je crois remarquer entre ces deux versions, dont la première est tirée de l'*Histoire de Charles-Quint* par Robertson : le jour de St.-Mathias, dans nos calendriers, tombe le 24 février : voilà l'inconvénient de prendre pour époques des fêtes patronales; mais j'observe, en passant, que presque tous les hommes à qui la fortune a fait jouer de grands rôles, ont eu des époques, des anniversaires constamment heureux. Je suis loin d'en vouloir rien conclure qui ressemble à de la fatalité; mais je serais tenté de croire que ces hommes extraordinaires ont commandé ces retours périodiques, qui semblent fortuits, par une confiance superstitieuse qui leur a fait hasarder, à certains jours, de grandes entreprises avec cette assurance qui est toujours le présage et la cause du succès.

ODE VII.

1) PAGE 36.

Cette ode, très poétique, est toute horatienne. On y reconnaît tellement la manière du maître, que j'en veux à ma mémoire de ne pouvoir me rappeler les passages que Jean Second me semble avoir imités.

ODE VIII.

1) PAGE 42.

Je ne dirai pas de cette ode tout le bien que je pense de la précédente : on y trouve sans doute de la grâce et du sentiment, mais l'harmonie du rhythme s'y fait moins sentir.

2) PAGE 43.

Ce François Catzius, dont Jean Second chante ici la maîtresse, avait un frère adonné comme lui aux belles-lettres. En général, les nombreux amis de notre auteur étaient tous distingués par leur savoir, et plusieurs auraient laissé un nom durable, s'ils ne se fussent trouvés enveloppés dans l'espèce d'anathème que l'ignorance ou le fanatisme ont prononcé contre les savants littérateurs du seizième siècle. Il faut se souvenir que les restaurateurs des lettres latines en France et les arbitres des réputations furent ou des jésuites, ou des solitaires de Port-Royal, et ils s'accordèrent au moins dans leur prévention contre des hommes qui, pour la plupart, avaient été l'honneur et les apôtres de l'Église réformée.

ODE IX.

1) PAGE 48.

Cette ode, où règne une douce philosophie, est encore dans le goût d'Horace.

ODE X.

[1]) PAGE 53, VERS 13.

Saisis ton arc, tire soudain
De ton carquois une sagette.....

Je ne sais si on me pardonnera d'avoir, pour ainsi dire, ressuscité le vieux mot de *sagette*; j'avoue ingénûment que la paresse de retravailler cette ode, la plus faible peut-être de celles de Jean Second, m'a fait passer outre.

ODE XI.

[1]) PAGE 56.

Voici, à mon gré, une pièce charmante, inimitable, le tableau le plus gracieux qui soit sorti du pinceau de Jean Second. C'est la pureté et l'élégance de Tibulle et de Properce, échauffées par une expression plus passionnée. Je le dis franchement, jamais vers latins ne m'ont causé un aussi vif plaisir que ces deux-ci :

Circumibat, intactamque sensim
Nabat humum trepidante planta.

Et comme cette peinture enivrante amène bien cette exclamation originale :

Beata, dixi, terra ! vel hos pedes,
Tu bruta, senti, vel mihi fac locum.

Les deux derniers vers, qui expriment un vœu passionné, n'offrent pas une image de bien bon goût. Je voudrais n'être pas obligé de convenir qu'ils déparent peut-être ce morceau précieux. Au reste, je dois faire ici l'aveu de mon impuissance : l'enthousiasme n'a pas su m'inspirer, et je donne à regret cette pâle et froide copie d'un vrai tableau de l'Albane.

ODE XII.

[1] PAGE 61.

M. Tissot, dans la préface de sa traduction des Baisers et de quelques élégies de Jean Second, remarque que, par un hasard assez singulier, cette ode contient une invocation au ciel contre la secte furieuse qui a renversé son tombeau. Ce fait, très exact, prouve que ces imprécations, qui au premier coup-d'œil paraissent un peu fanatiques, étaient réellement dirigées contre des révolutionnaires dont le zèle religieux n'était qu'un vain prétexte, ainsi qu'il le leur reproche.

[2] PAGE 61, VERS 13.

En racontant sa gloire, attestent la puissance
Du monarque de l'univers.

Pour en venir à son invocation, Jean Second, qui connaissait aussi bien la Vulgate que l'Anthologie, a pris son texte dans les *Psaumes*.

« Les cieux racontent la gloire de Dieu, et le firmament » publie l'ouvrage de ses mains. . . . .
» . . . . »

(*Psaume* 18, verset 2.)

« . . . . . Sauvez-moi de la main des enfants des étran-
» gers dont la bouche a proféré des paroles vaines, et dont
» la droiture est une droiture pleine d'iniquités. »

(*Psaume* 143, v. 7.)

« Ne vous souvenez plus de nos iniquités. . . . .
» . . . .
» . . . .
» C'est lui qui a fait le soleil pour présider au jour; la lune
» et les étoiles pour présider à la nuit, etc. »

(*Psaume* 135, v. 8.)

BAISERS

DE JEAN SECOND.

JOANNIS SECUNDI
BASIA.

BASIUM I.

Cum Venus [1] Ascanium super alta Cythera tuliss
Sopitum teneris imposuit violis;
Albarum nimbos circumfuditque rosarum,
Et totum liquido sparsit odore locum.
Mox veteres animo revocavit Adonidis ignes,
Notus et irrepsit ima per ossa calor.
O! quoties voluit circumdare colla nepotis!
O! quoties dixit: talis Adonis erat!
Sed placidam pueri metuens turbare quietem,
Fixit vicinis basia mille rosis.

BAISERS
DE JEAN SECOND.

BAISER I.

ASCAGNE, transporté dans les bois d'Idalie,
Reposait mollement sur un tapis de fleurs,
Et Vénus, contemplant cette tête chérie,
Sentait renaître ses douleurs.
D'un amant regretté son fils a tous les charmes;
Ce souvenir, qui déchire son cœur,
A fait couler ses larmes,
Et dans ses sens pénètre une subite ardeur.
Combien de fois, dans sa tristesse,
Sa bouche murmura : tel était Adonis!
Combien de fois, dans son ivresse,
De ses bras amoureux elle eût pressé son fils!
Mais le sommeil de l'innocence
A ses droits même pour l'amour.

Ecce calent illæ, cupidæque per ora Diones
  Aura, susurranti flamine, lenta subit.
Quotque rosas tetigit, tot basia nata repente
  Gaudia reddebant multiplicata deæ.
At Cytherea, natans niveis per nubila cycnis,
  Ingentis terræ cœpit obire globum;
Triptolemique modo, fœcundis oscula glebis
  Sparsit, et ignotos ter dedit ore sonos.
Inde seges felix nata est mortalibus ægris:
  Inde medela meis unica nata malis.
Salvete æternùm [2], miseræ moderamina flammæ,
  Humida de gelidis basia nata rosis.
En ego sum, vestri quo vate canentur honores,
  Nota Medusæi dum juga montis erunt,
Et memor Æneadûm [3], stirpisque disertus amatæ,
  Mollia Romulidûm verba loquetur amor.

Des lèvres de Cypris l'ardente impatience,
Sur chaque rose d'alentour
S'égare, et chaque rose, à l'instant animée,
Reçoit et rend ses baisers tour à tour.
Des doux zéphyrs l'haleine est parfumée;
Ils escortent leur reine, en redoublant ses feux;
Ses cygnes éclatants ont déployé leurs ailes;
Son char roule à travers les cieux;
Et laissant échapper de ses mains immortelles
Ce don qu'elle fait aux humains,
De ces fleurs ainsi transformées,
Les plaines, sous ses pas divins,
Sont par elle aussitôt semées.
Ainsi naquit pour les amants
Tendre baiser qui charme leurs tourments,
Seule faveur promise à ma constance,
Mon seul bien, ma seule espérance.

Salut, baisers voluptueux!
Je vous consacre mon délire;
Vous seuls aurez monté ma lyre:
Que mes vers inspirés brûlent de tous vos feux.

BASIUM II.[1]

VICINA quantum vitis lascivit in ulmo,[2]
Et tortiles per ilicem
Brachia proceram stringunt immensa corymbi,
Tantum, Neæra, si queas
In mea nexilibus [3] proserpere colla lacertis,
Tali, Neæra, si queam
Candida perpetuùm nexu tua colla ligare,
Jungens perenne basium.
Tunc me nec Cereris, nec amici cura Lyæi,
Soporis aut amabilis,
Vita, tuo de purpureo divelleret ore;
Sed mutuis in osculis
Defectos, ratis una duos portaret amantes
Ad pallidam Ditis domum.

BAISER II.

Comme le lierre unit sa tige tortueuse
A la tige majestueuse
Du chêne protecteur dont il cherche l'appui,
Et comme la vigne amoureuse
Tend ses bras à l'ormeau pour s'attacher à lui :
De même, chère Élise, à l'amant qui t'adore,
Viens t'unir des plus doux liens;
De tes beaux bras viens enlacer les miens.
Confondus l'un dans l'autre, ah! je voudrais encore
Te serrer plus étroitement;
Et de ce long embrassement,
Non, rien ne pourrait me distraire.
J'oublîrais de Cérès les utiles bienfaits,
Ceux que Bacchus prodigue à nos souhaits,
Les faveurs de Morphée, et la nature entière.
Unis jusqu'au dernier soupir,
La mort nous surprendrait dans cette douce étreinte.
Sans regrets alors et sans crainte,

Mox per odoratos campos, et perpetuum ver,
    Producerentur in loca,
Semper ubi, antiquis in amoribus, Heroinæ
    Heroas inter nobiles
Aut ducunt choreas, alternave carmina lætæ
    In valle cantant myrtea.
Quà violisque, rosisque, et flavicomis narcissis
    Umbraculis trementibus,
Illudit lauri nemus, et crepitante susurro
    Tepidi suave sibilant
Æternùm Zephyri; nec vomere saucia tellus
    Fœcunda solvit ubera.
Turba beatorum nobis assurgeret omnis;
    Inque herbidis sedilibus,
Inter Mœonidas prima nos sede locarent:
    Nec ulla amatricum Jovis
Prærepto cedens indignaretur honore,
    Nec nata Tyndaris Jove.

Sûrs que rien désormais ne peut nous désunir,
Nous souririons tous deux au geste de la Parque,
Nous passerions gaîment dans une même barque.
Des prés toujours fleuris, des bosquets odorants,
Sans cesse ranimés par le même printemps,
    Nous offriraient leur éternel asyle.
    Là, nous verrions ces fortunés amants
Par couples dispersés dans ce séjour tranquille:
Ils chantent leur tendresse, ils égarent leurs pas,
        Tantôt dans la sombre vallée
Où l'humble violette à la rose mêlée,
Du narcisse doré rehausse les appas;
Et tantôt dans ce bois si propice au mystère:
Le myrte s'y marie au superbe laurier,
        Et, sous leur ombre hospitalière,
        La beauté s'unit au guerrier.
    A notre aspect, leur troupe fortunée
    Se lève, admire, et dans ces bois sacrés,
Indique au premier rang des chantres inspirés
        La place qui m'est destinée.

BASIUM III.

Da mihi suaviolum, dicebam, blanda puella.
Libasti labris mox mea labra tuis.
Inde, velut presso qui territus angue resultat,
Ora repente meo vellis ab ore procul.
Non hoc suaviolum dare, lux mea, sed dare tantum
Est desiderium flebile suavioli.

BAISER III.

Je t'ai dit : ô ma belle amie !
Pour apaiser mes feux, donne, donne un baiser :
Je l'ai reçu de ta bouche jolie,
Et mes feux n'ont pu s'apaiser.
Tes lèvres ont pressé mes lèvres altérées ;
Mais pourquoi tout à coup les as-tu retirées ?
Lorsque l'imprudent voyageur
A froissé d'un pied téméraire
Le reptile caché dont il craint la colère,
Il le retire avec moins de frayeur.
Tu n'as fait qu'irriter encore
La soif du baiser que j'implore.

7..

BASIUM IV.

Non dat basia (1), dat Neæra nectar,
Dat rores animæ suaveolentes,
Dat nardumque, thymumque, cinnamumque,
Et mel, quale jugis legunt Hymetti,
Aut in Cecropiis apes rosetis,
Atque hinc virgineis et inde ceris
Septum vimineo tegunt quasillo:
Quæ si multa mihi (2) voranda dentur,
Immortalis in iis repente fiam,
Magnorumque epulis fruar deorum.
Sed tu munere parce, parce tali,

BAISER IV.

NON, ce n'est point un baiser
Que sur ta bouche vermeille
La mienne vient de puiser;
Non, les trésors dont l'abeille
Va composant son butin,
Le lys, la rose et le thym,
Le miel même qu'elle en tire,
N'eurent jamais la douceur,
Le parfum, ni la fraîcheur
Que sur ta bouche on respire.
C'est le nectar enivrant
Que de tes lèvres j'exprime;
Et le souffle qui m'anime,
De ton ame, en s'égarant,
Pompe la douce rosée
Qui rafraîchit à l'instant
Mon pauvre cœur haletant
Dans ma poitrine embrasée.

Aut mecum dea fac, Neræa, fias:
Non mensas sine te volo deorum,
Non, si me rutilis præesse regnis
Excluso Jove, dii, deæque cogant.

Ah! qu'au gré de mon désir,
Dans cette coupe adorée,
Ma soif puisse s'assouvir,
Et de la plaine éthérée
Franchissant l'immensité,
Je partage l'ambroisie
Au banquet des dieux servie,
Et leur immortalité.
Que dis-je ? ô faveur cruelle!
Le ciel même est un enfer,
Et l'Olympe est un désert,
Si tu n'es pas immortelle.

BASIUM V.

Dum me mollibus hinc et hinc lacertis [1]
Astrictum premis, imminensque toto
Collo, pectore, lubricoque vultu,
Dependes humeris, Neæra, nostris;
Componensque meis labella labris,
Et morsu petis, et gemis remorsa,
Et linguam tremulam hinc et inde vibras,
Et linguam querulam hinc et inde sugis, [2]
Aspirans animæ suavis auram
Mollem, dulcisonam, humidam, meæque
Altricem miseræ, Neæra, vitæ;
Hauriens animam meam caducam,
Flagrantem, nimio vapore coctam,

BAISER V.

Lorsque dans tes bras enlacé,
Sur ton cou, sur ton sein d'albâtre
Je me sens tendrement pressé,
Tes yeux, dont je suis idolâtre,
Peignent le trouble de tes sens;
Parmi ces baisers ravissants
Que je te rends avec usure,
Sur mes lèvres tes blanches dents
Impriment leur tendre morsure,
Et tu te plains si je la rends!
Ta langue humide, palpitante
Cherche ma langue gémissante;
Tu puises dans mon sein brûlant
Le souffle qui soutient ma vie:
De ma poitrine, en s'exhalant,
Il vole à ta bouche chérie....
Élise, tu te fais un jeu
D'exciter tour à tour et de tromper ma flamme.

Coctam pectoris impotentis æstu,
Eludisque meas, Neæra, flammas,
Flabro pectoris haurientis æstum,
O! jucunda mei caloris aura!
Jam dico: deus est Amor deorum,
Et nullus deus est Amore major:
Si quisquam tamen est Amore major,
Tu, tu sola mihi es, Neæra, major.

Eh bien! reçois aussi mon ame,
Trop faible pour répondre à tes baisers de feu.
De ton souffle divin quelle est donc la puissance?
Au lieu d'épuiser dans mon cœur
Ce faible reste de chaleur,
Il y verse avec abondance
Les avides transports d'une nouvelle ardeur.
Oui, l'Amour, je l'ai dit, et je le crois encore,
Oui, l'Amour est le dieu des dieux,
L'Amour est le dieu que j'adore,
Aucun des immortels n'est plus grand à mes yeux;
Mais, s'il doit partager l'empire,
Élise, c'est à toi de régner à ton tour.
Toi seule, je le sens à mon nouveau délire,
Es plus puissante que l'Amour.

BASIUM VI.

De meliore nota [1] bis basia mille paciscens,
Basia mille dedi, basia mille tuli.
Explesti numerum, fateor, jucunda Neæra;
Expleri numero sed nequit ullus amor.
Quis laudet Cererem numeratis surgere aristis?
Gramen in irrigua quis numeravit humo?
Quis tibi, Bacche, tulit pro centum vota racemis?
Agricolamve deum mille poposcit apes?
Cum pius irrorat sitientes Jupiter agros,
Deciduæ guttas non numeramus aquæ.
Sic quoque cum ventis concussus inhorruit aër,
Sumpsit et irata Jupiter arma manu,
Grandine confusa terras et cærula pulsat,
Securus sternat quot sata, quotve locis.
Seu bona, seu mala sunt, veniunt uberrima coelo:
Majestas domui convenit illa Jovis.
Tu quoque cum dea sis, diva formosior illa,

BAISER VI.

Oui, deux mille baisers, demandés et promis,
Semblaient devoir suffire à ma flamme discrette:
Tu m'en as donné mille, et mille autres ravis,
J'en conviens, chère Élise, ont acquitté ta dette.
Mais, je le sens, l'amour, même au sein des plaisirs,
Prodigue, insatiable ainsi que la nature,
Ne connaît ni calcul, ni borne en ses désirs.
Si les dons de Cérès ne comblaient sans mesure
D'innombrables sillons; si Flore dans nos champs
N'étalait qu'à regret sa brillante parure;
Si Bacchus nous comptait ses trésors enivrants:
Des mortels éblouis obtiendraient-ils l'encens?
Qui jamais implora du divin Aristée
Mille abeilles? Qui compte au sein de nos vallons
Les gouttes de la pluie à flots précipitée?
Et lorsque Jupiter, des fougueux aquilons,
Des torrents destructeurs a déchaîné la rage,
Sait-il combien sa foudre a frappé de moissons?

Concha per æquoreum quam vaga ducit iter,
Basia cur numero, cœlestia dona, coërces?
Nec numeras gemitus, dura puella, meos?
Nec lacrymas numeras, quæ per faciemque, sinumq
Duxerunt rivos semper euntis aquæ?
Si numeras lacrymas, numeres licet oscula; sed si
Non numeras lacrymas, oscula ne numeres.
Et mihi da, miseri solatia vana doloris,
Innumerata innumeris basia pro lacrymis.

Des fléaux, des bienfaits qu'à la terre il partage,
Il se montre toujours prodigue ou généreux,
Et l'abondance en tout est l'attribut des dieux.
Charmante Élise, et toi, toi future immortelle,
Qui dois marcher l'égale, un jour, de la plus belle,
Tu comptes tes baisers, ces célestes faveurs,
Et tu ne veux compter mes soupirs ni mes pleurs!
Ah! compte tes baisers si tu comptes mes larmes,
Ou donne sans compter ces baisers pleins de charmes!

BASIUM VII.

CENTUM basia centies, [1]
Centum basia millies,
Mille basia millies,
Et tot millia millies,
Quot guttæ Siculo mari,
  Quo sunt sidera cœlo,
Istis purpureis genis,
Istis turgidulis labris,
Ocellisque loquaculis,
Ferrem continuo impetu,
  O! formosa Neæra!
Sed tum totus inhæreo [2]
Conchatim roseis genis,

BAISER VII.

Autant qu'il est de flots amers
Dans le vaste sein d'Amphitrite,
Autant qu'on voit d'astres divers
Rouler dans leur céleste orbite;
Autant de baisers dévorants
Couvriraient ton charmant visage,
Si j'en croyais un de mes sens
Et n'écoutais que son langage.
Oui, sur tes yeux étincelants,
Sur cette bouche ravissante,
Sur cette joue éblouissante,
J'éteindrais mes transports brûlants.
Mais cependant qu'avec ivresse
Mes lèvres pressent tes beaux yeux,
Et que ta bouche enchanteresse
Reçoit mes baisers amoureux,
Mes yeux sont jaloux de mes lèvres:
Privés de la douce faveur

Conchatim rutilis labris,
Ocellisque loquaculis,
Non datur tua cernere
Labra, non roseas genas,
Ocellosque loquaculos,
  Molles nec mihi risus:
Qui, velut nigra discutit
Cœlo nubila Cynthius,
Pacatumque per æthera
Gemmatis in equis micat,
  Flavo lucidus orbe,
Sic nutu eminus aureo
Et meis lacrymas genis,
Et curas animo meo,
  Et suspiria pellunt.

Dont pour ma bouche tu les sèvres,
Ils sont témoins de son bonheur,
Sans pouvoir contempler tes charmes,
Ni ce sourire si joli,
Ni ce regard si bien senti,
Qui sèche ou fait couler mes larmes.
C'est lui qui fait tout mon destin;
C'est par lui que je suis en proie
Tantôt au plus sombre chagrin,
Tantôt à la plus folle joie.
Oui, quand mon cœur est assiégé
Par l'inquiète jalousie,
Quand il est tristement plongé
Dans la noire mélancolie,
Un regard en chasse à l'instant
Les soupçons et la défiance,
Et ton sourire consolant
Y fait renaître l'espérance.
Ainsi les vapeurs de la nuit,
Que l'humide Orion produit,
Dans l'océan s'évanouissent
Aux premiers rayons qui jaillissent

Heu! quæ sunt oculis meis
Nata prælia cum labris!
Ergo ego mihi vel Jovem
Rivalem potero pati?
Rivales oculi mei
Non ferunt mea labra.

Du char étincelant de feux,
Où le monarque glorieux,
Dispensateur de la lumière,
S'élance, et fournit sa carrière,
En s'emparant des vastes cieux.
Après cette lutte fatale,
Lorsque mes yeux n'ont pu souffrir
Ma bouche même pour rivale,
Quel rival oserait s'offrir?
En partage de ta tendresse,
Souffrirais-je un dieu sans courroux,
Lorsque tu vois, dans leur ivresse,
Mes sens l'un de l'autre jaloux?

~~~~~~~~~
~~~~~~~~~

BASIUM VIII.

Quis te furor, Neæra, [1]
Inepta, quis jubebat
Sic involare nostram,
Sic vellicare linguam
Ferociente morsu?
An, quas tot unus abs te
Pectus per omne gesto
Penetrabiles sagittas,
Parum videntur, istis
Ni dentibus protervis,
Exerceas nefandum
Membrum nefas in illud,
Quo sæpe sole primo,
Quo sæpe sole sero,
Quo per diesque longos, [2]
Noctesque amarulentas,
Laudes tuas canebam!
Hæc est, iniqua, nescis?
Hæc illa lingua nostra est,
Quæ tortiles capillos,
Quæ poetulos ocellos,
Quæ colla molicella,

BAISER VIII.

Quelle fureur impitoyable
Contre ma langue arme tes belles dents ?
Sans le savoir a-t-elle été coupable
De quelques discours imprudents ?
Ah ! quand je t'aurais outragée,
Élise, sur mon cœur tu t'es assez vengée.
Épargne au moins cet organe innocent
Qui n'a chanté que tes louanges,
Ou dis-moi de quoi tu te venges.
N'a-t-il vanté que d'un ton languissant
De tes cheveux les boucles ondoyantes,
De ton cou, de ton sein l'éclatante blancheur,
Ta grâce, ton esprit, ton sourire enchanteur,
Et de tes yeux les flammes petillantes ?
Va, j'en crois mes heureux transports,
Ma Muse fut mieux inspirée,
Et ta gloire est mieux assurée :
Oui, par-delà les plus sauvages bords,

Quæ lacteas papillas
Venustulæ Neæræ,
Molli per astra versu,
Ultra Jovis calores,
Cœlo invidente, vexit;
Quæ te meam salutem,[a]
Quæ te meamque vitam,
Animæ meæque florem,
Et te meam columbam,
Albamque turturillam,
Venere invidente, dixit.
An vero, an est idipsum,
Quod te juvat, superba,
Inferre vulnus illi,
Quam læsione nulla,
Formosa, posse nosti
Ira tumere tanta?
Quin semper hos ocellos,
Quin semper hæc labella,
Et, qui sibi salaces
Malum dedêre dentes,
Inter suos cruores
Balbutiens recantet?
O! vis superba formæ!

Les peuples d'un autre hémisphère
Dans mes vers apprendront un jour
Par quels charmes tu sus me plaire,
Et tout l'excès de mon amour.
Les dieux même ont été jaloux de mes hommages.
Tu le sais, cette langue en butte à tes outrages,
Te prodiguait les plus doux noms ;
Pour te parer de tous ses dons,
J'en dépouillais Vénus que j'ai trop irritée.
Était-ce à toi de m'en punir?
Eh bien, jusqu'au dernier soupir,
Cette langue si maltraitée,
En gémissant encore chantera
L'auteur cruel de son martyre,
Et mutilée, elle balbutiera
Ces vers, enfants de mon délire.

BASIUM IX.

Non semper udum da mihi basium,
Nec juncta blandis sibila risibus:
  Nec semper in meum recumbe
    Implicitum moribunda collum.

Mensura rebus est sua dulcibus.
Ut quodque mentes suavius afficit,
  Fastidium sic triste secum
    Limite proximiore ducit.

Cum te rogabo ter tria basia,
Tu deme septem, nec nisi da duo,
  Utrumque nec longum, nec udum:
    Qualia teligero Diana

Dat casta fratri: qualia dat patri
Experta nullos nata cupidines.
  Mox è meis lasciva ocellis
    Curre procul natitante planta.

BAISER IX.

N'ACCORDE pas toujours ce baiser enivrant
Qui confond nos lèvres humides;
Dérobe quelquefois à mes regards avides
Ce sourire si séduisant;
Ne reste pas ainsi dans mes bras éperdue:
Tu dois savoir borner ou tromper mes désirs.
C'est au sein des plus doux plaisirs
Que l'ame engourdie, abattue,
Éprouve la satiété.
De neuf baisers que mon ardeur implore,
Que ta bouche ait la cruauté
De m'en refuser sept, et de donner encore
Les deux autres sans volupté,
Ou tels qu'à son frère les donne
La chaste fille de Latone;
Ou tels qu'un baiser virginal,
Sur le front révéré d'un père,
Déposé par la vierge austère
Qui ne connaît encor que l'amour filial.

Et te remotis in penetralibus,
Et te latebris abditam in intimis,
Sequar latebras usque in imas,
In penetrale sequar repostum:

Prædamque victor fervidus in meam
Utrinque heriles injiciens manus,
Raptabo, ut imbellem columbam
Unguibus accipiter recurvis.

Tu deprecantes victa dabis manus,
Hærensque totis pendula brachiis
Placare [1] me septem jocosis
Basiolis cupies, inepta.

Errabis: illud crimen ut eluam,
Septena jungam basia septies,
Atque hoc catenatis lacertis
Impediam, fugitiva, collum:

Dum persolutis omnibus osculis,
Jurabis, omnes per veneres tuas,
Te sæpius pœnas easdem
Crimine velle pari subire.

Fuis aussitôt, fuis d'une course agile,
Échappe à mes désirs brûlants,
Cherche un antre secret qui te serve d'asile;
Je t'y suis, je t'atteins, et de mes bras ardents
Saisissant ma proie inquiète,
Je la ravis à sa retraite.
Tes suppliantes mains m'implorent à mon tour,
Comme la douce tourterelle
Gémit sous la serre cruelle
De l'impitoyable vautour.
Crois-tu que sept baisers maintenant me fléchissent?
Tu les offres en folâtrant;
Vain espoir! Non, je veux que tes lèvres subissent
Un plus cruel, un plus long châtiment.
J'enchaînerai la fugitive
Dans un étroit embrassement;
Au gré de mon ressentiment
Elle y demeurera captive.
Mais mon Élise, en s'acquittant
Du prix qu'exige ma vengeance,
Médite par la même offense
D'en mériter encore autant.

BASIUM X.

NON sunt certa meam moveant quæ basia mentem.
Uda labris udis conseris, uda juvant:
Nec sua basiolis non est quoque gratia siccis:
Fluxit ab his tepidus sæpe sub ossa vapor.
Dulce quoque est oculis nutantibus oscula ferre,
Auctoresque sui demeruisse mali:
Sive genis totis, totive incumbere collo,
Seu niveis humeris, seu sinui niveo,
Et totas livore genas, collumque notare,
Candidulosque humeros, candidulumque sinum:

BAISER X.

AUQUEL de tes baisers donner la préférence?
Élise, j'en sais bien jouir,
Mais entre eux je ne puis choisir:
Tous ont les mêmes droits à ma reconnaissance.
Si d'un baiser humide, à longs traits savouré,
Je sens mes lèvres rafraîchies,
Si d'un baiser de feu je me sens dévoré,
Avec mêmes transports tes faveurs sont senties.
De mes baisers j'aime à couvrir
Ces yeux où se peint ton délire;
J'aime à venger sur eux ce qu'ils m'ont fait souffrir;
De mes lèvres j'aime à cueillir
Sur ta bouche un tendre sourire;
J'aime à laisser de mon emportement
L'empreinte sur ton cou d'ivoire.
Elle retrace aux yeux de ton amant,
Et son bonheur et sa victoire.
Qu'avec délices sur ton sein,

Seu labris querulis titubantem sugere linguam,
Et miscere duas juncta per ora animas,
Inque peregrinum diffundere corpus utramque,
Languet in extremo cum moribundus amor.
Me breve, me longum capiet, laxumque, tenaxque,
Seu mihi das, seu duo, lux, tibi basiolum.

Qualia sed sumes, numquam mihi talia redde:
Diversis varium ludat uterque modis.
At quem deficiet varianda figura priorem,
Legem submissis [1] audiat hanc oculis,

Sur tes épaules éclatantes,
J'imprime ces marques brûlantes
Qui rassurent mon cœur contre un autre larcin!
Lorsqu'entre mes lèvres tremblantes
Ta langue s'agite et frémit,
La rapide union de nos ames errantes
Au terme du plaisir ensemble nous conduit.
Oui, soit qu'à mes désirs avides
Toi-même daignes les offrir,
Soit qu'ils sachent te prévenir,
Élise, nos baisers, prolongés ou rapides,
Impétueux ou languissants,
Du même trouble enivrent tous mes sens.
Mais convenons d'un doux échange:
Pour varier nos jeux imposons-nous des lois,
Et quelquefois, dussé-je perdre au change,
Ne rends pas mes baisers tels que tu les reçois.
Que pour payer une caresse,
Celui qui l'a reçue en donne au même instant
Une nouvelle, ou qu'il confesse
Son impuissance en rougissant.
Les yeux baissés, qu'il reçoive en silence

Ut, quot utrinque priùs data sint, tot basia solus
Dulcia victori det, totidemque modis.

La loi de son tendre vainqueur,
Et qu'il rende, pour pénitence,
Tous les baisers que l'autre aura d'avance
Su varier dans son heureuse ardeur.

BASIUM XI.

BASIA lauta nimis quidam me jungere dicunt,
Qualia rugosi non didicêre patres.
Ergo, ego cum cupidis stringo tua colla lacertis,
Lux mea, basiolis immoriorque tuis,
Anxius exquiram quid de me quisque loquatur?
Ipse quis, aut ubi sim, vix meminisse vacat.
Audiit, et risit formosa Neæra, meumque
Hinc collum nivea cinxit et inde manu,
Basiolumque dedit, quo non lascivius unquam

BAISER XI.

Froids censeurs, dont l'austérité
Effarouche la volupté,
Vous condamnez mes rimes trop naïves :
Nos pères, dites-vous, dans leurs chastes amours,
Ont ignoré ces caresses lascives,
Ou n'ont point révélé ce mystère à nos jours.
Eh ! que me font à moi d'hypocrites censures ?
Poursuivez-moi de vos murmures,
Poursuivez-moi, si vous l'osez,
Dans les bras amoureux de ma belle maîtresse.
Quand ses baisers ardents redoublent mon ivresse,
Quand de langueur tous mes sens épuisés
Errent à peine sur ma bouche,
Quand je m'ignore, et ne sais où je suis,
Puis-je écouter votre pudeur farouche ?
Suis-je en état d'entendre vos avis ?
Mon Élise sourit, et sa main caressante
M'attire...... Non, jamais à son heureux amant

Inseruit Marti Cypria blanda suo.
Et, quid, ait, metuis turbæ decreta severæ?
Causa meo tantum competit ista foro.

Cypris ne se montra si tendre et si touchante;
Jamais il n'en reçut un baiser si charmant.
Quoi! dit-elle, crains-tu les arrêts du vulgaire?
C'est à moi seule ici de prononcer:
Que t'importe de l'offenser,
Pourvu que tu saches me plaire?

BASIUM XII.[1]

Quid vultus removetis hinc pudicos,
Matronæque, puellulæque castæ?
Nulla hîc furta deûm jocosa canto,
Monstrosasve libidinum figuras,
Nullà hîc carmina mentulata [2], nulla
Quæ non discipulos ad integellos
Hirsutus legat in schola magister.

Inermes cano basiationes,
Castus Aonii chori sacerdos:
Sed vultus adhibent modo huc protervos

BAISER XII.

CHASTES beautés, et vous, prudes chagrines,
Dont la pudeur s'offense de mes chants,
Ai-je parfois, en rimes trop badines,
Conté des dieux quelques exploits galants ?

Ai-je tracé, d'un crayon impudique,
Quelques tableaux faits pour blesser vos yeux ?
Est-il sorti de ma verve cynique
Un terme impur, un vers licencieux ?

Non, j'en appelle à la sagesse austère,
Qui prescrirait même à ses nourrissons
De tempérer sa doctrine sévère,
En profitant de mes tendres leçons.

Chantre avoué des filles d'Aonie,
Amant comblé des plus douces faveurs,
J'ai rallumé le feu de mon génie,
Pour célébrer des baisers enchanteurs.

Matronæque, puellulæque cunctæ,
Ignaræ quia fortè mentulatum
Verbum diximus, evolante voce.
Ite hinc, ite procul, molesta turba,
Matronæque, puellulæque turpes.
Quanto castior est Neæra nostra,
Quæ certe sine mentula libellum
Mavult, quam sine mentula poëtam!

Mais quand les sons échappés de ma lyre
N'inspireraient qu'amour et volupté,
Serait-ce à vous, dont j'ai chanté l'empire,
A me montrer ce visage irrité ?

Ah ! loin de moi, fuyez, troupe modeste,
Qui vous parez d'une fausse pudeur :
Quel châtiment gardez-vous à l'inceste,
Si vous avez l'amour même en horreur ?

Elle est plus chaste, et non pas moins discrète,
Celle pour qui j'ai soupiré ces airs ;
Et cependant elle aime à son poète
Ce qu'il a su proscrire de ses vers.

BASIUM XIII.

Languidus e dulci certamine, vita, jacebam
Exanimis, fusa per tua colla manu.
Omnis in arentes consumtus spiritus ore,
Flamine non poterat cor recreare novo.
Jam Styx ante oculos, et regna carentia sole,
Luridaque annosi cymba Charontis erat:
Cum tu suaviolum educens pulmonis ab imo,
Afflasti siccis frigidum labiis.
Suaviolum, Stygia quod me de valle reduxit,
Et jussit vacua currere nave senem.
Erravi: vacua non remigat ille carina,
Flebilis ad manes jam natat umbra mea.
Pars animae, mea vita, tuae hoc in corpore vivit,

BAISER XIII.

Je succombais sous la molle langueur
Qui succède aux efforts d'une lutte amoureuse;
Une extase voluptueuse
Avait de tous mes sens épuisé la vigueur;
Ma main sur ton sein égarée
Semblait survivre seule à mon ame expirée;
Mon haleine brûlante, à mon cœur haletant
Ne versait que les feux d'un souffle dévorant;
De l'Achéron j'avais touché la rive;
J'entrevoyais d'un œil épouvanté
L'empire ténébreux du soleil détesté;
Des mânes j'entendais la cohorte plaintive,
Et l'infatigable nocher,
Agitant ses rames d'ébène,
Dans sa funeste barque accourait me chercher.
Quel changement! quel clarté soudaine!
C'est ton souffle voluptueux,
C'est un baiser qui rallume ma vie!

Et dilapsuros sustinet articulos:
Quæ tamen, impatiens, in pristina jura reverti
Sæpe per arcanas nititur ægra vias.
Ac nisi dilecta per te foveatur ab aura,
Jam collabentes deserit articulos.
Ergo, age, labra meis innecte tenacia labris,
Assidueque duos spiritus unus alat:
Donec, inexpleti post tædia sera furoris,
Unica de gemino corpore vita fluet. (a

Les rivages du Styx ont fui loin de mes yeux,
Et de l'enfer tu trompes la furie.
L'avare nautonnier, pour la première fois,
Seul, étonné, repasse le Cocyte.
Que dis-je?.... Ah! du destin les immuables lois
N'ont point changé leur cours, et Caron dans sa fuite
Traîne après lui mon ombre loin de toi.
C'est à présent la moitié de ton ame,
Élise, qui survit en moi:
Captive dans mon sein, cette subtile flamme
Déjà s'efforce d'en sortir.
Hâte-toi de la prévenir;
A la moitié dont elle est séparée,
Hâte-toi de la réunir,
Et que du moins sur ta bouche adorée
J'exhale mon dernier soupir.

BASIUM XIV.[1]

Quid profers mihi flammeum labellum?
Non te, non volo basiare, dura
Duro marmore durior Neæra.
Tanti istas ego ut osculationes
Imbelles faciam, superba, vestras,
Ut, nervo toties rigens supino,
Pertundam tunicas meas [2], tuasque,
Et desiderio furens inani,
Tabescam miser, æstuante vena?
Quo fugis? remane, nec hos ocellos,
Nec nega mihi flammeum labellum.
Te jam, te volo basiare, mollis,
Molli mollior anseris medulla.

BAISER XIV.

Ah! détourne de moi tes lèvres caressantes:
Les miennes te refuseront.
Tu me les vends trop cher, ces faveurs enivrantes,
Si tu ne peux guérir le mal qu'elles me font.
Oui, je la sens, ton haleine me brûle;
Le parfum qu'elle exhale en mes veines circule;
En désirs impuissants
Il consume mes sens....
Fuis, cruelle !.... Que dis-je ? Ah! reste, chère idole!
Livre tes yeux à ma fureur;
Sur ta joue éclatante et vive de fraîcheur
Que ma bouche se colle.
Redouble, irrite ma langueur,
Viens, et que tes lèvres de flamme
Épuisent à longs traits et recueillent mon ame.

BASIUM XV.

Adducto puer Idalius post tempora nervo,
Stabat in exitium, pulchra Neæra, tuum:
Cum frontem, sparsosque videns in fronte capillos,
Luminaque argutis irrequieta notis,
Flammeolasque genas, et dignas matre papillas,
Jecit ab ambigua tela remissa manu;
Inque tuas cursu effusus pueriliter ulnas,
Mille tibi fixit basia, mille modis,
Quæ succos tibi myrteolos, Cypriosque liquores
Pectoris afflarunt usque sub ima tui;

BAISER XV.

SON arc était tendu, le trait prêt à voler:
C'en était fait de mon Élise;
Mais Amour l'a fixée, Amour a vu briller
Les feux que son regard attise.

Il a vu de ce front la douce majesté,
Ces cheveux où Zéphyr se joue,
Et cet éclat que Flore elle-même a prêté
Aux vives couleurs de sa joue;

Il a vu.... De sa main le trait tombe émoussé:
C'est le sein même de sa mère.
Dans tes bras, chère Élise, aussitôt élancé,
Il sent expirer sa colère.

Bientôt mille baisers, qu'il donne en folâtrant,
Ont circulé de veine en veine,
Et du myrte et des fleurs le tribut odorant
A parfumé ta douce haleine.

Juravitque deos omnes, Veneremque parentem
Nil tibi post unquam velle movere mali.
Et miremur adhuc cur tam tua basia fragrent?
Duraque cur miti semper amore vaces?

Pour combler ses faveurs par un dernier bienfait,
    Il jura qu'exempte d'alarmes,
Tu n'aurais part au sort des malheureux qu'il fait
    Que pour avoir causé leurs larmes.

Dois-je encor m'étonner de ce parfum si doux
    Que sur tes lèvres je respire ?
Dois-je encor m'étonner que l'Amour sans courroux
    Te laisse braver son empire ?

BASIUM XVI.(1

Latonæ niveo sidere blandior,
Et stella Veneris pulchrior aurea,
Da mî basia centum.
Da tot basia, quot dedit

Vati multivolo (2) Lesbia, quot tulit:
Quot blandæ Veneres, quotque Cupidines
Et labella pererrant,
Et genas roseas tuas:

Quot vitas oculis, quotque neces geris,
Quot spes, quotque metus, quotque perennibus
Mixta gaudia curis
Et suspiria amantium.

BAISER XVI.

O TOI de qui l'aspect est plus doux à mes yeux
Que ne l'est de Phébé la clarté vacillante,
Lorsque d'Endymion, chaste et furtive amante,
Elle vient l'embraser de ses humides feux;
Toi, plus belle et non moins brillante
Que ne l'est de Vénus l'étoile étincelante,
Lorsque le dieu du jour a déserté les cieux,
Donne-moi cent baisers..... Que dis-je? ô mon amie!
J'en veux autant qu'au gré de ses transports
L'heureux Catulle en reçut de Lesbie;
J'en veux autant que d'amoureux trésors
Ornent ta joue et tes lèvres si pures;
Autant que tes rigueurs m'ont coûté de soupirs;
Autant que tes regards font naître de désirs;
Autant qu'ils ont fait de blessures:
Que le nombre du moins n'en puisse être égalé
Que par celui des traits dont Amour m'a criblé;
Qu'il efface celui des traits que sa colère

Da, quam multa meo spicula pectori
Insevit volucris dira manus dei:
Et quam multa pharetra
Conservavit in aurea.

Adde et blanditias, verbaque publica,
Et cum suavicrepis murmura sibilis,
Risu non sine grato,
Gratis non sine morsibus:

Quales Chaoniæ [3] garrula motibus
Alternant tremulis rostra columbulæ,
Cum se dura remittit
Primis bruma favoniis;

Incumbensque meis, mentis inops, genis,
Huc, illuc, oculos volve natatiles,

Réserve dans son carquois d'or,
Pour en percer le téméraire
Qui t'ose résister encor.
Ajoute à ces baisers tes plus douces caresses;
Que tes lèvres enchanteresses,
Dans leur tendre gazouillement,
Me prodiguent ces noms prononcés faiblement,
Qu'ivre d'amour j'entends à peine.
Accueille mes transports d'un sourire expressif;
Qu'aux soupirs enflammés de ta mourante haleine
Succède ce silence encor plus décisif:
Imprime alors, et reçois sans murmures,
Sur mon cou, sur le tien, d'irritantes morsures.
Vois la colombe, au retour des zéphirs,
Solliciter l'objet de ses désirs;
Vois s'agiter son aile impatiente;
Entends ce vainqueur glorieux
Roucouler fièrement autour de son amante:
Tout prêt à les éteindre, il redouble ses feux.
Quel doux frémissement précède leur étreinte!
Vois s'enlacer leurs becs voluptueux.
Ah! peux-tu contempler ce spectacle amoureux

Exanguemque lacertis
Dic te sustineam meis.

Stringam nexilibus te te ego brachiis,
Frigentem calido pectore comprimam;
Et vitam tibi longi
Reddam afflamine basii:

Donec succiduum me quoque spiritus
Istis roscidulis linquet in osculis,
Labentemque lacertis,
Dicam, collige me tuis.

Stringes nexilibus me, mea, brachiis,
Mulcebis tepido pectore frigidum,
Et vitam mihi longi af-
Flabis rore suavii.

Sic ævi, mea lux (4), tempora floridi

Sans ressentir la même atteinte?
Viens, mettons à profit ces charmantes leçons.
Lorsque délirante, éperdue,
Lorsque cédant à tant d'émotions,
Entre mes bras tu t'avoûras vaincue,
C'est à moi de te prévenir.
Je lirai dans tes yeux pleins d'une humide flamme;
Et, sur mon sein prompt à te soutenir,
Le souffle d'un baiser rappellera ton ame.
La mienne, succombant sous tant de volupté,
S'écoulera bientôt dans le même délire;
J'implorerai l'appui que je t'aurai prêté,
Et quand je t'aurai dit: Mon Élise, j'expire!
Recueille dans tes bras et soutiens ton amant.
Que la douce chaleur, dans ton sein rappelée,
Réchauffe ma poitrine, à la tienne collée,
Et, dans un long embrassement,
Que d'un baiser la suave rosée
Souffle la vie à mon ame épuisée.

O mon Élise! ô charme de mon cœur!
Cueillons ainsi les fleurs du printemps de la vie.

Carpamus simul : en jam miserabiles
Curas ægra senectus
Et morbos trahet, et necem.

Bientôt, hélas ! la vieillesse ennemie
Amènera les soins, les ennuis, la douleur :
Triste cortége, et plus triste passage,
Qui nous conduit au terme du voyage.

BASIUM XVII.(1

Qualem purpureo diffundit mane colorem
Quæ rosa nocturnis roribus immaduit:
Matutina rubent dominæ sic oscula nostræ,
Basiolis longa nocte rigata meis:
Quæ circum facies niveo candore coronat,
Virginis ut violam cum tenet alba manus.
Tale novum seris cerasum sub frondibus ardet,
Æstatemque et ver cum simul arbor habet.

BAISER XVII.

A TRAVERS les pleurs de l'Aurore,
Brille plus séduisante encore
La rose entr'ouverte au matin:
Tel de ces lèvres adorables,
Plus vif, plus pur est le carmin,
Quand de mes baisers innombrables
Au jour il se montre humecté.
Ce qui rehausse encor leur couleur ravissante,
C'est la blancheur éblouissante
De ce front plein de majesté :
Telle la violette, obscure sur sa tige,
Entre les doigts d'une jeune beauté
S'embellit par un doux prestige;
Tel, lorsque le printemps touche encore à l'été,
En dépit des chaleurs que son feuillage affronte,
Frais et vermeil, le fruit de Cérasonte
Étincelle entre les rameaux.
Ah! lorsque sur ton sein tendrement tu me presses,

Me miserum, quare cum flagrantissima jungis
  Oscula, de thalamo cogor abire tuo?
O! saltem, labris serva hunc formosa ruborem,
  Dum tibi me referet noctis opaca quies.
Si tamen interea cujusquam basia carpent
  Illa meis fiant pallidiora genis.

Lorsque je m'abandonne à ces transports nouveaux
Qu'ont éveillés tes brûlantes caresses,
Faut-il qu'un dieu, jaloux de ton amant,
Vienne éclairer cet amoureux mystère?
Faut-il que dans ce lit charmant,
Trahi par sa vive lumière,
L'Aurore matinale ait rougi de me voir?
Que ta bouche du moins garde jusqu'à ce soir
Ce coloris, puisqu'il est mon ouvrage.
Mais...... tout mon cœur frémit à cette image:
Si quelque téméraire, en ses folles ardeurs,
Osait...... Ah! qu'à l'instant, si tu le désavoues,
Tes lèvres, dépouillant leurs pudiques couleurs,
Deviennent à ses yeux plus pâles que mes joues.

BASIUM XVIII.[1]

Cum labra nostræ cerneret puellæ,
Inclusa circo candidæ figuræ,
Ut si quis ornet, arte curiosa,
Corallinis eburna signa baccis,
Flevisse fertur Cypris, et gemendo
Lascivientes convocasse Amores,
Et, quid juvat, dixisse, purpuratis
Vicisse in Ida Palladem labellis,
Et pronubam magni Jovis sororem,
Sub arbitro pastore, cum Neæra
Hæc antecellat, arbitro poëta?
At vos furentes ite in hunc poëtam,

BAISER XVIII.

Quand la jalouse Cythérée
Vit cette bouche de corail
Qui semble d'ivoire entourée,
Ce double rang d'un vif émail
Dont elle est si bien décorée,
De rage elle pleura, dit-on;
Et, rassemblant la troupe ailée,
Folle escorte de Cupidon,
En ces mots, d'une voix troublée,
Elle fit éclater son indignation:

C'est donc en vain que deux fières rivales
M'auront cédé le prix de la beauté!
C'est donc en vain qu'à leurs brigues fatales
J'aurai ravi ce prix tant contesté!

Faut-il encor disputer ma conquête?
Faut-il subir cette honteuse loi?

Et dira plenis tela de pharetris
In illius medullulas tenellas,
Pectusque per, jecurque per jocosum,
Distringite acres perstrepente cornu.
At illa nullo pertepescat igne,
Sed tacta pectus plumbea sagitta,
Torpescat imas congelata venas.

Evenit: imis uror in medullis,
Et torrido jecur liquescit igne:
Tu fulta pectus asperis pruinis
Et caute, quales aut maris Sicani,
Aut Adriæ unda tundit æstuosa,
Secura ludis impotentem amantem.

Nouveau Pâris, un insolent poète
Donne la pomme, et ce n'est point à moi !

Courez, volez, et vengez votre mère ;
Tendez vos arcs, épuisez vos carquois ;
Fondez sur lui, frappez le téméraire ;
Que tous vos feux l'embrasent à la fois.

D'un trait de plomb que son Élise atteinte
Reste insensible et froide à ses transports ;
Que la nature en ses veines éteinte
Rende impuissants ses amoureux efforts.

Cruelle ! ils t'ont trop bien servie :
Un feu rapide et dévorant
Tarit la source de ma vie,
Et j'assouvis en expirant
Ton implacable jalousie.
Ingrate Élise, et toi, peux-tu t'enorgueillir
De porter un cœur insensible ?
Sous son rempart de glace il est inaccessible :
Semblable à ce rocher que viennent assaillir
Les flots impétueux de la mer de Sicile,

Ingrata! propter ista labra rubra
Laudata plector. Heu! misella, nescis
Cur oderis; nec ira quid deorum
Effrena possit, et furor Diones!
Duros remitte, mollicella, fastus;
Istoque dignos ore sume mores:
Et quæ meorum causa sunt dolorum,
Mellita labris necte labra nostris:
Haurire possis ut mei pusillum
Præcordiis ex intimis veneni,
Et mutuis languere victa flammis.

Aux coups de la tempête il résiste immobile.
Barbare, tu te ris de mes vœux impuissants;
Et je ne souffre, hélas! un si cruel martyre
Que pour avoir chanté ces lèvres, ce sourire
Dont l'amertume insulte à mes tourments.
Et cependant ton cœur ignore
D'où naissent pour moi tes froideurs.
Ah! peux-tu méconnaître encore
Une déesse à ses fureurs?
Abjure donc cette fierté sauvage,
Et prends des sentiments dignes de tant d'attraits;
Ne sois plus l'instrument de la jalouse rage
Dont j'ai pour toi bravé les traits.
Va, crois-moi, dépose les armes;
Qu'à tes rigueurs succèdent les bienfaits,
Et que la cause de mes larmes
Devienne le sceau de la paix.
Oui, sur mes lèvres enflammées
Colle tes lèvres parfumées;
Viens, qu'elles puisent dans mon sein
Une étincelle de la flamme
Qui me dévore et me consume en vain;

At nec deos, nec tu time Dionen:

Formosa divis imperat puella.

Et, l'un à l'autre unis, vivons d'une seule ame.
Brave les immortels en couronnant mes vœux;
Méprise le dépit de ta belle rivale:
    L'amour t'a faite son égale,
    Et la beauté commande aux dieux.

BASIUM XIX.[1]

Melliligæ volucres, quid adhuc thyma cana, ros
Et rorem vernæ nectareum violæ
Lingitis, aut florem late spirantis anethi?
Omnes ad dominæ labra venite meæ.
Illa rosas spirant omnes, thymaque omnia sola,
Et succum vernæ nectareum violæ.
Inde procul dulces auræ funduntur anethi:
Narcissi veris illa madent lacrymis,
OEbaliique madent juvenis fragrante cruore,
Qualis uterque liquor, cum cecidisset, erat,
Nectareque ætherio medicatus, et aëre puro,

BAISER XIX.

Sur le thym, sur la rose et sur l'anet fleuri,
Sur la violette odorante,
Si vous cherchez, abeille diligente,
Les trésors parfumés dont le miel est pétri,
Ah! volez, croyez-moi, vers ma belle maîtresse;
Sur ses lèvres cueillez un plus riche butin:
Le parfum de l'anet s'en exhale sans cesse,
Et tous les sucs de la rose et du thym
S'y mêlent à l'odeur des douces violettes.
Mais combien de faveurs secrettes
Ajoutent à l'éclat de leurs vives couleurs!
De Narcisse ce sont les pleurs
Dont ces lèvres sont rafraîchies,
Et ces roses épanouies
Furent teintes d'un sang non moins fertile en fleurs.
Oui, le sang d'Hyacinthe et les pleurs de Narcisse,
Ont été fécondés sur la bouche d'Élise.

Impleret fœtu versicolore solum.
Sed me, jure meo libantem mellea labra,
Ingratæ socium ne prohibete favis.
Non etiam totas avidæ distindite cellas,
Arescant dominæ ne semel ora meæ,
Basiaque impressans siccis sitientia labris,
Garrulus indicii triste feram pretium.
Heu! non et stimulis compungite molle labellum:
Ex oculis stimulos vibrat et illa pares.
Credite, non ullum patietur vulnus inultum:
Leniter innocuæ mella legatis apes.

Partagez mon bonheur, mais respectez mes droits;
Ingrates, n'allez pas, de ce miel trop avides,
Y puiser toutes à la fois,
Pour emplir vos cellules vides.
Si la source en allait tarir,
De mes propres bienfaits ce serait me punir.
Comment alors, sur des lèvres arides,
Éteindrais-je la soif de mes désirs brûlants?
Mais, quand vous presserez cette bouche chérie,
Que de vos aiguillons perçants
Elle n'éprouve pas l'imprudente furie.
Vos coupables efforts seraient bien réprimés;
Et de vos dards les cuisantes piqûres
Seraient pour vous des ressources peu sûres
Contre les traits dont ses yeux sont armés.

REMARQUES

SUR LES BAISERS.

Les nombreux imitateurs de Jean Second ont trouvé dans ses Baisers une mine féconde, qu'ils ont exploitée sans beaucoup de scrupule. Je ne me propose pas de revendiquer en son nom tout ce que ce jeune poète a prêté à nos auteurs élégiaques et érotiques. Bernis, Dorat, Bertin, Parny, n'ont fait qu'user d'un droit de conquête légitime, en s'appropriant ce qu'ils ont trouvé à leur bienséance dans une autre langue que la leur; mais je signalerai ses imitateurs dans le même idiome, parce que l'admiration qui les enchaînait sur les traces de leur jeune devancier, est un témoignage des plus honorables pour Jean Second. A mesure que j'aurai occasion de nommer un de ces poètes du seizième siècle, je le ferai connaître par une courte notice. Ils sont généralement trop ignorés, quoiqu'ils aient beaucoup fait pour leur gloire.

A l'égard des traducteurs qui m'ont précédé, c'est bien ici le cas d'en parler, puisqu'ils n'ont traduit que les Baisers; j'en excepte M. Tissot, qui a fait connaître quelques autres pièces de Jean Second. Je ne parlerai pas de Remy Belleau, pour deux ou trois Baisers traduits en vers alors français. C'est à Dorat que Jean Second doit peut-être de n'être pas absolument

ignoré et perdu dans la foule de ses contemporains. Sa traduction libre fut bientôt suivie d'une traduction plus exacte en prose, que nous devons à M. Moutonnet de Clairfons. Après lui, Simon de Troyes donna une seconde traduction en prose des Baisers, d'une Élégie et de deux Odes, dans un recueil ou choix de poésies érotiques, imprimé en 1786; la troisième, celle de Mirabeau, parut en 1796. En 1803, les Baisers exercèrent aussi la verve d'*un amant de vingt-deux ans*. C'est pour ne rien omettre, que je fais mention de cette traduction en vers, dont voici l'épigraphe, tirée d'une pièce que l'auteur intitule, *Mon exorde :*

Songez donc que j'ai vingt-deux ans;
Vraiment oui, vingt-deux ans, mesdames!
Vous trouverez mes vers charmants,
Ou bien vous ne seriez pas femmes.

Enfin, l'année 1806 vit éclore à la fois deux traductions en vers; la première sous le nom de P. J. Heu, la seconde de M. Tissot, celle de toutes qui a réuni le plus de suffrages, et qui a commencé très heureusement cette réhabilitation de la mémoire de Jean Second, à laquelle j'espère aussi contribuer par mes efforts.

BAISER I.

[1]) PAGE 90, VERS 1.

Cum Venus Ascanium super alta Cythera tulisset.

Le commencement de cette pièce rappelle ces quatre vers de Virgile:

At Venus Ascanio placidam per membra quietem

Irrigat, et fotum gremio Dea tollit in altos
Idaliæ lucos, ubi mollis amaracus illum
Floribus et dulci aspirans complectitur umbra.
(*Æneid.*, lib. I.)

[2]) PAGE 92, VERS 9.

Salvete æternùm, miseræ moderamina flammæ.

A cet éloge du baiser, joignons-en un autre tiré d'un fragment de Pétrone:

Fœda est in coïtu et brevis voluptas,
Et tædet Veneris statim peractæ.
Non ergò, ut pecudes libidinosæ,
Cæci protinùs irruamus illuc.
Nam languescit amor, peritque flamma.
Sed sic, sic sine fine feriati,
Et tecum jaceamus osculantes.
Hic nullus labor est, ruborque nullus:
Hoc juvit, juvat, et diù juvabit;
Hoc non deficit, incipitque semper.

[3]) PAGE 92, VERS 13.

Et memor Æneadûm, stirpisque disertus amatæ......

J'ai entièrement négligé ces trois derniers vers, parce que Jean Second y exprime un vœu que l'événement a trompé ou plutôt surpassé. En effet, les Baisers jouissent encore d'une juste célébrité; et si l'Amour garde le souvenir de la race d'Énée, du moins n'en parle-t-il plus le langage.

Au surplus, si cette liberté que j'ai prise a quelque chose de répréhensible, je m'accuse d'avoir altéré beaucoup d'autres pas-

sages des Baisers. Ne songeant point, quand je les ai traduits, à pousser plus avant ce travail et à le publier, je ne mettais aucune importance à traduire littéralement ; aussi n'est-ce qu'une traduction libre de cette partie des poésies de Jean Second que j'offre au public.

BAISER II.

(1) PAGE 94.

Remy Belleau a traduit ce Baiser en entier, à la fin de la première journée de sa Bergerie. Il n'en a pas prévenu le lecteur ; mais comme cette pièce se fait remarquer par la délicatesse des pensées et des détails, d'un goût bien supérieur au fatras dans lequel elle se trouve comme ensevelie, sans connaître ce Baiser de Jean Second, on peut deviner que le fond n'en appartient pas à Remy Belleau.

Cet auteur est plus connu pour ses nombreuses poésies françaises, que pour quelques pièces latines, dont la plupart sont imitées des Baisers de Jean Second. Il naquit à Nogent-le-Rotrou en 1528, et fut attaché toute sa vie à des seigneurs de la maison de Lorraine. Il mourut à Paris chez le duc d'Elbeuf, en 1577. La langue était trop peu formée à cette époque pour qu'on puisse trouver quelque plaisir à le lire aujourd'hui ; d'ailleurs il avait une facilité et une abondance déplorables qu'il ne cherchait jamais à modérer. J'aurais voulu donner sa traduction de ce second Baiser, mais elle n'a pas moins de cent trente vers, quoiqu'il n'y ait pas ajouté une pensée ou une image.

Le premier Baiser de la *Pancharis* de Bonnefons est aussi une imitation de celui-ci ; mais quelle différence ! Ce serait une

dérision que de les comparer. Je ne citerai qu'un échantillon de la traduction de Gilles Durand, son contemporain.

Et lors, belle nymphelotte,
Et lors, ma nymphe bellotte,
A mon tour je sucerai,
A mon tour j'effleurerai
Tous les esprits de ton ame;
Tant que tu n'ayes plus d'ame,
Et que tu t'en aille aux champs
Des rivages blémissants.

On trouve dans ce Gilles Durand, outre la nymphelotte et la nymphe belotte, une bouchette rosine, une gorge albatrine, des Cupidonneaux, des lèvres ambrosines, une main blandissante (caressante), une bouche baiscresse, un fleureton, des larmettes, larmelettes, tendrelettes. Il est vrai que Bonnefons donnait à traduire *ocelluli lascivuli*, *pedes audaculi*, *lacteas papillulas*, *floscule*, *manus protervulæ*. Cette mignardise n'a jamais pu être de la grâce. Jean Second a fait un usage bien plus modéré de cette ressource, et la passion est toujours son excuse.

Jean Bonnefons, né en Auvergne, dix-huit ans après la mort de notre auteur, fréquenta, sous Cujas, cette même école de Bourges où Jean Second était venu recevoir le bonnet de docteur des mains du célèbre Alciat, et cultiva comme lui la poésie érotique. C'est sans doute le plus élégant et le plus passionné des imitateurs de Jean Second; mais, s'il mérite les éloges pompeux qui lui ont été prodigués, le jugement qu'on en porte dans le *Nouveau Ménagiana* ne me paraît pas moins motivé. « Son style, y est-il dit, n'a ni la correction, ni la vi-

» gueur des écrivains du bon siècle ; sa poésie est molle et ef» féminée : ce sont plutôt les Italiens modernes qu'il a pris pour » modèles. » On ne pourrait sans injustice adresser le même reproche à Jean Second, parce que ces défauts ne se rencontrent que dans quelques pièces légères, tandis que dans certaines épîtres, dans un grand nombre d'élégies et dans quelques odes, on retrouve le goût, l'élégance et la grâce des poètes du siècle d'Auguste, à cette simplicité près, qui doit naturellement s'altérer à mesure que l'on s'éloigne des inventeurs du genre. Bonnefons mourut en 1614, âgé de soixante ans. Presque toutes les éditions de sa *Pancharis* sont accompagnées de la traduction de ce Gilles Durand, seigneur de la Bergerie; celle de Barbou ne porte que le texte latin, réuni aux *Juvenilia* de Théodore de Bèze, de Muret et de Jean Second. Aucun recueil ne mérite mieux le nom de *Juvenilia* que celui des poésies de Bonnefons, puisque sa muse devint muette aussitôt qu'il eut passé dans les bras de l'Hymen.

2) PAGE 94, VERS 1.

Vicina quantum vitis lascivit in ulmo.

Cette comparaison, si souvent employée, ne l'a jamais été plus heureusement que par Jean Second et par le Tassoni, dont voici l'imitation :

Vite così non tien legato e stretto
L' infecondo marito olmo ramoso,
Ne con si forte e si tenace affetto
Strigne l' hedera torta il pino ombroso,
Come strigne ansi l' uno a l' altro petto
Gli amanti accesi di desio amoroso.

Je citerai aussi ce passage de l'*Aminte* :

Amano ancora
Gli alberi, veder puoi, con quanto affetto,
E con quanti iterati abbracciamenti
La vite s' avvinchia al suo marito......

et ces deux autres, le premier d'Horace, le second d'Ovide :

Arctius atque hedera procera astringitur ilex
Lentis adhærens brachiis.

Utque solent hederæ longos intexere truncos.

3) PAGE 94, VERS 3.

In mea nexilibus proserpere colla lacertis.

Moutonnet de Clairfons, à l'occasion de ce passage et de plusieurs autres répandus dans les dix-neuf Baisers, cite quelques imitations extraites d'une pièce de l'abbé Desportes, intitulée, *le Baiser*. M. P. J. Heu n'a fait que copier ces citations détachées. J'aime mieux rapporter de suite les passages de cette pièce qui paraissent empruntés de Jean Second.

LE BAISER.

Fais que je vive, ô ma seule déesse !
Fais que je vive, et change ma tristesse
En plaisirs gracieux :
Change ma mort en éternelle vie,
Et fais, mon cœur, que mon ame ravie
S'envole entre les dieux.
Fais que je vive, et fais qu'à la même heure
Baissant les yeux, entre tes bras je meure,
Languissant doucement.

» gueur des écrivains du bon siècle; sa poésie est molle et ef-
» féminée : ce sont plutôt les Italiens modernes qu'il a pris pour
» modèles. » On ne pourrait sans injustice adresser le même reproche à Jean Second, parce que ces défauts ne se rencontrent que dans quelques pièces légères, tandis que dans certaines épîtres, dans un grand nombre d'élégies et dans quelques odes, on retrouve le goût, l'élégance et la grâce des poètes du siècle d'Auguste, à cette simplicité près, qui doit naturellement s'altérer à mesure que l'on s'éloigne des inventeurs du genre. Bonnefons mourut en 1614, âgé de soixante ans. Presque toutes les éditions de sa *Pancharis* sont accompagnées de la traduction de ce Gilles Durand, seigneur de la Bergerie; celle de Barbou ne porte que le texte latin, réuni aux *Juvenilia* de Théodore de Bèze, de Muret et de Jean Second. Aucun recueil ne mérite mieux le nom de *Juvenilia* que celui des poésies de Bonnefons, puisque sa muse devint muette aussitôt qu'il eut passé dans les bras de l'Hymen.

[2]) PAGE 94, VERS 1.

Vicina quantum vitis lascivit in ulmo.

Cette comparaison, si souvent employée, ne l'a jamais été plus heureusement que par Jean Second et par le Tassoni, dont voici l'imitation :

Vite così non tien legato e stretto
L' infecondo marito olmo ramoso,
Ne con si forte e si tenace affetto
Strigne l' hedera torta il pino ombroso,
Come strigne ansi l' uno a l' altro petto
Gli amanti accesi di desio amoroso.

Je citerai aussi ce passage de l'*Aminte :*

Amano ancora
Gli alberi, veder puoi, con quanto affetto,
E con quanti iterati abbracciamenti
La vite s' avvinchia al suo marito......

et ces deux autres, le premier d'Horace, le second d'Ovide :

Arctius atque hedera procera astringitur ilex
Lentis adhærens brachiis.

Utque solent hederæ longos intexere truncos.

[3] PAGE 94, VERS 3.

In mea nexilibus proserpere colla lacertis.

Moutonnet de Clairfons, à l'occasion de ce passage et de plusieurs autres répandus dans les dix-neuf Baisers, cite quelques imitations extraites d'une pièce de l'abbé Desportes, intitulée, *le Baiser.* M. P. J. Heu n'a fait que copier ces citations détachées. J'aime mieux rapporter de suite les passages de cette pièce qui paraissent empruntés de Jean Second.

LE BAISER.

Fais que je vive, ô ma seule déesse !
Fais que je vive, et change ma tristesse
En plaisirs gracieux :
Change ma mort en éternelle vie,
Et fais, mon cœur, que mon ame ravie
S'envole entre les dieux.
Fais que je vive, et fais qu'à la même heure
Baissant les yeux, entre tes bras je meure,
Languissant doucement.

Puis qu'aussitôt doucement je revive,
Pour amortir la flamme ardente et vive
Qui me va consumant.
Fais que mon ame à la tienne s'assemble;
Range nos cœurs et nos esprits ensemble,
Sous une même loi.
Qu'à mon désir ton désir se rapporte:
Vis dedans moi, comme en la même sorte
Je vivrai dedans toi.
. . . .
Embrasse-moi d'une longue embrassée,
Ma bouche soit de la tienne pressée,
Suçant également
De nos amours les faveurs plus mignardes,
Et qu'en ces jeux nos langues fretillardes
S'étreignent mollement.
Au paradis de tes lèvres décloses
Je vais cueillant de mille et mille roses
Le miel délicieux;
Mon cœur s'y paît, sans qu'il se rassasie,
De la douceur d'une sainte ambroisie,
Passant celle des cieux.
Je n'en puis plus; mon ame, à demi folle,
En te baisant par ma bouche s'envole,
Dedans toi s'assemblant.
Mon cœur halette à petites secousses:
Bref, je me fonds en ces liesses douces,
Soupirant et tremblant.
Quand je te baise, un gracieux zéphire,
Un petit vent moite et doux qui soupire,
Va mon cœur éventant;
Mais tant s'en faut qu'il éteigne ma flamme,
Que la chaleur qui dévore mon ame
S'en augmente d'autant.

Ce ne sont point des baisers, ma mignonne,
Ce ne sont point des baisers que tu donne :
Ce sont de doux appâts
Faits de nectar, de sucre et de canelle,
Afin de rendre une amour mutuelle
Vive après le trépas.
Ce sont moissons de l'Arabie heureuse,
Ce sont parfums qui font l'ame amoureuse
S'esjouir en son feu.
C'est un air doux, embaumé de fleurettes, etc.

Cet abbé Desportes, né à Chartres en 1546, fut libéralement gratifié par Charles IX, pour des vers assez médiocres; ils lui valurent même l'abbaye de Tiron. L'aménité de ses mœurs le faisait chérir de ses rivaux, qu'il aimait à obliger. Il a moins d'imagination, mais plus de correction que Remy Belleau.

BAISER III.

1) PAGE 98, VERS 3.

Inde, velut presso qui territus angue resultat.

Ce Baiser a passé tout entier dans un sonnet de Remy Belleau :

Je disais : ma Catin, mon dieu, que je vous baise;
Je ne veux rien de vous, sinon ce seul baiser;
C'est bien peu de faveur, mais il peut apaiser
L'ardeur qui me consume en l'amoureuse braise.
Soudain vintes à moi, et moi je tressaus d'aise,
Espérant ce bonheur de vous pouvoir baiser,
Et puis en vous baisant de pouvoir deviser
Du doux mal qui me plaît, et me tient en mal aise.
Mais, las! que fîtes-vous? vous vîntes seulement
D'un petit bout de lèvre approcher doucement.

Les deux bords languissants de la mienne altérée.
Quoi ! est-ce là baiser, dites-moi, mon désir ?
Non, mais c'est me laisser, sous l'ombre d'un plaisir,
Le regret importun d'un joie espérée.

BAISER IV.

[1]) PAGE 100, VERS 1.

Non dat basia, dat Næera nectar, etc.

Non sunt basia, quæ Rosilla donat
Dat Hyblam mihi, dat Rosilla mulsum
Atticosque et Hymetticos sapores
Dat nardique, opobalsamique succos.
(Jani Douzæ, *Basium V.*)

Ce Janus Douza, ou Jean Vander-Doës, dont j'ai déjà parlé, naquit à Norwich en Hollande en 1545. C'était à la fois un des plus braves et des plus savants hommes de son temps. Il professait une haute admiration pour Jean Second, à la louange duquel il composa la pièce suivante :

In effigiem Joannis Secundi Nicolaii, Hagensis, poëtæ unici, ab eximio pictore Joanne Scorello graphicè atque ad vivum penicillo expressam.

Tabella cujus ista fert imaginem ?
Quid ! anne vatis ora conspicor mei ?
Ita est : manus Scorelliæ vides opus ;
Cui exprimenda, qua licet, coloribus
Secundus ipse vivus ora præbuit :
Secundus ille, nemini Hippocrenia
Secundus arte, flammeisque versibus :
Suæque lumen alterum Bataviæ

Domusque grande Nicolaïæ decus;
Satus parente Præside, Haga quem tulit.
Hic ille nempe, cui recenter edito
Labella suâda melle tinxit Attico;
Suoque dia nectare imbuit Venus.
Tibi hinc Batave gratulare Curia
Tuo, Haga, vate : cuì parem arte carminis
Neque Hellas ante, nec plaga Ausonis tulit.
Philetam omitte prædicare, Cos, tuum :
Anacreonta et anteferre Teïum
Secundo acumen erubescat Atticum.
Tibullum ad astra Roma ferre desinat :
Meoque vate te minorem et imparem
Fatere Sulmo : neu Perezi (*a*) amoribus
Corinna certet. Ipsa neptis Hostii
Propertio tumere desinat suo.
Catulliana cesset æmulatio,
Et osculationis improbæ seges.
Tua ista palma, jure debitus tibi hic
Honos, Secunde. Nam quæ Hymettia, aut tuis
Sicana mella conferenda Basiis?
Quid ad Neæram eodem honesta nomine
Marulli amica (*b*)? Fanniam (*c*) quis audeat
Tuæ, ô Secunde, comparare Juliæ?
Lyræ hinc facessat Augurellæ (*d*) ovatio,

(*a*) Ce passage fait allusion à une élégie composée en Espagne par Jean Second, à la prière et sous le nom de Gonzalve Perez.

(*b*) J'aurai occasion de parler ailleurs de Marulle.

(*c*) Fanny était la maîtresse de Pontanus, poète et historien célèbre parmi les modernes, né à Céretto dans l'Ombrie en 1426, mort en 1503.

(*d*) Jean Aurellius Augurelli, de qui Paul Jove a dit qu'il avait un grand génie dans un petit corps, naquit à Rimini; il a fait des odes,

Sonore cassa Flamini (*a*) vacet chelys.
Uterque Strozza (*b*) musset, Antiæ Titus,
Lucretiæque buccinator Hercules.
Sacras ciere parcat Archius (*c*) fides.
Vale, ô Nepote (*d*) Parma cum tuo, vale.
Neque Actio (*e*) superbiat Neapolis.
Quid ad me Oliva Vatis Andegavii (*f*) ?
Tuis Murete (*g*), quid cum amoribus mihi ?
Macrinæ (*h*) abite, vapulate Næniæ.

---

des élégies et des harangues. C'était un alchimiste opiniâtre. Ses poésies parurent à Vérone en 1491, in-4°., et à Venise en 1505, in-8°.

(*a*) Marc-Antoine Flaminio, né à Immola, et mort à Bologne en 1550. Il a mis les Psaumes en vers.

(*b*) Tito Vespaziono Strozza, né en 1420 ou environ, mort à quatre-vingts ans, et Hercule Strozza, son fils, plus célèbre que son père, assassiné par un rival en 1508. Il existe une édition fort rare des poésies latines des deux Strozza, faite à Venise chez les Aldes en 1513.

(*c*) Je ne connais point cet Archius.

(*d*) Je ne sais, sur Népos de Parme, que ce que m'en apprend une note des éditions de Scriverius, c'est-à-dire, qu'il se nommait George Anselme.

(*e*) Actius était un prénom de Sannazar, bon poète italien et latin, né en 1458 à Naples, et mort en 1530. Ses œuvres latines font partie des *Variorum*, et ses poésies italiennes ont été imprimées par les Aldes en 1534, in-8°.

(*f*) Pour le poète d'Anjou, c'est Joachim Du Bellai, né à Liré en 1524, et mort chanoine à Paris en 1559. Cette Oliva, c'est Olive, ou plutôt l'anagramme de la belle Viole d'Angleterre, qu'il a célébrée par cent quinze sonnets.

(*g*) On trouvera plus loin une notice sur Muret.

(*h*) Salmon Macrin *, né à Loudun en 1510, poète italien assez

* Son véritable nom est Jean Salmon ; on l'avait surnommé Macrin à cause de sa maigreur. On a prétendu qu'il s'était précipité dans un puits.

Suo et Ligella sordeat Ducatio (*a*).
Latina, Franca, Thusca plectra cedite
Nova ac vetusta Nicolaiis modis.
Neque Hagiense provocare barbitum
Furas Pisaure. Fascitelle da manus,
Petrarcha (*b*), Molsa (*c*), Cotta (*d*), Bembe (*e*), Naugeri (*f*)
Mihi Secundus unus instar omnium est.

Janus Douza a laissé un témoignage encore plus honorable

---

estimé. Outre les trois livres d'élégies connus sous le titre de *Næniæ*, il existe de lui un recueil de diverses poésies imprimées à Paris en 1549.

(*a*) Ce Ducatius est-il François le Duchat, et Ligella, sa Lisette? Le Duchat vivait au seizième siècle; il était originaire de Troyes et seigneur de St.-Aventin, village voisin de cette capitale de la Champagne. Il fit des vers français et latins; ces derniers, sous le titre de *Prœludia*, furent imprimés à Paris en 1554.

(*b*) Pétrarque est assez connu.

(*c*) Cotta était né près de Vérone, et mourut au commencement du seizième siècle, âgé seulement de vingt huit ans.

(*d*) François-Marie Molsa, de Modène. Ses œuvres latines se trouvent dans les *Deliciæ poëtarum*. Ses poésies italiennes ont été imprimées en 1750, 2 vol. in-8°., avec celles de sa petite-fille Tarquinia Molsa. Il mourut fort jeune, très peu de temps avant François Ier., et de la même maladie que ce prince.

(*e*) Bembe ne m'est connu que par une seule pièce, où, disgracié par sa maîtresse, il se compare à un vaisseau qui voguait sous un ciel pur et sans nuage, et qui vient d'être assailli par la tempête.

(*f*) André Naugerius, noble vénitien et sénateur de la république, poète et prosateur qui vivait au seizième siècle. Nommé ambassadeur auprès de François Ier., il mourut à Blois d'une pleurésie qu'il gagna par sa précipitation à courir la poste pour remplir sa mission. L'édition de ses œuvres, in-fol., publiée à Venise en 1530, est fort rare.

de son estime pour Jean Second, en s'attachant à le suivre et à l'imiter dans le livre des Baisers qui termine la collection volumineuse de ses œuvres. Une maladie pestilentielle, qui ravageait sa patrie, l'emporta à la Haye, à l'âge de cinquante-neuf ans. Il avait eu la douleur de se voir précéder au tombeau par l'un de ses quatre fils, nommé Jean comme lui, comme lui distingué par son talent poétique, et qui fut enlevé à l'âge de vingt-six ans.

[2]) PAGE 100, VERS 8.

Quæ si multa mihi voranda dentur.

Properce avait dit avant :

Si dabit hæc multas fiam immortalis in illis. (Lib. II.)

et Remy Belleau a dit après :

. . . .
Je quitte, dédaigneux, les tables plus friandes
De la bouche des dieux ; je quitte leurs viandes ;
Le nectar, l'ambroisie, et la manne et le miel ;
Je les quitte vraiment, et la troupe immortelle
Ores me commandât de manger avec elle ;
Car sans toi je ne veux commander dans le ciel.

Il faut convenir que la supériorité de Jean Second n'est pas seulement ici le résultat de celle de l'idiome dans lequel il écrivait.

L'espèce de vers employés dans ce Baiser est, ainsi que dans les cinquième, douzième et quatorzième, le phaleuque endécasyllabique. Il n'y en a point d'exemple dans Horace, mais on en trouve dans Martial, et Catulle y a excellé.

BAISER V.

[1]) PAGE 104, VERS 1.

Dum me mollibus hinc et hinc lacertis.

Le début du onzième Baiser de Janus Douza ressemble beaucoup à celui-ci.

Mæ lento hinc quoties et inde nexu,
Conchatim implicitum tenes amantem,
Insertamque micantibus labellis
Insertamque meo decenter ori
Argutam docili tremore vibras
Linguam, non sine grato amoris usu
Et morsu, et joco, et omnibus susurris.

[2]) PAGE 104, VERS 8.

Et linguam querulam hinc et inde sugis.

Bonnefons a imité ce passage :

Dum te incautior hinc et inde sugis
Et hauris dominæ meæ labella. (*Basium XVII.*)

BAISER VI.

[1]) PAGE 108, VERS 1.

De meliore nota bis basia mille paciscens.

Du plus exquis, de la plus douce espèce. C'est ainsi que Catulle écrivait à Mallius :

Quare, quod scribis, Veronæ turpe Catullo
  Esse, quod hic quisquis de meliore nota
Frigida deserto tepefecit membra cubili.

Voici la note de M. Noël sur cette locution : « *De meliore*
» *nota*, métaphore tirée des tonneaux étiquetés, comme contenant le meilleur vin. Nous avons à peu près la même expression en français : *des gens de marque.* »

Jean Antoine de Baïf, qui écrivait à la fin du seizième siècle, a traduit ce Baiser avec quelque élégance :

Par promesse gentille,
Belle, tu me devois,
De compte fait, deux mille
Bons baisers à mon choix.
Mille j'en avois pris,
Mille j'en ai rendus,
Sans que d'amour surpris
Deux j'en aie perdus.

Autant que l'accord monte,
Tu m'en as pu fournir :
Amour, à certain compte
Ne s'en doit pas tenir.
Et qui trouveroit bon
Que de compte arrêté
Des épics la moisson
Se levât en été ?

Qui voudroit savoir dire
Les fleurs du renouveau,
Que Flore sous Zéphire
Montre au mois le plus beau ?
Qui les voudroit compter ?
Qui, pour avoir des vins,
Voudroit bien souhaiter
Cent grappes de raisins ?

Qui nombre de l'automne
Les innombrables fruits,
Que la riche Pomone
Aux fruitiers a produits?
Si peu les dons des cieux
Ne doivent pas monter,
Venant des mains des dieux,
Qu'on les puisse compter.

M. Noël n'a vu dans ces stances qu'une imitation de la septième pièce de Catulle à Lesbie : il faut rendre à César ce qui appartient à César.

BAISER VII.

[1]) PAGE 112, VERS 1.

Centum basia centies.

Catulle à Lesbie :

Da mî basia mille, deinde centum
Dein mille altera, da secunda centum;
Dein usque altera mille, deinde centum.

Et un peu plus loin :

Quæris quot mihi basiationes
Tuæ, Lesbia, sint satis, superque?
Quam magnus numerus Libyssæ arenæ
Laserpiciferis jacet Cyrenis
Oraclum Jovis inter æstuosi,
Et Batti veteris sacrum sepulchrum,
Aut quam sidera multa, cum tacet nox
Furtivos hominum vident amores.

Prévention à part, celà vaut-il mieux que Jean Second?

[2]) PAGE 112, VERS 12.

Sed tum totus inhæreo......

Cette idée a fourni à Muret le sujet de la pièce suivante:

MARGARIDI.

Dum te, Margari, basiare conor,
Labris protinus invident ocelli,
Aspectuque tui carere nolunt.
Quod si contuitu beare ocellos
Tentarim, labra protinus repugnant,
Quæ ad se se iste tuus vocat, trahitque
Candor purpureo natans in ore,
Ut ferrum Herculeus trahit lapillus.
O vis eximiæ superba formæ,
Quæ me vel mihi dissidere cogit!

Marc-Antoine Muret, né en 1526, au bourg de Muret, près de Limoges, ne dut à aucun maître les talents qui le rendirent célèbre. A l'âge où l'on s'assied encore sur les bancs de l'école, il s'était trouvé capable d'en occuper la chaire. Il professa au collége d'Ausch, à Paris et à Rome, et mourut dans cette dernière ville, âgé de cinquante-neuf ans. Calomnié sur ses mœurs, mal apprécié par un critique partial, l'auteur des *Trois Siècles littéraires*, il a trouvé peu de justice dans la postérité même; et quoique ses *Juvenilia* figurent, dans l'édition de Barbou, à côté de Théodore de Bèze, de Bonnefons et de notre auteur, il est, je crois, peu connu de ceux même qui cultivent aujourd'hui les lettres. Il eut le malheur d'être traduit en vers français par un financier de Montauban, qui peut-être ne contribua pas peu au décri dans lequel il était tombé. Il avait pris Jean Second pour modèle.

³) PAGE 116, VERS 3.

Ergo ego mihi vel Jovem.

Rivalem possum non ego ferre Jovem.
(PROPERT. *ad Linceum poëtam.*)

Ce Baiser est écrit en vers glyconiques, parmi lesquels se trouvent quelques phérécratiens.

Horace commence le glyconien par un spondée; Catulle y substitue souvent un trochée; Jean Second a-t-il fait une faute en commençant le vers suivant par un iambe?

ŏcēl | līsquĕ lŏ | qūacŭlis.

BAISER VIII.

¹) PAGE 118, VERS 1.

Quis te furor, Neæra......

Le commencement de ce Baiser a été visiblement imité par Janus Douza:

Tu protenus cruentis
Me dentibus lacessens,
Rabida ut leæna, linguam
Prope abstulisti amanti:
Facere ausa vulnus illi,
Quæ te suam columbam,
Quæ te suumque pullum,
Et passerem pusillum,
Et aureum te ocellum,
Donum, decusque amoris,
Et te suos lepores
Toties iniqua, dixit. (*Basium XX.*)

²) PAGE 118, VERS 15.

Quo per diesque longos.

Dans toutes les éditions de Jean Second, à l'exception de celle in-4°., donnée en 1539, on lit :

Quo per diesque *longas*.

Dies est de deux genres au singulier, mais je le crois toujours masculin au pluriel.

³) PAGE 120, VERS 6.

Quæ te meam salutem.

Je n'ai pas traduit ce vers et les suivants, qui ne présentent qu'une liste de noms caressants et de diminutifs peut-être déjà un peu mignards en latin, mais qui, à coup sûr, ne seraient point tolérés en français. J'ai même supprimé du texte les trois vers suivants, pour le faire entrer en regard de ma traduction:

Et te meos amores
Et te meos lepores
Et te meam Dionen.

Le rhythme dont Jean Second a fait usage dans cette pièce est une sorte de dimètre imparfait, espèce de vers scazon dont on ne trouve point d'exemple dans Horace, mais qu'Anacréon a souvent employé : aussi s'appelle-t-il anacréontique. La règle veut un iambe devant la syllabe d'attente. Le premier pied peut être indifféremment ou un spondée ou un iambe, mais je ne crois pas qu'il soit permis d'y mettre un anapeste, comme Jean Second l'a fait dans ces trois vers:

Pĕnĕtrā | bĭlēs | săgīt | tās.

Ănĭmæ | mĕæ | quĕ flō | rēm.

. . . .

Vĕnĕre īn | vĭdēn | tĕ dī | xīt.

Cette irrégularité détruit l'harmonie du rhythme.

BAISER IX.

[1]) PAGE 124, VERS 11.

Placare me septem jocosis.

O quàm tum hoc capies proterva fastus
Emendare nova benignitate
Et te suaviolis piare centum!
Errabis : nihil ipse commovebor.
(JANI DOUZÆ, *Basium XVI.*)

BAISER X.

[1]) PAGE 128, VERS 10.

Legem submissis audiat hanc oculis.

Janus Douza a imité ce passage :

Tibi, Rosilla, victæ
Hæc audienda lex est :
Nostrum ut quot ante utrique
Mixta oscula hinc et inde
Fuerint tot ipsa sola
Des fanorato amanti.
. . . .
Totidemque modis reponas.

BAISER XI.

[1]) PAGE 132, VERS 1.

Basia lauta nimis quidam me jungere dicunt.

Ainsi l'on reprochait à Jean Second ces images et ces expressions gracieuses et passionnées, dans un siècle où l'on était loin pourtant d'affecter, comme aujourd'hui, cette ridicule horreur pour le moindre mot équivoque. Que dirait-on si j'en hasardais une traduction littérale?

BAISER XII.

[1]) PAGE 136.

Je ne dirai pas précisément comme M. Tissot, que j'ai traduit Jean Second avec fidélité, parce qu'il le méritait. Si, comme je le pense, il mérite toujours d'être lu dans le latin, la délicatesse de notre goût et la chasteté des oreilles françaises ne permettent pas toujours de le suivre aveuglément. M. Tissot en est convaincu; il a même poussé le scrupule à cet égard plus loin que moi, puisqu'il n'a cru devoir donner qu'une imitation de ce douzième Baiser.

[2]) PAGE 136, VERS 5.

Nulla hic carmina mentulata.

Catulle, dans une épigramme contre Aurélius et Furius, ne se justifie tout autrement que Jean Second, car il dit :

Qui me ex versiculis meis putastis
Quod sint molliculi, parum pudicum.

Nam castum esse decet pium poëtam
Ipsum, versiculos nihil necesse est.

Ce que M. de Sacy a traduit ainsi :

Le poète doit être sage ;
Pour ses vers il importe peu.

Je serais tenté de penser tout le contraire, et de dire : « Il » importe peu que l'auteur soit libertin, pourvu que son livre » soit sage. » L'exemple d'une vie irrégulière est moins pernicieux que les préceptes d'un mauvais livre. Quoi qu'il en soit, on a remarqué que ce moyen de défense a été employé par tous les poètes un peu libres ; mais je ne saurais mieux leur répondre qu'en faisant parler un poète érotique que j'ai déjà cité. Voici ce que Janus Douza écrivait à Janus Hautenus, l'un de ses savants contemporains, en lui envoyant ses Épigrammes :

« Titulus operis de quo agitur, est Epigrammata : cujus modi, » inquies ? Nescio : Epigrammata vocant. Non quidem ad præ- » scriptum legis illius *fescenninæ* quam poëta Veronensis car- » minibus jocosis datam satis licenter prædicat,

» Nam castum esse decet pium poëtam
» Ipsum, versiculos nihil necesse est.

» Verùm potiùs ad normam hanc nostram aliquanto severio- » rem, quæque aures christianas decere videatur magis :

» Nam castus volet esse qui poëta
» Et castos numeros amet necesse est.
» Qui tum denique habent salem et leporem,
» Succum, delicias, suavitatem
» Si nil in se habeant Catullianum.
» Si tentis, Catulitionibusque

» Nuptis abstineant, pii et modesti,
» Puri, candiduli, probi, integelli,
» Quales filiolis suis parentes,
» Quales discipulis suis magistri
» In scolis, Academiaque nostra hac
» Tutò prælegere et docere possint,
» Lugdunensibus auribus probatos
» Hoc castum decet et pium poëtam.

» Neque enim iis auscultandum censeo, qui negant poëtarum
» mores è scriptis spectari opportere, Ovidiana illa excusatione
» in rem suam abutentes,

» Crede mihi distant mores à carmine nostri.
» Vita verecunda est, Musa jocosa mihi,

Item altera illa poëtæ Hispani:

» Lasciva est nobis pagina, vita proba est. »

M. Noël, dans une note sur le même sujet, observe que ce ne sont pas toujours les poètes les plus libres dont les mœurs sont les plus licencieuses; que le cagotisme a beaucoup contribué à cette hypocrite pruderie qui s'effarouche d'un vers gai, et se permet dans l'ombre toutes les turpitudes. Cette observation est juste; mais elle ne peut être mise en avant que pour faire excuser les peintures animées d'une passion noble dans ses effets moraux, et naturelle au moins dans son but physique, et non les écarts monstrueux, les infamies dégoûtantes dont Catulle prend plaisir à révéler les plus cyniques raffinements. Il y a, certes, beaucoup de libertins qui rougiraient de leur ignorance en lisant ce poète exquis, élégant et varié, au jugement de M. de La Harpe. Je sais que Fénélon lui-même en a fait l'éloge; mais je pense que loin d'oser en donner une tra-

duction complète, il aurait désiré qu'un grand nombre de ses épigrammes ordurières ne fussent pas parvenues jusqu'à nous.

[3]) PAGE 138, VERS 6.

Quanto castior est Neæra nostra.

Ce passage a inspiré l'épigramme suivante de Janus Douza :

IN DOMITILLAM.

Ni taceas nostris indicta vocabula rebus
Larde diceris vilior, et chione
Quanto virgo magis, quanto mea castior Ægle est,
Quæ tacito mavult illa tenere sinu.

BAISER XIII.

[1]) PAGE 140, VERS I.

Languidus è dulci certamine, vita, jacebam.

Quid quod ipse nuper
Vi morbi, et cruciatibus medullas,
Et languoribus omnibus peresus,
Damnatus Libitinæ eram peculi,
Relegandus in inferas paludes,
Et jam corpore, voce, spirituque
Toto nullus eram, relinqueratque
Color sanguine destituta membra,
Jam paratus erat triens Charonti:
Cum me flore animæ fragrantis afflans,
Dilectæ revocavit aura nymphæ.
(JANI DOUZÆ, *Basium V.*)

Dans le très petit nombre de poésies latines qu'a laissées Remy Belleau, il en est une imitée tout entière de ce Baiser :

Vivo tuis dum ego osculis, et mollia

Dum mollibus labella morsiunculis
Adpeto, animæ pars melior ad tuam meæ,
Tua ad meam fugit furore percita,
Sic gemina spirat unico in corpore anima
Vivitque lucis mutuæ usuram trahens.
Sed inquilina velut tua, impatiens moræ
Pertæsa sedem, pristinum in locum cupit
Statim remigrare, insequitur illam mea
Cupidè, furensque linquit hospitem suum,
Sic vivus inter mortuos elangueo.
Quod si furorem, dura, non lenis meum,
Nec labra labris conseris jam jam meis,
Miser liquescam exanguis, et sine spiritu.
Ergo perenne tu mihi da basium
Dulci quod afflatu vagam reddat animam,
Et me beato ditet infortunio.

La traduction française, ou plutôt le sonnet de Remy Belleau, que je crois l'original de ces deux pièces, est peut-être ce qu'il y a de plus pur dans ce vieux poète français :

Quand je presse en baisant ta lèvre à petits mords,
Une part de mon ame est vivante en la tienne,
Une part de la tienne est vivante en la mienne,
Et un même soupir fait vivre nos deux corps.
Mais la tienne s'ennuie et cherche le dehors,
Afin de retrouver sa demeure ancienne;
La mienne la veut suivre et délaisse la sienne :
Ainsi pour vous je suis vivant entre les morts.
Et si tu n'as au cœur quelqu'amoureuse envie
De venir promptement au secours de ma vie,
Je demeure sans poulx, sans force et sans chaleur.
Baise-moi donc, maîtresse, et me sois secourable,
Au moins pour cette fois, d'un baiser favorable,
Qui bien heureux me fasse en un si beau malheur.

[2]) PAGE 142, VERS 9.

Unica de gemino corpore vita fluet.

Muret, en imitant ce Baiser, a terminé le sien par un vers presque semblable :

Dic age : num sentis animos concurrere nostros
 Dum sibi dimidium quærit uterque sui ?
Sic age, sic, mea vita, animos jungamus utrinque,
 Nulla ut eos possit dissociare dies.
Quin tandem ambiguæ post jura precaria lucis
 Unicus è gemino spiritus ore fluat.

BAISER XIV.

[1]) PAGE 144.

Ce Baiser est encore un de ceux imités par Janus Douza :

Quid, ô, quid, Ida, vis tibi osculis tuis]
Labella frustra hiulca porrigens mihi
Omitte : nolo me, superba, basies. (*Basium IX.*)

Et ailleurs

Cuncta ego basia,
Ni cætera addas, arceo.

[2]) PAGE 144, VERS 7.

Pertundam tunicas meas, tuasque.

Jean Second a pris cette exagération dans Catulle :

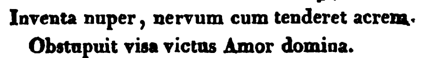
Et satur supinus
Pertundo tunicam palliumque.

BAISER XV.

[1] PAGE 146.

Parmi beaucoup de petites pièces de Marulle, qui ont pu fournir à Jean Second quelques images gracieuses de ses Baisers, il en est une dont le début ressemble à celui-ci :

DE NEÆRA.



Inventa nuper, nervum cum tenderet acrem,
Obstupuit visa victus Amor domina.

Michel Marulle, poète grec et latin, né à Constantinople, réfugié en Italie, excella dans l'épigramme et dans le madrigal. Il mourut en 1511, le 14 juin, noyé dans la rivière de Cécina en Toscane. Ses poésies parurent pour la première fois en 1497, à Florence, in-4°., édition rare et recherchée des curieux. Il s'en fit ensuite deux éditions à Paris : la première en 1561, in-16, et la seconde en 1582, même format. Celle-ci est encore très précieuse : les œuvres de Marulle s'y trouvent réunies à celles d'Angerianus et de Jean Second.

Ce Baiser est un de ceux que Remy Belleau a traduits, et même assez fidèlement, sans rapporter à notre auteur le mérite de l'invention.

Que je te crains, Catin ; car ce petit archer,
Enfonçant l'autre jour son arc près de l'oreille,
Tout aussitôt qu'il vit la beauté nompareille
De tes yeux languissants, ne put onc décocher.
Il vit ta grâce belle, il vit ton beau marcher,
Ta taille, ton tetin, et la rare merveille
Du corail soupirant de ta bouche vermeille,
Où soudain il s'élance afin de s'y cacher.

Il la baisa cent fois, et en cent mille sortes,
Parfumant ces baisers des odeurs que tu portes,
Jurant de n'adoucir tes cruelles rigueurs.
Et c'est pourquoi, mon cœur, vous êtes si cruelle;
Si dure, si fâcheuse, et si douce et si belle,
Et pourquoi votre bouche est si pleine d'odeurs.

[2]) PAGE 146, VERS I.

Adducto puer Idalius post tempora nervo.

Cette image aurait peu de grâce en français. On ne m'aurait pas pardonné, je crois, de traduire avec Remy Belleau:

Enfonçant l'autre jour son arc près de l'oreille.

BAISER XVI.

[1]) PAGE 150.

Cette charmante pièce de Catulle, *Vivamus, mea Lesbia*, a fourni le texte d'une foule de madrigaux que M. Noël a recueillis dans les notes précieuses dont il a enrichi sa traduction de Catulle. Ce que Jean Second en a imité se trouve tellement disséminé dans ses poésies, qu'il faut en chercher une partie dans le quatrième Baiser, une autre dans le sixième, et le reste dans le septième et dans celui-ci. En un mot, Jean Second n'imite point avec l'intention d'imiter: c'est l'élève d'un grand peintre, qui a pris malgré lui la touche de son maître.

[2]) PAGE 150, VERS 5.

Vati multivolo Lesbia, quod tulit:

Bonnefons, dans sa *Pancharis*, s'est servi de cette épithète en parlant de Catulle, qu'il appelle aussi *Pater osculationum*.

[3] PAGE 152, VERS 9.

Quales Chaoniæ garrula motibus, etc.

Mira là quel colombo
Con che dolce susurro lusingando
Bacia la sua compagna.
(*Amint. di* TASSO.)

[4] PAGE 154, VERS 13.

Sic ævi, mea lux, tempora floridi.

La fin de ce seizième Baiser a été imitée par Muret :

Sic nos, sic age, dum viremus ambo
Nec frustra melior teratur ætas,
Ludamus, mea Margari, et jocemur
Tergo debilis imminet senectus.

Et pour être juste, il faut convenir que Muret l'emporte ici sur Jean Second. Ce dernier vers est très bon, et ceux qui terminent la pièce de Jean Second sont très faibles.

BAISER XVII.

[1] PAGE 158.

Ce Baiser est un des plus agréablement écrits ; le sentiment s'y réunit à l'élégance du style. Dorat ne l'a pas traduit ; les deux autres traducteurs en vers (je ne parle pas de l'amant de vingt-deux ans) ont évité de traduire littéralement *Palliodora genis*. Quelques personnes m'avaient engagé à suivre leur exemple : je ne me suis pas rendu. J'aurais bien autrement énervé ma traduction, si j'en avais cru le goût délicat de ceux

qui ne veulent pas voir que trop de scrupule serait ici déplacé. Il me semble d'ailleurs que cette expression :

Ah! qu'à l'instant, si tu le désavoues,
Tes lèvres, dépouillant leurs pudiques couleurs,
Deviennent à ses yeux plus pâles que mes joues;

est juste et fait image dans la bouche d'un amant qui peut-être, comme Catulle, emportait neuf couronnes en s'arrachant du lit de sa maîtresse.

BAISER XVIII.

[a]) PAGE 162.

Ce Baiser a encore été imité par Remy Belleau. On trouve aussi dans les épigrammes de Théodore de Bèze la pièce suivante, qui offre quelques traits de ressemblance avec ce Baiser:

Vidit te nuper Venus, ô mea Candida, vidit;
Inviditque tibi mox inimica Venus:
Et se questa deam mortali a corpore vinci,
Binas vicisset quæ tamen una deas,
Crudelis tandem nati crudelia poscit
Tela.

Théodore de Bèze, né le 24 juin 1519, à Vézelai en Bourgogne, a joué un grand rôle sur le théâtre du monde; il mourut en 1605, âgé de quatre-vingt-six ans. J'ai déjà eu occasion d'en parler dans l'avertissement qui est en tête de ce volume. Outre un grand nombre d'ouvrages de controverse, il a laissé un recueil de poésies latines fort estimées, mais dont les éditions sont rares. Ses *Juvenilia* se trouvent réunis dans l'édition de Barbou, publiée en 1757, avec ceux de Muret, avec la *Pan-*

charis de Bonnefons, et un choix de poésies de notre auteur. La plus curieuse est l'édition in-16, donnée par Jacques Stoër, libraire hollandais, en 1614. On y trouve un grand nombre de pièces contre l'église de Rome : ce livre était à l'index.

L'espèce de vers employés dans ce Baiser est le trimètre archiloquien iambique et défectueux. Il n'y a point d'exemple dans Horace de ce vers employé seul ; mais on le trouve dans un dicolon-distrophon, après un archiloquien heptamètre.

Pallida Mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,
Regumque turres. O beate Sexti!
(Lib. I, ode 4.)

BAISER XIX.

[1]) PAGE 162.

Ce Baiser a été imité en latin par Remy Belleau, et lui a fourni aussi le sujet d'un de ses sonnets.

ÉLÉGIES
DE JEAN SECOND.

LIVRE PREMIER.

JOANNIS SECUNDI

ELEGIÆ.

LIBER PRIMUS.

ELEGIA I.

PIERIDES alius dira inter bella cruentet,
Vulneraque ingeminet sæva, necesque virûm,
Cujus bis fuso madefiant sanguine versus:
Hei mihi, plus satis est quam cecidisse semel.
Nos puerum sancta volucrem cum matre canamus,
Spargentem tenera tela proterva manù:
Sic ego: sic fanti, radiantibus adstitit alis,

ÉLÉGIES

DE JEAN SECOND.

LIVRE PREMIER.

ÉLÉGIE I.

Qu'un autre[1] de sa muse, amante des combats,
Au milieu du carnage aguerrisse les pas;
Que son vers, dans la paix image de la guerre,
S'abreuve encor du sang dont s'abreuva la terre;
Je consacre ma lyre à de plus doux accents.
Que ton culte, ô Vénus! soit l'objet de mes chants;
Je ne veux célébrer que ces heureuses flammes
Qu'Amour en se jouant fait couler dans nos ames.
A peine j'achevais ce serment solennel,
Que l'Amour m'apparut. D'une main, le cruel

Vix ea personuit, sonuit simul arcus, et una
  Cum jaculo in venas sensimus isse Deum. (4

Chante alors, et tes vers, par leur naïveté,
Charmeront et ton siècle et la postérité.
Soudain, avec ces mots dont tout mon cœur frissonne,
De son arc détendu le bruit au loin résonne,
Et suivant le chemin de son trait acéré,
Dans mes veines le dieu lui-même a pénétré.

ELEGIA II.

Cum nova nascenti nerent mihi fata sorores,
Ducentes fusis stamina tortilibus,
Aureolis puer allapsus Cythereïus alis
Dixit, in hoc puero sint mea jura mihi:
Fata canam vates, sacris absistite cunis,
Arbitrio vivat deficiatque meo.
Nec mora, procumbens sinuosum curvus in arcum,
Si parere negent, spicula dura parat.
Parent, et puerum divæ venerantur, at ille
Demulcens tenera stamina dira manu,
Risit, et Alcides specta hac, fortissime, dixit
Et pudor antiquæ cedat ab ore notæ:
Verba deinde levi recinebat blæsa susurro,
Qualis in arboreis sibilat aura comis;

ÉLÉGIE II.[1]

Je naissais, et Clotho de ma trame fragile
Nouait le premier fil au fuseau de sa sœur;
L'Amour s'en empara d'une main plus agile,
Et lui seul du trio poursuivant le labeur :
Cet enfant, leur dit-il, est né sous mon empire;
Désormais il doit vivre et mourir sous mes lois;
Connaissez ses destins que ma voix va prédire,
Et respectez ses jours, mon oracle et mes droits.
Il dit, et sur son arc une flèche ajustée,
Des parques aussitôt prévenant le refus,
Elles cèdent au dieu la trame contestée.
Il s'écrie en riant: Cesse d'être confus
D'avoir fait près d'Omphale un vil apprentissage;
L'Amour, vaillant Alcide, efface en t'imitant
L'affront qu'il avait fait lui-même à ton courage.
Il poursuivit alors d'un ton moins éclatant,
Et les sons cadencés de sa voix expressive,

Non equidem audivi, nutrix audisse putatur,
  Et longum gelido diriguisse metu:

Parve, sub ignoti lumen spirabile cœli
  Edite, cura deûm, nostraque cura, puer,
Parve puer, nostris mox sudature sub armis,
  Hæc præcepta meæ suscipe militiæ,
Cum tibi vernantes ætas exurget in annos,
  Curre lubens dominæ mite sub imperium.
Hæc tibi continget, thalamis quæ digna deorum,
  Divûm te nitidis anteferet thalamis:
Quæ tibi postponet quicquid legit India rubro
  Gurgite, felici gramine quicquid Arabs:
Quæque tibi gemmis, et regum carior auro,
  Ingenio vivax surget in astra tuo,

Ressemblaient au zéphir agitant les rameaux.
Je ne l'entendis pas; ma nourrice attentive,
Quoiqu'inarticulés, put entendre ces mots:

O cher enfant! tendre espérance,
Souci des dieux et leur amour,
Je prends aujourd'hui ta défense,
Et tu prendras la mienne un jour.
Sous un ciel étranger, vers de lointaines plages
La fortune t'attend: crains ses retours volages.
Tu dois, bien jeune encor, servir sous mes drapeaux;
De bonne heure à ma discipline
Soumets ton cœur et fuis un indigne repos.
Cherche, et que ton ame devine
L'ame qu'à ce moment j'enflammerai pour toi,
Et la beauté de qui tu dois subir la loi.
A des signes certains veux-tu la reconnaître?
Que faite pour prétendre à la couche des dieux,
Elle ose dédaigner en te voyant paraître,
D'en partager l'honneur pour couronner tes feux.
Aux parfums de l'Arabe, à toutes ses richesses,
Que son amour préfère une de tes caresses;

Castalioque (2) tibi promens argentea fonte
  Pocula, formosa porriget ipsa manu.
Illius è claris me sæpe stupebis ocellis,
  Vibrantem occultas in tua corda faces,
Spicula stringentem tacito lethalia nervo,
  Ut venit ignota fulminis ira via.

Parve quid, heu, lacrymis infantia lumina turgent?
  Et concussa tremens horror in ora venit?
Tempus in hæc aliud, puer, o! dulcissime, differ,
  Cum tibi tot causæ, cur lacrymeris, erunt.

Alors plus précieuse à tes yeux enchantés
Que l'or, les diamants et la pourpre royale,
Elle te versera d'une main libérale,
L'onde de Castalie à flots précipités,
Et des hymnes par elle à ta lyre inspirées,
Elle recueillera les prémices sacrées.
Bien souvent, par l'effet d'un délire nouveau,
Tu verras dans ses yeux scintiller mon flambeau,
Et dans ce poste redoutable
Tu me verras armé d'un dard
Qui, malgré toi, de son regard
Rendra l'atteinte inévitable.
Tel échappé de ses puissantes mains,
De Jupiter s'embrase le tonnerre,
Et parcourant d'invisibles chemins,
Quand l'éclair brille il a frappé la terre.

Pauvre enfant! ton visage est inondé de pleurs;
Une pâleur subite a terni tes couleurs.
Hélas! pour d'autres temps, crois-moi, garde ces larmes;
Un jour, un jour viendra, plus fécond en alarmes.
Quand l'automne en fuyant dépouille nos forêts,

Quotve sub arboribus, primis aquilonibus anni,
Flavet deciduis tristis ager foliis:
Quotve per excultos hortos, in vere rubenti,
Decussis zephyro floribus albet humus.
Sed tam nil durum, quod non tolerantia vincat,
Et magnum afflictis mentibus ingenium.

Victa soporatum dabit in tua brachia collum,
Collaque languenti cinget amata manu,
Osculaque, et quicquid superest post oscula dulce
Noctibus in longis continuabit amans.
Ergo jucundo patiens insiste labori,
Nec malus in portu desere nauta ratem.
Vulnificisque emissum oculis haurire venenum,
Alternasque oculis disce movere faces.
Disce (3) gradum mediis suspensum ferre tenebris,

Moins de feuilles du sol jaunissent la surface,
Moins de fleurs au printemps blanchissent nos guérets,
Qu'il n'est d'affreux dangers promis à ton audace.
Mais aux plus grands revers, aux plus vives douleurs
D'une ame inaltérable oppose la constance:
Tu recevras le prix de ta persévérance,
Et les plaisirs enfin succéderont aux pleurs.

Déjà ta maîtresse vaincue
Ose te presser sur son sein;
D'amour et d'ivresse éperdue,
Elle provoque un doux larcin;
Sur ses lèvres cherche son ame;
Redouble, irrite ses langueurs.
Bientôt à ces baisers de flamme
Vont succéder d'autres faveurs.
Mais que l'espoir du prix soutienne ton courage;
Ne va pas reculer dès le premier effort,
Et lâche matelot, à l'aspect du rivage,
Abandonner ta nef en entrant dans le port.
A lire dans les yeux de ta belle maîtresse,
A saisir d'un regard l'amoureuse caresse,

Et per dilectas ire, redire vias,
Et rigidos cithara postes (4) mollire per umbram,
Sertaque cantatis addere cardinibus,
Dum nocturna tibi demulserit aura calorem,
Et matutinæ collacrymentur aves.
Disce levi varias nutu conferre loquelas,
Disce verecunda voce diserta loqui:
Qualia me docuit, per me tamen ante peritus
Naso, Tomitana non tumulandus humo:
Quem mihi rectorem (5) lascivos mater ad annos
Legerat effrenæ conscia nequitiæ.
Ille quidem famam Pelignis auxit amando,
Tu quoque cum Belgis non inhonorus eris.
Nec te longa premet caligo mortis opacæ,

Mets ton étude et tous tes soins;
Et d'un regard, en dépit des témoins,
Sache y répondre avec adresse.
Apprends d'un pied furtif à te glisser sans bruit;
A retrouver ta route au milieu de la nuit;
A fléchir par tes chants sa porte inexorable,
A l'orner de festons, ou, sur le seuil assis,
Attends que du matin la fraîcheur favorable
Vienne rendre le calme à tes sens amortis,
Et qu'aux premiers rayons de l'aube virginale,
Philomèle ait chanté sa plainte matinale.
Apprends surtout des signes concertés
L'heureux et commode langage,
Et de ces mots comme au hasard jetés,
Apprends aussi l'utile usage.
D'Ovide je reçus autrefois ces leçons,
Quand des goûts effrénés que je laissais paraître
Pour réprimer en moi les dispositions,
D'adepte qu'il était, Vénus en fit mon maître.
Dans un exil affreux, à des bords inhumains,
Si la haine a légué sa dépouille mortelle,
Illustrée à jamais par ses accords divins,

Nec teget obscuro te vetus urna loco.'
Quæ fax ante tuis stridebit inusta medullis,
Hæc faciam cineres luceat ante tuos:
Tu modo semper ama, nec te tædebit amorum,
Dulcius his nostri nil habet aula Jovis.
Sæpe quidem infensus nostris fuit ille sagittis,
Et, memini, nuper dira minatus erat,
Arcumque et pharetram fregisset, at optima mater
Nostra sub arbustis condidit arma Paphi:
Mox tamen ille ferox ter mille per oscula supplex
Oravit de me vulnus habere novum.

Sulmone en a rendu la mémoire éternelle.
La Belgique à ton nom garde un pareil destin.
Ainsi donc, ne crains pas qu'une tombe ignorée
Enferme en un désert ta cendre inhonorée:
Le jour où mon flambeau s'éteindra dans ton sein
Je veux en éclairer ton urne cinéraire.
Jusque-là sans effroi, sans soin de l'avenir,
Sois tout entier à moi pour tout en obtenir,
Et toujours sûr d'aimer, sois toujours sûr de plaire.
Jupiter, dans l'Olympe, a-t-il d'autres plaisirs?
Mes flèches chaque jour rallument ses désirs,
  Et j'ai des droits à sa reconnaissance.
  Un jour pourtant, d'un nouveau trait blessé,
    Il jura d'un ton courroucé,
    De se soustraire à ma puissance,
  Et de briser mon arc et mon carquois.
D'un premier mouvement craignant la violence,
Ma mère, en un lieu sûr et soumis à ses lois,
    Courut enfouir mon armure.
    Qui fut puni? Le roi des dieux;
    Et d'une nouvelle blessure,
    Bientôt par mille et mille vœux,

Quid Tyrius sine amore torus [6]? quid mensa Falern
Uda? quid auratis nixa domus trabibus?
Quid juvat Assyriis in odoribus elanguentem
Seu sopor ad citharas, seu leve murmur aquæ?
Omnia nil sine amore juvant, sed amore secundo
Et sopor in dura blandus humo trahitur.
Omnis et Assyrium tellus aspirat amomum,
Et vincunt humiles tecta superba casæ.
Nil tibi sit terræ tractus aut dicere cœli,
Tethyos aut tumidas rauca sonantis aquas;
Quidve per occasum, quid signent astra per ortum;
Quæque tenent medium, summa vel ima, locum;
Neu cantare tui victricia Cæsaris arma,
Progenies matris sit licet ille meæ:

Il implora de moi le secours généreux.

Le plus superbe lit que la pourpre décore,
Un somptueux couvert, où les parfums de Flore
S'unissent à l'éclat des présents de Bacchus,
Un palais enrichi de tout l'or de Plutus,
Sans l'amour, dépouillés de leur attrait magique,
Ne promettent aux sens qu'un ennui magnifique.
Le murmure des eaux, le luth harmonieux
Ne touchent point un cœur s'il n'est bien amoureux.
L'amour embellit tout. Sur la terre durcie
    Il provoque au plus doux sommeil;
Les mets qu'il assaisonne ont un goût d'ambroisie,
Et le vin qu'il vous verse en paraît plus vermeil.
Surtout qu'en son essor ta muse ambitieuse,
Ne monte point sa lyre à de sublimes tons;
Qu'elle ne chante point, en leur marche pompeuse,
De la terre et du ciel les révolutions;
Qu'elle laisse Téthys à ses palais humides,
Et ces mondes de feu d'un pôle à l'autre errants,
A moins que de César les victoires rapides
N'enhardissent sa voix à de plus nobles chants.

Sed faciles elegos lento deducere versu,
Qui valeant nostram vincere mollitiem.
Tunc ego te croceis evectum ad sidera pennis
Parnassi sistam culmine conspicuum,
Quem tibi si Pæan, simul et sua serta negabit,
Monte Cytheriaco myrtea serta geres.

Hæc ter Amor cecinit, Parcæ assensêre canenti.
At Venus excelso risit ab Idalio,
Et natum miti venientem fovit in umbra,
Quaque odor è nardo, quaque odor è casia,
Eque rosa Zephyri vitales imbuit auras
Gramen et irriguas palpitat inter aquas.

Qu'elle soupire en molles élégies
D'heureux accords et de faciles airs
Qui, provoquant aux douces rêveries,
Font au poète un appui de ses vers.
C'est alors que moi-même au sommet du Parnasse
Je guiderai tes pas et marquerai ta place.
Et si, dans son dépit, le dieu du double mont,
Jaloux de son laurier, le dénie à ton front,
Le myrte, de ma mère (v) effacera ta honte,
Et le Pinde pour toi sera dans Amathonte.

Trois fois a retenti l'arrêt de mon destin;
Les filles de l'Érèbe ont entendu l'oracle,
Et l'enfer l'a reçu dans son livre d'airain.
Vénus, du haut des airs, sourit à ce spectacle,
Et recueillant l'Amour sur son char azuré,
Le transporte soudain dans les bois d'Idalie;
Là, près d'un clair ruisseau dont l'herbe est rafraîchie,
De fleurs et de parfums il repose entouré.

ELEGIA III.

Si quis erit juvenum, dominæ qui turpe putabit
Vincula in ingenuo pectore serva pati,
Ille quidem certe quid sit Venus ignea nescit,
Et nondum veris incaluit facibus:
Illius obriguit glaciali frigore pectus,
Qui tam dulce pati servitium renuit.
Non onerosa mihi, non est formosa pudori,
Formosas dominas Jupiter ipse tulit.
Eheu, quam mea me cæca face Julia torret!
Non sic assiduis ignibus Ætna calet,
Nec tanto venas consumitur aridus æstu
Mole sub Ætnæa conditus Enceladus.

ÉLÉGIE III.

S'il est un jeune amant honteux de son servage,
Son cœur du trait fatal n'est point encor blessé;
Et s'il s'obstine à craindre un si doux esclavage,
Sous un rempart de neige il porte un cœur glacé.

Pour moi, bien loin de fuir le joug d'une maîtresse,
Je montre avec orgueil l'empreinte de mes fers.
Jupiter n'a-t-il pas lui-même, sans bassesse,
Offert ses vœux soumis à mille objets divers?

Quelle ardeur, ô Julie[a], a passé dans mes veines!
C'est la flamme d'Etna que dardent tes beaux yeux.
Encelades n'est pas, en ses brûlantes gênes,
Tourmenté de ma soif, dévoré de mes feux.

C'est ainsi que, blessé d'une première atteinte,
Indocile à souffrir des tourments si nouveaux,
Et pressé d'exhaler son amoureuse plainte,
D'abord un jeune cœur exagère ses maux.

Sic agitur primo juvenis furibundus in igne,
    Cui jecur ignoto læsit Amor jaculo.
Nos tamen hanc lente, cum sit formosa, feramus,
    Et demus victas vincla sub arcta manus.
Scilicet est aliquid specioso carcere claudi,
    Et juvat aurata compede posse premi.
Illa mihi leges victrix præscribat, et in me
    Regia formosis sceptra gerat manibus.
Illius imperio ventos patiemur et imbres,
    Ibimus et solas nocte silente vias:
Nec grave frigus erit, nec solstitium, licet in me
    Fervidus ingeminet sidera sicca puer.
Illa volet comitem sibi me quocunque, sequemur
    Qua via nulla rotæ pervia, nulla rati. (3
Illa meas torret, et torreat usque medullas,
    Prompta tibi sint hæc spicula, sancte puer.

Ah! souffrons doucement de si charmantes peines;
Dépouillons sans regret une vaine fierté,
Et présentons nos mains à de si belles chaînes:
Il est doux d'obéir quand c'est à la beauté.

C'est quelque chose encor que des chaînes dorées.
C'est quelque chose encor qu'une belle prison.
Ainsi donc, que Julie à ses lois adorées
Soumette pour toujours mon cœur et ma raison.

Qu'elle ordonne, et bientôt j'affronterai pour elle
Les ténèbres, la pluie, et les vents déchaînés:
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de grêle
Capables d'arrêter mes pas déterminés.

Prêt à l'accompagner jusqu'aux bornes du monde,
Je tenterai des mers, des climats inconnus,
Dont encor nul vaisseau n'aura fatigué l'onde,
Où les mortels jamais ne seront parvenus.

Une flamme rapide avec mon sang circule:
Eh bien! qu'elle consume et dévore mon cœur,
Et que pour seconder tous les feux dont il brûle,
Amour de son flambeau lui verse la chaleur.

Nec mihi deficiat calor hic hiemantibus annis,
  Nec me cum tenebris obruet atra dies.
Tunc detur tremulis illam manibus complectar, (4
  Et fugientem inter basia fundam animam,
Quæ tunc purpureis labris remorata resistet
  Forsan, et incœptum læta redibit iter;
Spernet et Elysias sedes, vallemque beatam,
  Præ tam mellitæ basiolis dominæ.

Qu'elle échauffe long-temps ma vieillesse tardive;
Qu'elle éclaircisse un jour les ombres du trépas;
Que la mort, épargnant sa lueur fugitive,
L'enferme dans ma tombe et ne l'éteigne pas.

A cette heure fatale, ah! si ma main tremblante
Du moins pouvait encor te presser sur mon sein,
Retardée un instant, mon ame défaillante
De la vie aussitôt reprendrait le chemin.

Mon ame, aux bienheureux un moment réunie,
Renoncerait sans peine aux célestes faveurs,
Et pour jouir encor des baisers de Julie,
Quitterait l'Élysée et ses froides douceurs.

ELEGIA IV.

Maius alit frondes, Maio sine fronde virenti
Ire nefas, mos hoc, lux mea, priscus habet.
Ergo, age, certemus: tibi, me sine fronde reperto,
Munus quod niveum pectus adornet erit.
Corporis, o! felix illa quod sede fruetur,
Cujus ab aspectu gaudia mille fero.
At tibi lex hæc sit, folii viridantis ut orba,
Oscula cogaris mox dare pauca mihi,
Oscula quæ possint fugientem sistere vitam,
Restet ubi nullis spes medicaminibus,
Pallidulamque animam Stygiæ subducere lintri,
In non concessas et revocare vias.
Sic ego: depresso sic lux mea rettulit ore
Pauca, sed argutis multa loquens oculis,

ÉLÉGIE IV.

Le mois de mai ramène la verdure:
Suivant l'usage, il faut à sa parure
Chaque matin ajouter un bouquet :
Qui de nous deux sera pris sur le fait ?
Un beau collier, sur ta gorge naissante,
Occupera la place qui me tente,
Si par hasard c'est ton ami qui perd ;
Mais à mon tour si je te prends sans verd,
Je cueillerai sur ta bouche jolie
De ces baisers qui me rendraient la vie,
Quand, tout espoir et tout remède à bout,
De mon rôlet on me croirait au bout.

Ma jeune amie accepta la gageure :
Un doux sourire animant sa figure,
En peu de mots sa bouche l'exprima,
Mais son regard beaucoup en renferma.

Basiaque, et mea quo jurabis basia vinci,
Accipies aliquid, si modo victor eris.
Dixit, et os avidum roseo mihi molliter ore
Pressit, et, hoc cape nunc, cætera victor, ait.
Victor ero certe, nec opem Cytheræa negabis,
Si tua, si nati numina sancta colo.
Tunc ego lascivæ potero contendere viti, [2]
Quæ se vicinis implicat arboribus;
Nec me hederæ varius superabit in ilice nodus,
Brachia erunt collo sic mea nexa meæ.

A ces baisers qui seront ta conquête,
Et dont je dois racheter ma défaite,
Tiens, me dit-elle, ajoute encor ceci.
Lèvres de rose, en me parlant ainsi,
Étroitement pressaient ma bouche avide.
Elle ajouta: Quoique le sort décide,
J'offre d'abord ces deux-là pour garants,
Et le surplus si c'est toi qui m'y prends.
Oui, je l'aurai, ce prix de la victoire,
Blonde Cypris, il y va de ta gloire.
Dans tous les temps, de ton fils et de toi,
Si l'on m'a vu prompt à subir la loi,
Fais qu'en défaut ma belle soit surprise.
Pour mieux jouir de la faveur promise,
Je veux alors l'étreindre dans mes bras,
Et m'attacher à ses jeunes appas,
Comme le lierre à l'écorce du chêne
S'identifie, et de ses nœuds l'enchaîne;
Comme la vigne à de tendres ormeaux
D'un cep lascif court unir les rameaux.

Rois que l'ennui sous la pourpre environne,

At vos purpurei reges ignoscite victi, (3
Risus erunt vestræ tunc mihi divitiæ.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

A mes plaisirs du haut de votre trône
Portez envie, et malgré vos honneurs,
Je me rirai de vos tristes grandeurs.

ELEGIA V.[1]

Una meas igitur versabit femina curas!
Unaque mî risus, unaque fletus erit!
Una mihi dulces facies moderabitur annos
Quos mihi Persephone non volet esse diu!
Nam seu dura meos illa adversabitur ignes,
Seu facilem sese dat mihi, morte premor.
Nec mihi vita potest duci sub amore sinistro,
Inter mortales nec locus esse deo.
Sed potius moriar te te, mea vita, tenendo,
Inque tuos humeros funera nostra cadant:
Funera de tereti melius pendentia collo,
Quam si sublimi de trabe nexa forent:
Qualis Anaxaretes fastum puer ultus amarum,

ÉLÉGIE V.

Ainsi d'un seul objet toujours préoccupé,
Je traînerai partout le trait qui m'a frappé;
Un seul objet pourra livrer mon cœur en proie
Au chagrin s'il lui plaît, s'il le veut à la joie;
Deux beaux yeux, à leur gré, de mes rapides jours
Vont régler désormais et dispenser le cours!
Mais, hélas! mes destins, sans autre alternative,
Heureux ou malheureux défendent que je vive.
S'il faut que mes soupirs ne soient pas écoutés,
Je ne saurais survivre à mes feux rebutés;
Et si j'obtiens enfin que ma belle maîtresse,
Attendrie à son tour, partage mon ivresse,
C'en est fait: le bonheur, du reste des humains
Me sépare, et m'appelle à des honneurs divins.
Julie! ah! dans tes bras que la mort me surprenne,
Et sans que tes rigueurs, pour abréger ma peine,
Arment du nœud fatal mon bras désespéré,
Qu'à ton cou suspendu je demeure expiré.

Flebile compressa fauce pependit onus.
Exitus aut sic est, aut sic sperandus amanti.
O, natum tristi sidere quisquis amat!
Sed tamen in melius hæc omina tristia vertent
Lumina, sidereis quæ mihi pro facibus,
Aspectu læto, torva seu luce, negantque,
Dantque frui vita, dantque, negantque mori.
Quæso, negate mori, vitam date lumina, quæso:
Non sum de cujus morte triumphus eat.
Labra columbatim committe corallina labris,
Nec vacet officio linguave, densve suo.
Et mihi da centum, da mitia basia mille,
Da super hæc aliquid, lux mea, numen ero.
Nec super hæc aliquid, nec vis dare basia pauca,
Labra nec humidulis continuare labris.
Notaque nec dentis, nec sunt tibi prælia linguæ,
Exuperas Latias et tamen ore nurus.
Quas superas facie, jam jam superabis et arte,

Moins heureux cet Iphis, d'exemple mémorable,
Qui du lacet tenta le secours déplorable. (a
Hélas! c'est là le terme où viendra quelque jour
Échouer tout mortel accessible à l'amour.
Sous quel astre ennemi naissent les cœurs sensibles!
Ah! détournez de moi ces présages terribles;
Changez en jours sereins l'avenir menaçant,
Beaux yeux, qui d'un regard, sinistre ou caressant,
Ordonnez de mourir ou permettez de vivre;
Des terreurs de la mort qu'un regard me délivre.
A votre gloire, hélas! qu'importe mon trépas?
Viens donc, ô ma Julie, à d'amoureux ébats
Exercer et ta langue et tes lèvres de rose.
Après mille baisers livre encore autre chose,
Et dans tes bras soudain je deviens immortel.
Tu refuses, Julie, et ton refus cruel
Annonce qu'aux faveurs à mes vœux déniées,
Tes lèvres ne sont point encore initiées.
Cependant ton sourire et tes yeux éloquents,
D'une jeune Romaine ont les attraits piquants.
Crois-moi, puisqu'en beauté déjà tu les égales,
Bientôt même en talents tu vaincras tes rivales.

Dent modo Dî nostris versibus esse fidem.
Nos neque Chaonii vincet lascivia nidi, (3
  Nec Jovis omnivoli deliciosus amor.
Nam tibi quid prosit faciem corrumpere rugis?
  Hæ venient fronti, nec mora longa, tuæ. (4
Quidve superciliis oculos onerare nitentes?
  Nec tota nigras spargere fronte comas?

Tempus erit, cariosa specu cum lumnia condes,
  Canus et in gelido vertice crinis erit.
Tunc frustra labris pallentibus oscula quæres,
  Atque aliquem obtusis figere luminibus.
Nulla corona tuos ornabit florida postes, (5
  Cantabit muto limine nullus amans. (6
Quin potius dum fata sinunt, et nigra sororum
  Stamina, verque viret nobile, carpe rosas, (7

Si tu veux écouter et suivre mes avis,
Je promets à tes sens, de volupté ravis,
Plus de plaisirs divers, de caresses lascives,
Que le maître des dieux dans ses amours furtives,
N'en inventa jamais : enfin vaincu par nous,
L'oiseau de Vénus même en deviendra jaloux.
Mais surtout crains du temps les atteintes rapides;
N'attends pas qu'à ton front il imprime ses rides.
Modestement baissée, et nous cachant tes yeux,
Aujourd'hui ta paupière en amortit les feux;
Et ton front, dédaignant d'étaler sa parure,
Dérobe à nos regards ta noire chevelure.
Un jour, mais à regret, tu les voudras cacher;
Ces yeux qui n'auront plus le don de nous toucher;
Et de ces beaux cheveux ta tête dégarnie,
Un jour s'affaissera par le givre blanchie.
Alors, mais vainement, tes regards composés,
Provoquant au plaisir nos sens désabusés,
Mendîraient des baisers pour tes lèvres fanées.
De festons et de fleurs plus de portes ornées,
Plus de plaintes, de chants sur ton seuil déserté.
Ah! puisque des plaisirs le terme est limité,

Quæ nisi carpentur, languebunt sponte, cadentque,
Et stabit lapsis spina inhonora rosis.
En tibi qui tecum redolentia munera carpet,
Tecum florentes et parat ire vias.
Sparsa Dionæo viridaria rore teremus,
Visemusque hortos, Flora decora, tuos.
Illic et violas, et purpureos narcissos
Decerpes teneris molliter unguiculis.
Ipse tibi nectam vario de flore corollas,
Imponamque tuis, Julia, temporibus.
Jamque sub umbrosa recubabis languida myrto,
Et modo me celeri læta sequere pede:
Jamque colorata provolvar lentus in herba,
Et modo te celerem per loca læta sequar.
Interea has flammas mihi si duplicarit eunti
Invidus aurata Cynthius è specula,
Tu tu, sola meis jucunda caloribus aura,
Humida de roseis flamina funde labris,

Tandis qu'entre ses doigts, la parque, qui t'oublie,
File complaisamment ta trame à peine ourdie,
Songe que le printemps est la saison des fleurs.
Ivre de son parfum, fière de ses couleurs,
La rose ouvre au matin sa robe purpurine,
Et le soir à sa place a vu croître une épine.
Prêt à suivre avec toi ces sentiers odorants,
Où Flore sous tes pas étale ses présents,
J'en veux faire avec toi la récolte complette.
Le narcisse éclatant, la douce violette,
Par ta main délicate à leurs tiges ravis,
Par la mienne seront avec soin recueillis,
Et ces fleurs en couronne aussitôt transformées,
Sur ta tête uniront leurs tresses parfumées.
Tantôt d'un myrte vert cherchant l'ombrage frais,
Tu me suis en riant dans le bocage épais;
Et tantôt élancé sur ta trace légère,
Je foule sur tes pas la riante fougère.
Mais si Phébus, jaloux de nos aimables jeux,
De son char enflammé double pour moi les feux,
Que la douce fraîcheur de ta bouche épanchée,
Humectant à propos ma bouche desséchée,

Quæ suscepta mei fornacibus oris anheli
  Usque sub ambusti pectoris ima meent,
Restinguantque rogum, quem nec vaga flumina ter
  Tota nec exhausti frigeret unda maris.
Lumina cui servas aurum jaculantia purum?
  Cui teretes digitos, artificemque pedem?
Fascia lacteolis cui stat distenta papillis?
  Cui risus? et cui mollia verba paras?
Cujus dispositus nutritur crinis in usum?
  Oscula felicis cujus erunt domini?
Ilicet ingrato servaveris omnia nautæ,
  Lethæam veteri qui rate verrit aquam.
Hujus ab amplexu venies ad basia Ditis,
  Maxima tergeminæ cura timorque deæ.
In te turba ruent ævi violenta prioris,
  Luminibusque cavis, pallidulisque genis,
Et Paris, et Theseus, et non bene fidus Jason:
  Hæc veniet formæ maxima fama tuæ.

Tempère cette ardeur et ces feux dévorants
Que les flots de la mer et l'onde des torrents,
Dans mon sein engloutis, n'éteindraient point encore.
A qui réserves-tu ces charmes que j'adore?
Qui, de ce pied furtif, de cette blanche main,
Et de ces yeux brillants rendras-tu souverain?
De ces boutons de rose éclatant sur l'albâtre,
Des sons de cette voix dont je suis idolâtre,
Des baisers que promet ce sourire enchanteur,
Et de ces beaux cheveux qui sera possesseur?
Veux-tu de ces trésors acquitter le péage
Dont Caron taxe encor notre dernier voyage,
Et passant de ses bras dans ceux du roi des morts,
Livrer la triple Hécate à de jaloux transports?
Au bruit de ta beauté, par troupes curieuses,
Tu verras accourir les ombres amoureuses
De ces héros fameux par leurs exploits galants,
Ce Thésée infidèle à tant d'objets charmants,
Jason, Pâris, tous deux ravisseurs et perfides:
Tristes en ces séjours, décharnés et livides,
Qu'ils te paraîtront loin de ce qu'ils ont été!
Faut-il qu'un vain désir de la célébrité

Quare ne tibi sit tanti regalibus umbris
Posse frui, ut vivus sim tibi vilis ego.
Te juvet in nostris positam languere lacertis,
Me juvet in gremio, vita, cubare tuo,
Et cum suaviolis animam deponere nostris,
Eque tuis animam sugere suaviolis,
Sive meam, lux, sine tuam, sed sit tua malim,
Ipse tuo ut spirem pectore, tuque meo.

Tali vernantem satiemus amore juventam,
Mors venit æterna cincta caput nebula.

At vos qui juvenes suspiria nostra notatis,
Et fractos oculos, et sine mente gradum,
Ebria ridentes nullo cum pondere verba,
Et si quis subito venit in ora color:
Post modo dicetis, non infeliciter arsit,
Præmia cum nostri nota laboris erunt.

Te fasse regretter leurs royales tendresses,
Au point que ta fierté dédaigne mes caresses?
Quels plaisirs cependant t'attendent dans mes bras!
De quels plaisirs pourraient m'enivrer tes appas!
Lorsque dans nos baisers s'exhalerait mon ame,
Je la retrouverais sur tes lèvres de flamme;
Nos souffles confondus t'échaufferaient du mien,
Et mon cœur à son tour ne vivrait que du tien.

C'est ainsi que du moins au printemps de notre âge,
Nous pourrions de la vie embellir le passage,
Et du terme où la mort nous guette tristement,
Nous approcher sans crainte, et l'aborder gaîment.

Pour vous, ô mes amis, qui libres de ma chaîne,
Souriez en voyant ma démarche incertaine,
Mes soupirs et mes pleurs, insultez, j'y consens,
A mon émotion, au trouble de mes sens;
Riez de mes ennuis: vous rirez moins, j'espère,
En apprenant un jour quel en fut le salaire.

ELEGIA VI.

NUNC mihi Praxitelis digiti, nunc Mentoris essent
Nunc Lysippeæ, Phidiacæque manus!
Julia namque meo sculpi cupit aurea cœlo,
Nec tantum in libris nomen habere meis.
Non ego sum, fateor, cœlestem effingere formam
Qui valeam, at dominæ spernere jussa nefas.
Non ego te, mea lux, faciam de marmore duro,

ÉLÉGIE VI.

Art sublime des Phidias,
Noble talent, heureux génie
Qui de Lycippe et de Scopas
Conduisîtes la main hardie,
Guidez aujourd'hui mon ciseau.
Déjà par mes vers immortelle,
Julie ordonne que pour elle,
Je lègue par un art nouveau
Un portrait digne du modèle
Ma faible main n'ose tenter
De rendre ces formes célestes.
Mais quoi! de mes refus modestes
Voudra-t-elle se contenter?
Cependant, ô ma belle amie!
Que d'obstacles vont m'arrêter!
Le marbre peut représenter,
Dans un héros, la force unie
A l'orgueilleuse dignité,

Illa decet rigidum materies animum.
Quin et cæla tuos formabunt aurea vultus:
Non facit ad molles ferrea lima genas.
Jam jam fama meis major venit artibus, ipsam
Sculpere mî videor cœlicolam Venerem.
Sed dum te video, et propius tua lumina specto,
Æmula Phœbeis lumina luminibus, (a
Ferre negant oculi jaculantem spicula vultum,
Cælaque nota negat languida ferre manus.

Mais non la touchante beauté
Et l'ame aimante de Julie.
Est-ce l'or qui peut amollir,
Cette matière ingrate et dure?
Est-ce l'acier qui doit polir
Les doux contours de ta figure?
Quelle gloire va rejaillir
Sur l'auteur d'un si noble ouvrage!
Pour former son auguste image,
Quoi! Vénus m'a daigné choisir!
Mais dans cette aimable attitude,
Et lorsque tous deux rapprochés,
Mes yeux sur les tiens attachés
Vont en faire une douce étude,
Soutiendrai-je l'éclat des feux
Que dardent tes noires prunelles,
Et dont les vives étincelles
Ressemblent aux traits radieux
De l'astre qui luit à la terre.
Déjà d'une main moins légère
Mon ciseau méconnaît les lois,
Et hors de sa route ordinaire,

Deficit et torpet, nec jam sibi conscius artis
  Ullius est animus, nec memor ipse sui.
Ah! nulli fas est mortali effingere divas!
  Mens cadit, obstupeo, heu! et mihi surripior.

Vole et s'égare entre mes doigts.
Dépouillant sa première audace,
Mon esprit timide, effrayé,
De son art a perdu la trace,
Et lui-même s'est oublié.
Ah! je le sens, d'une immortelle
Vouloir saisir les traits divins,
C'est une audace criminelle
Interdite aux profanes mains.
De ma coupable tentative
Je subis la punition;
Et de mon ame fugitive
Les dieux égarent la raison.

ELEGIA VII.

INSIDIOSE puer (1), maternis sævior undis, (2
Hacne tuus vates fraude petendus eram?
Tu mihi jussisti, numeris levioribus irem,
Assumpsi faciles ad tua jussa modos;
Materiesque mihi curvato venit ab arcu
Longa, sub undenos digna venire pedes. (3
Vix opus incœpi, dominam, puer improbe, tollis,
Ducis et externas in mea regna manus.
Et nunc ille venit diversa rusticus urbe,
Prætendens sancti fœdera conjugii:
Scilicet ut diris faciat sponsalia verbis,
Impediant illi picus, et anguis iter,

ÉLÉGIE VII.

Insidieux enfant, plus dangereux, plus traître
Que cette onde inconstante où ta mère naquit,
De ta promesse est-ce là tout le fruit?
Tu m'ordonnas, quand je te pris pour maître,
De soupirer des vers touchants:
Ma muse à l'élégie a consacré ses chants,
Et je n'ai célébré que ton culte et tes charmes.
Pour prix de ma soumission,
A peine ai-je connu ta douce illusion,
Et déja vient le temps des larmes.
Ma maîtresse à la fin venait de s'attendrir;
A peine à moi, tu veux me la ravir.
Tu souffres qu'un rival, en ses vœux sacriléges,
De l'Amour convoitant les tendres priviléges,
Médite de quitter un rivage lointain,
Pour offrir en ces lieux son odieuse main.
O barbare étranger! monstre que je déteste!
Puisses-tu de l'aspic (4), du griffon menaçant,

Et cornix inimica viis, et limine primo
Sentiat offensi signa sinistra pedis.
Quæ si non possunt illum terrere, quod opto,
Accipiat, divi quod monuêre, malum.
Subque rota ponat odiosam in pulvere vitam,
Multaque projecti viscera carpat avis,
Aut mergatur aquas, et monstra natantia pascat:
Quanta deo pelagi tunc ego dona feram!
Sic nec in amplexus veniet, nec in oscula nostræ
Improbus, et sceleris gaudia nulla feret.
Et juvenes alios violenta sorte monebit
Vatum deliciis non temerare manus. (6)
At tu, sive tuos ignes transmittis in illum,
Julia, sive magis te tua fata trahunt,

Rencontrer tour à tour l'obstacle renaissant !
Puisse aussi la corneille, au présage funeste,
Croasser à ta gauche ! et dès le premier pas,
Puisse un choc imprévu t'offrir son triste augure ! (5
Mais que, si tant d'avis ne t'épouvantent pas,
Les dieux de ton mépris vengent sur toi l'injure.
Que de ton char précipité,
Meurtri, mis en lambeaux sous sa roue enflammée,
Tu repaisses d'oiseaux une troupe affamée,
Ou que, bravant les flots de Neptune irrité,
Dans leur sein englouti, ton corps sans sépulture
Des monstres de la mer soit la vile pâture.
Grand Dieu ! si jusque-là tu daignais m'assister,
Quelle offrande pourrait envers toi m'acquitter ?
Il ne viendrait donc point jouir de nos délices !
Il ne l'aurait donc pu tenter impunément !
Et d'autres, s'il en est du même espoir complices,
Apprendraient par son châtiment
Ce qu'on doit de respect aux amours d'un poete.
Que dis-je ? hélas ! mon malheur est certain.
Soit qu'en secret fière de sa conquête,
Elle donne au cruel son cœur avec sa main,

Infelix nimis, et querulo mihi carmine flenda es,
Cogeris ignoto quæ comes ire viro,
Et te captivis hominum miscere catervis,
Eque brevi verbo ferre perenne malum.
Ah! poteras, lux, ah! poteras jus dicere nobis,
Oreque formoso regia verba loqui,
Inque meo versu sublimia regna tenere,
Prima fidis nostræ gloria, serus honos.
Inque puellarum, quas olim carmine vates
Laudavere pii, nomen habere choro,
Qualis quæ falso Nasoni dicta Corinna est,
Deliaque, et Nemesis, et bene culta comam
Cynthia forma potens, nec non tua, Galle, Lycoris,
Quarum immortalis forma perenne viret.

Soit qu'à regret elle cède au destin,
Triste sujet de pleurs, ma charmante Julie,
A mon amour également ravie,
Va sous un ciel nouveau suivre un maître étranger;
Et confondue avec de vils esclaves,
Malheureuse d'un mot qui vient de l'engager,
Maudire, mais trop tard, ses cruelles entraves.
O ma Julie, objet idolâtré,
Mes premières amours et ma dernière joie,
Ne voulais-tu que régner à ton gré?
Je t'en offrais une plus sûre voie.
En reine tu m'aurais dicté
Tes lois qui sans appel suivies,
Auraient encor, dans mes vers recueillies,
Régné sur la postérité.
Peut-être aussi j'aurais marqué ta place
Parmi ces noms rendus fameux,
Dont quelques chantres généreux
Ont décoré les hauteurs du Parnasse.
Entre Délie et Némésis,
A côté de Cynthie à la tresse ondoyante,
Noble Gallus, près de ta Lycoris,

Digna quoque hæc facies, quæ carmine longa videret
  Secla, nec in cineres omnis abiret, erat.
Ut sciret nostros ætas ventura furores,
  Et tam formosam non violasse fidem;
Et culti juvenes, non incomptæque puellæ,
  Expertæ dulcem militiam Veneris,
Myrtea serta tuo ferrent violasque sepulchro,
  Diceret atque aliquis, sit tibi terra levis. (7
Et poterant aliquid nostræ præstare Camenæ,
  Fata nisi obstarent, et male faustus Hymen.
Non quia Virgilio primos concessit honores
  Posteritas, Flacci sprevit iniqua lyram,
Aut male rejecit, quem protulit Umbria, vatem,
  Sola cui longum Cynthia carmen erat.

Surtout non loin de toi, beauté vive et piquante,
Sous le nom de Corinne illustrée à jamais,
J'aurais placé Julie avec quelque succès.
Du moins j'aurais légué ce monument durable,
Qui vainqueur de sa tombe et du temps implacable,
Eût appris sa constance aux siècles à venir,
Et laissé de nos feux l'immortel souvenir.
Un jour on aurait vu, par troupes amoureuses,
Toute la cour de l'aimable Cypris,
De l'humble violette et des myrtes fleuris
Sur son urne apporter les offrandes pieuses;
Et pour mieux consoler ses mânes adorés,
Une voix y joignant sa touchante prière,
Se serait écriée : O terre!
Pèse légèrement sur ces restes sacrés.
Sans cet hymen fatal qui borne ma carrière,
Qui sait jusqu'où ma muse eût porté son essor?
Et qui sait si, du Pinde heureuse aventurière,
Elle n'eût point aussi cueilli le rameau d'or?
De la postérité l'équitable suffrage
Laisse toujours des places à briguer :
Horace, après Virgile, a conquis son hommage;

Peligni vivent opera ingeniosa poëtæ,
Rectorem nato quem Venus ipsa dedit.
Nec te longa dies delebit, culte Tibulle, (8
Ignibus atque arcu dum potietur Amor.
Nostra quoque adveniens si non his inseret ætas,
(Quod sperare pudor sit mihi, sitque nefas)
Non tamen obscura damnabit nomina nocte.
Fallor? an hoc olim mî dea pollicita est;
Fragrantem quæ nexa comam, myrtoque decora
Vadit inæquali conspicienda pede?

Quam bene priscorum currebat vita parentum,

Et d'autres après eux ont pu se distinguer.
A-t-elle repoussé des rives de l'Ombrie
Le poète amoureux qui vécut pour Cynthie?
Dans le fond de l'Abruzze a-t-elle confiné
Ce maître dont Amour vint fréquenter l'école?
Tibulle et toi, des cœurs et le charme et l'idole,
Quels lieux verront jamais ton culte abandonné,
Tant que l'Amour, pour le bonheur du monde,
L'embrasera de sa flamme féconde?
Si parmi ces grands noms le mien n'est anobli,
(Et ma témérité n'aspire à tant de gloire)
Du moins puis-je espérer que d'un honteux oubli
J'aurai préservé ma mémoire.
Sans crime en pourrais-je douter?
Lorsque dans tout l'éclat de sa beauté suprême,
La mère des Amours, Cythérée elle-même
A mes yeux éblouis daigna se présenter,
N'en ai-je pas reçu l'infaillible assurance
Qu'un immortel renom serait ma récompense?

Premier âge du monde (9)! ô qu'alors nos aïeux,
Sans faste, mais sans soin, coulaient des jours faciles!

Ingenuæ Veneris libera sacra colens!
Nondum conjugii nomen servile patebat,
Nec fuerat divis adnumeratus Hymen.
Passim communes exercebantur amores
Omnibus, et proprii nescius orbis erat.
Ense maritali nemo confossus adulter
Purpureo Stygias sanguine tinxit aquas.
Anxia non tenuit custodis cura puellam,
Nulla erat invisis clausa domus foribus,
Nec sacer agricolis stabat lapis arbiter agro,
Trabsque procellosum nulla secabat iter.
At postquam domibusque fores, foribusque subivit
Clavis, et æquoreas navita sprevit aquas,
Non dubitans animam tenui concredere ligno,
Externas fragili puppe secutus opes:

Ils n'enchaînaient Vénus que par de libres vœux;
D'Hymen ils ignoraient encor les lois serviles,
Et n'avaient point osé le mettre au rang des dieux.
L'amour, d'un bas calcul, n'était point le salaire;
Le bonheur ne pouvait du moins être acheté;
Et libre de céder à qui savait lui plaire,
La beauté n'était point une propriété.
Jamais, pour expier son plaisir adultère,
Un amant immolé par le fer d'un jaloux,
N'alla teindre du Styx les ondes en courroux;
Et jamais, d'une vierge inquiète geolière,
La jalousie alors n'eut recours aux verroux.
Nulle porte aux abris n'en défendait l'entrée;
Nulle borne, placée entre deux champs voisins,
N'était de tous les deux la limite sacrée;
Et nul droit à payer n'entravait les chemins.
Mais sitôt que la défiance
Crut s'assurer sous une triple clé,
Sitôt que l'avide espérance
Osa tenter le sein des mers troublé,
Et sur l'appui d'un bois fragile,
Pour assouvir ses désirs effrénés,

Discretique novo jacuerunt limite campi,
Indixit leges et sibi quisque novas:
Scilicet ex illo sensit fera jura, jacetque
Clausa pedem dura compede serva Venus.
Mortales sceleri leges præscribite vestro,
Innocuam vinclis nec cohibete deam.
An quia Lemniacis semel est elusa catenis,
Digna erit a vobis quæ graviora ferat?
Tempora, si fas est, iterum primæva redite,
Falciferoque iterum sub Sene mundus eat.
Inscia tunc rastri, tunc vomeris inscia curvi,
Sponte sua segetem terra benigna feret,
Et repetent iterum desertas numina terras,
Et fruar, o, longum tutus amore meo!

Courut, à des bords étonnés,
Ravir une pesante argile;
Sitôt que d'avares mortels
Se firent de la terre un injuste partage,
Et pour perpétuer leur coupable héritage,
Réduisirent en droit leurs larcins criminels;
Vénus subit aussi de nouvelles entraves,
Et sous la loi d'un seul vit ses charmes esclaves.
Profanes! ah! gardez pour vos lâches desseins
Le salutaire effroi de vos fers inhumains,
Et cessez d'en charger les mains d'une déesse.
Parce que sans amour pour son brutal époux,
Un jour on la surprit en des liens plus doux,
Vous osez la courber sous un joug qui la blesse!
Revenez, s'il se peut, beaux jours de l'âge d'or;
Que dans nos champs Saturne règne encor;
Que du soc la terre affranchie
D'elle-même entr'ouvre son sein;
Qu'avec un nouveau genre humain
L'Olympe se réconcilie;
Et que dans mes amours tranquille désormais,
De mes plaisirs sans fin rien ne trouble la paix.

Interea qui falce meas invadere messes [11]
 Ausus es, ut voto jam potiare tuo,
Assiduis versuta dolis te rideat illa, [12]
 Nec tibi componat se, faciemque suam,
Sed juvenum gregibus studeat formosa videri:
 Sic miser, et nulli commiserandus eris.
Quippe nec indignum fecisse putabitur ulli,
 Si fugit amplexus bella puella tuos,
Si fugit hanc faciem qualem Medæa gerebat, [13]
 In natos gladio cum ruitura stetit.
Hanc tamen illa potest pacato cernere vultu,
 Nec spuit? obducta nec tegit ora manu?
Hanc spectare potes? corpus potes illud amare
 Julia? sed capitur, dicis, amore mei.

O toi, qui cependant médites ma ruine,
Qui prétends recueillir les fruits que j'ai semés,
Que si dans ce dessein ton fol espoir s'obstine,
L'épouse, dont tes yeux aujourd'hui sont charmés,
S'armant contre toi seul de malice et de ruse,
Pour toi seul dédaignant le soin de s'embellir,
Mais soigneuse de plaire à qui viendra s'offrir,
A toute heure, en tous lieux publiquement t'abuse.
Malheureux, si ton cœur dévore ses chagrins,
Ridicule, si tu te plains,
Qui pourrait en effet compâtir à ta peine?
Qui l'oserait blâmer d'avoir rompu sa chaîne,
Et de fuir tes embrassements?
De fuir l'aspect d'un odieux visage,
Que la condamne à voir un trop rude esclavage,
Et qui redouble ses tourments?
Mais non, sans lui montrer un regard trop sévère,
Et sans laisser peut-être éclater ses dégoûts,
Sans détourner du moins sa bouche avec colère,
Je la vois, dans ce monstre, accueillir son époux.
Ah! Julie! ah! cruelle! et tu peux y souscrire!
Tu peux le voir! l'aimer! et tu me l'oses dire!

Non ardenter amat, et amat non dignus amari,
Et sunt mille alii, quos tua forma rapit.
Jamque diem video properantem, cum tuus illi
Et gravis aspectus, et grave nomen erit.
Julia tum lentas producens frigida noctes,
Optabis nostras in tua colla manus.
Julia, non veniam: veniet, querulumque subibit
Ille, peregrino lassus amore, torum;
Et tecum, mea lux, meliori digna cubili,
Vallatus densa veste jacebit iners.
Tunc potes æternis hoc unum poscere votis,
Ut properent longas fata tibi tenebras.
Parcite fata tamen: formosas perdere crimen;
Gloria vos alia de nece magna manet.

Il t'aime! près de toi voilà tout son appui.
Il t'aime! il ne saurait ni t'aimer, ni te plaire.
Et quand il t'aimerait: mille autres comme lui
T'adorent sans former un vœu si téméraire.
Je le vois approcher ce jour, ce jour fatal
Où l'on va te flétrir du nom de mon rival.
Combien de tristes nuits lentement écoulées,
Te feront regretter celles que ton amant
A, par tant de plaisirs, avec toi signalées!
Ton cœur m'appellera, mais, hélas! vainement.
A ma place viendra, sur ta couche plaintive,
Ce rustre de débauche encore tout fumant,
Qui, sans daigner quitter son grossier vêtement,
Étendra près de toi sa lourde masse oisive.
Alors tu n'auras plus qu'un souhait à former;
Chaque jour ta prière ardente,
Pour abréger l'ennui qui va te consumer,
Invoquera la Mort trop lente.
Ah! ne l'exauce pas, noire divinité!
Assez d'autres par toi dévolus au Tartare,
Satisfont chaque jour à ta fureur avare:
Épargne au moins tant de beauté.

ELEGIA VIII.(1

ERGO dies venit, qua se formosa mariti
Dedit in æternum Julia servitium!
Qua nostras aliò cogar traducere flammas,
Qua delenda animo est illa adamata mihi,
Quantum nulla fuit, quantum nec amabitur ulla, (2
Seu me vita brevis, seu diuturna manet!
Jamque peregrinæ committit fœdera dextræ,
Fœdera quæ Divi jam violata volunt.
Mox dapibus, levibusque dies peragenda choreis,
Et sine me tota est: tota sit atra, precor.
Phœbe, coloratum, si te bene credimus olim
Esse sacris patrem vatibus, abde caput.

ÉLÉGIE VIII.

Elle va luire enfin l'exécrable journée
Qui doit voir s'accomplir un affreux hyménée,
Qui doit livrer Julie au plus vil des mortels,
Et ces charmes si doux à des fers éternels !
Il faut donc étouffer une si belle flamme ;
Il faut donc pour toujours effacer de mon ame
Celle qu'encore hier plus tendrement j'aimais
Que je n'avais aimé, ni n'aimerai jamais,
Soit que bientôt ma vie en doive être abrégée,
Soit qu'elle puisse encore être ainsi prolongée.
Déjà l'autel est prêt ; mais les dieux courroucés
Ne ratifîront point ces serments insensés.
Déjà sont prêts les jeux, les festins et la danse
Consacrés à ce jour par la magnificence ;
Mais de ce jour fatal, retranché de mes jours,
S'ils m'exaucent, les dieux interrompront le cours.
Toi, des chantres sacrés et le maître et le père,
De ton front radieux obscurcis la lumière.

At tu tela manu jaculare corusca rubenti
 Jupiter: hac sola luce sit alba dies.
Tuque Jovis conjux, quantum connubia cures
 Talia, demissis amnibus ipsa doce.
Fallimur? an certe condit sua Cynthius ora?
 Condit, et obscura nocte teguntur agri,
Præcipitantur aquæ, mare pendet in aëre densum,
 Ignibus excussis dissiluere poli.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

Jupiter! que ta foudre en livides éclairs
Change les feux du jour et sillonne les airs.
Et toi, chaste Junon! qui de la foi jurée
Protégeas de tout temps la majesté sacrée,
Pour montrer que ces nœuds sont par toi condamnés,
Que d'Éole, à ta voix, les enfants mutinés
Versent en mugissant les flots de la tempête.
Me trompé-je? Grand Dieu! tu venges ton poète!
Ton disque a dépouillé ses rayons éclatants;
La nuit d'un crêpe noir enveloppe nos champs;
Les torrents suspendus vont inonder la terre,
Et l'air s'ébranle au loin sous les coups du tonnerre.

ELEGIA IX.[1]

Petre sodalitii pars sincerissima nostri,
Felix Maclinia cui licet urbe frui.
Me tenet Augusti celebris Bruxella triumphis,
Fontibus æternas quæ jaculatur aquas.
Hîc mihi nec desunt, gratissima turba, poëtæ,
Nec quibus a lingua divite venit honos,
Quorum posteritas operoso grata labori
Nomina sub longa luce videnda dabit.
Hîc veterumque manus animato miror in ære,
Subque meum aspectum turba togata venit.
Multaque quæ gentis æquant miracula priscæ,
Quæ modo Romulidum dædala mittit humus.
Scilicet argutis urbs hæc me ponit Athenis,
Scilicet hîc media sistor in Ausonia.
Mille vel hîc oculos possunt retinere, vel aures,
Nulla tenent aures, nulla tenent oculos.

ÉLÉGIE IX.

De mes plus vrais amis, ô toi le plus sincère!
Dans Malines tu vis heureux et satisfait,
Tandis que de Bruxelle où tout cherche à me plaire,
Je ne puis supporter le séjour qu'à regret.
Dans ces remparts fameux par leurs eaux jaillissantes,
Que naguère César se plut à visiter,
Où son char de triomphe (2) a daigné s'arrêter,
Je vois ces écrivains dont les veilles savantes,
Et l'espoir et l'amour de la postérité,
Mûrissent à loisir leur immortalité.
Ces merveilles de l'art, ce bronze qui respire,
Font renaître à mes yeux de grands noms que j'admire;
Et de l'antiquité ces chefs-d'œuvre rivaux
Me rappelant tous ceux dont la Grèce soumise
Enrichit la cité de ses maîtres nouveaux,
Je me crois sur les bords du Tibre ou du Céphise.
Tout séduirait ici mon oreille et mes yeux,
Si je pouvais sentir leurs charmes précieux;

Non queat hoc alius præter te credere quisquam,
  Forte nec ipse queas credere, crede tamen.
Nimirum nostri jampridem conscius ignis,
  Una geris mecum pectore tela tuo.
Unius ex oculis fax est accensa puellæ,
  Qua jecur Idalius torret utrique puer.
Quæ tua si forsan leviter præcordia lambit,
  Quam tibi duritiem pectoris esse putas?
Mî neque lux, neque mî noctis levat umbra dolorem
  Uror, et in venis flebile vulnus alo.
Semper in absentes suspiro mœstus amores,
  Inque Cupidineæ mœnia Macliniæ.
Illa sed abscessit, peregrino juncta marito,
  Qua voluit virides in mare Scaldis aquas,
Abscessit: doleo. Quid tum? vestigia restant,
  Et loca quæ nobis gaudia longa dabant,
Et si isthic fuero, fuero vicinior illi.
  Esse putas hæc tu ludicra? magna loquor.

Mais, à toi-même, hélas! j'ose à peine le dire,
Personne ne croira jusqu'où va mon délire.
Tu vis naître ces feux dont je suis dévoré.
Ton cœur du même trait avait senti l'atteinte;
Mais parce que, moins tendre, il n'en fut qu'effleuré,
Tu crois ma flamme aussi comme la tienne éteinte.
Détrompe-toi: la nuit me trouve dans les pleurs,
Avec le jour naissant renaissent mes douleurs;
Loin de les affaiblir l'absence les augmente,
Et de sa propre ardeur ma fièvre s'alimente.
Je voudrais de Maline habiter le séjour.
C'est-là que j'ai connu l'objet de tant d'amour.
Je ne l'y verrais plus, je le sais; l'infidelle,
Sur l'Escaut embarquée, a suivi son époux;
Je ne la verrais plus, mais du moins plus près d'elle,
Dans ces murs confidents de nos transports si doux,
Mon cœur de nos plaisirs retrouverait la place,
Et de ses pas, les miens pourraient suivre la trace.
Mais je te vois sourire, et tu prends pour un jeu
De mes égarements le trop sincère aveu.
Que ne peux-tu juger de toute ma faiblesse!
Sur le port, dans la place, alors que le jour baisse,

Tum quam multa foro nova sisteret esseda vesper,
  Noxque rates tarda sera referret aqua,
Ipse rates omnes audax speculator obirem,
  Cunctaque defixis esseda luminibus,
Si quæ forte meam mihi redderet hora puellam,
  Seu vectam Veneris suave sonante rota,
Seu raptam tereti vada per crystallina concha,
  Seu lapsam roseo Cypridis è gremio.
Nam neque te retinet conjux tuus, aut tibi longis
  Noctibus incumbit, Julia, pondus iners.
Te Venus Idalios inter fovet aurea lucos,
  Et Venerem geminam nunc locus ille colit.
Supposuit pro te scortillum turpe marito,
  Afflavit vultus cui decus omne tui:
Barbarus ingratis illam complexibus urget,
  Teliger intactam te mihi servat Amor.
His ego solarer curas, dum tempora nobis
  Tarda fluunt, ægras inter amarities.

Hoc quoque, nam poteris plures admittere causas,
  Visere Macliniam cur properemus, habe.

Tu me verrais attendre et compter tous les chars;
Sur le moindre navire arrêter mes regards,
M'élancer au-devant, dans la folle espérance
Que Cypris sur sa conque ou son char azuré
Me ramène le prix de ma longue constance,
Et comble enfin les vœux de mon cœur enivré.
Car il se flatte en vain, le monstre que j'abhorre,
D'avoir pu profaner la beauté que j'adore.
Non, dès long-temps ravie à ses embrassements,
Dans l'aimable Paphos ma maîtresse respire;
Elle y plaît, elle y règne, et, de ces lieux charmants,
Avec elle Vénus a partagé l'empire.
C'est un fantôme vain, revêtu de ses traits,
Qui s'offre chaque nuit à sa brutale ivresse,
Et qui, trompant ses sens, les entretient sans cesse
Dans une illusion dont ils sont les jouets.
Un dieu plus doux rendra Julie à ma tendresse.
Depuis que tous mes jours s'usent dans la tristesse,
Et que du temps pour moi les pas sont ralentis;
Voilà ce qui soulage et charme mes ennuis.

Pourquoi te le cacher? Un autre espoir encore

Inter finitimas, experti credimus, urbes
Illa sibi formas vendicat : illa daret
Forte novas flammas, veteres quæ pellere possint,
Hei mihi, sed vereor (Di prohibete malum)
Ne calor hic alia possit consistere sede :
Hactenus hunc certe Julia sola tenet. (3
Candida quantumvis, et non deformior illa,
Et versatilibus ebria luminibus,
Sæpe meos oculos in se Domitilla moretur,
Oscula quæ facilis ad mea sponte venit.

Me rappelle à Maline et me flatte en secret.
Cette ville, à mes yeux, offre plus d'un attrait;
De mille autres beautés tu sais qu'elle s'honore:
De nouveaux feux peut-être, en échauffant mon cœur,
En chasseraient du moins une si folle erreur.
Mais, hélas! (et des dieux la bonté m'en préserve,)
Je crains que, trop profond pour être remplacé,
Ce sentiment jamais n'en puisse être effacé.
J'ignore quelle épreuve une autre me réserve;
Mais ce cœur à Julie est encor tout entier,
Quoique la jeune Églé, si fraîche et si jolie,
D'amour par ses regards semble me convier,
Et cherche à triompher de ma mélancolie.
Je surprends mes regards sur les siens arrêtés;
Dans ses yeux languissants il m'est aisé de lire
Que par elle mes vœux ne sont point rebutés,
Et qu'il ne tient qu'à moi d'abréger mon martyre.

ELEGIA X.

Ite procul (1) mœstum lacrymæ genus, ite querelæ,
Et comes aligeri cura vigil pueri,
Cinge triumphantes victrici fronde capillos
Laurea Phœbeæ grata corona comæ:
Misit in amplexus illam Venus aurea nostros,
Prima mihi quæ fax, quæ mihi serus amor.
Non fora, non portus, non jam populosa theatra,
Templaque sunt nostris conscia blanditiis.
Mater abest, digitis legem quæ ponat, et ori,
Et cogat tremulo murmure pauca loqui,
Osculaque aridulis non continuanda labellis
Carpere, quæ juret barbara, quisquis amat,
Et celare faces, et amici obtexere nomen,

ÉLEGIE X.

Loin de moi les soucis, les larmes, les soupirs,
D'un amour malheureux trop assidu cortége.
De ce laurier, si cher au dieu qui me protége,
Osons ceindre mon front et chanter mes plaisirs.
Vénus m'a regardé d'un œil plus favorable;
Elle rend à mes vœux cet objet adorable,
Cet objet de mes premiers feux,
Mes dernières amours, mon unique maîtresse.
Sans témoins indiscrets, loin des profanes yeux,
Je puis m'abandonner à toute mon ivresse.
Point de mère, présente en cet heureux moment,
Qui force nos yeux à se taire,
Qui suive de nos mains le moindre mouvement,
Qui d'un mot hasardé surprenne le mystère,
Et qui, de nos transports incommode témoin,
Empêche nos lèvres brûlantes
D'éteindre en s'approchant leurs ardeurs dévorantes.
Tout ce qu'amour suggère en un besoin,

Multaque quæ solers fingere discit Amor.
Sola jacet mecum semoto Julia lecto,
Sola tamen solos non sinit esse Venus,
Et puer, unanimes comitatus in omnia vitas,
Certus et exanimes, certus et ossa sequi.
Forte vident et nos, qui spectant omnia, Divi,
Deliciis nostris invidiosa cohors.
Dî precor, ô, nostris ne lusibus invideatis,
Non ego nunc vestris lusibus invideo.
Julia te teneo: teneant sua gaudia Divi.
Te teneo, mea lux, lux mea, te teneo, (2
Julia te teneo. Superi teneatis Olympum. (3
Quid loquor? An vere, Julia, te teneo?
Dormio ne? an vigilo? vera hæc? an somnia sunt hæ
Somnia seu sunt, seu vera, fruamur, age.

Pour mettre en défaut sa prudence,
Est encore un pénible soin
Dont mon bonheur cette fois me dispense.
La nuit nous favorise, et dans mon lit discret,
Seule avec moi, repose ma Julie.
Seule! que dis-je? Un tiers vient en secret
Égayer nos ébats par sa douce folie:
C'est l'Amour, de ma vie assidu compagnon.
Après avoir régné sur mon ame charmée,
Quand elle brisera sa mortelle prison;
Dans la tombe il suivra ma cendre inanimée.
Vous, Dieux qui voyez tout, vous voyez nos transports;
Ne les regardez pas avec un œil d'envie.
De vos plaisirs, de vos trésors,
Je ne suis pas jaloux. Je te tiens, ma Julie!
Qu'ils tiennent leur félicité.
Chère ame! je te tiens; je te tiens, ô ma vie!
Dieux! gardez votre Olympe et l'immortalité.
Mais, quoi! serait-ce un vain mensonge?
Est-ce bien toi, Julie? est-ce toi que je tiens?
Veillé-je, ou, dans l'erreur d'un songe,
N'aurai-je qu'en dormant possédé tant de biens?

Somnia si sunt hæc, durent hæc somnia longùm,
Nec vigilem faciat me, precor, ulla dies.

Et quicunque meo pones vestigia tecto,
Parce pedum strepitu, comprime vocis iter:
Sic tibi non unquam rumpant insomnia galli,
Tardaque productæ tempora noctis eant,
Plurima cum rubris tibi gemma legetur ab undis,
Pactolique domus tota liquore fluet.

Qu'il soit réel, qu'il soit imaginaire,
De mon bonheur laissons nous enivrer.
Si c'est un songe, ah! puisse-t-il durer
Jusqu'à ma dernière heure, et puisse ma paupière
Ne se rouvrir jamais à la lumière!

O toi qui cependant abordes mon logis,
Retiens tes pas, garde un profond silence,
Et, pour prix de ta complaisance,
Puisses-tu savourer pendant de longues nuits
Un sommeil pur et sans nuages!
Tandis qu'à de lointains rivages,
La perle et l'or pour toi ravis,
Dans tes coffres iront entasser leurs richesses,
Et quand tu sortiras de ce fécond sommeil,
Étalant à tes yeux leur pompe enchanteresse,
Viendront de leur éclat éblouir ton réveil.

ELEGIA XI.

Hos tibi, sancte puer, primos sacravimus ignes;
Has tibi primitias dedico, sancta Venus,
Dî, quorum nostri vivent sub nomine versus,
Sæpe colenda Venus, sæpe colende puer.
Hactenus optato dant indulgere furori
Et mos, et leges purpureusque pudor,
Hactenus et, credo, vos me voluistis amare:
Jamque mihi jaculi ferte medentis opem,
Et quod inaurati terebratum cuspide teli
Sollicitum toto pectore vulnus hiat,
Sentiat arcanas obtusa in arundine vires,
Mox dolor, et questus, et labor exul eat,
Halitibusque increta meis suspiria, cumque
Languida spinoso cura satellitio,

ELEGIE XI.

O vous qui de mes vers reçûtes les prémices!
Tendre Vénus, trop redoutable Amour,
Jusqu'à ce jour vous me fûtes propices;
Mon cœur a de vos feux brûlé jusqu'à ce jour.
La saison me permet encore
De vivre sous vos douces lois,
Et mon cœur, s'il obtient la faveur qu'il implore,
Peut aimer encore une fois.
Puisqu'il s'offre à vos coups, d'une flèche acérée
Faites-lui ressentir l'atteinte désirée.
Que les soupirs et les tristes regrets,
Dont j'entends encor le murmure,
Cèdent la place à de plus doux objets,
Et s'échappent par ma blessure.
O vous qui consolez les rois
De leurs éclatantes misères,
C'est alors qu'en tous lieux on entendra ma voix

Tunc ego vos dicam mitissima numina divûm,
  Ipse deûm sine queis Rex quoque tristis erit.
Corque geram vestris semper penetrabile telis,
  En patet in vulnus pectus inerme novum.
Non ego desertor fugio quæ castra sequebar,
  Abscecuit longas spes properatus hymen:
Ah! Hymen, genus Uraniæ (1), cur Tespia rupes
  Non te detinuit, lympha nec Aonia?
Cum te nigra dies invisa ad sacra vocabat,
  Et pactum infaustis conjugium alitibus.
Ipsa ubi Tisiphone tædas a funere raptas
  Ferali tenuit, omina dira, manu.
Nonne fuit satius cantus haurire sororum?
  Cernere vel, sacræ qua fluit humor aquæ,
Veste deas posita teretes abscondere suras,
  Quam miseram turpi dedere servitio?

Et suffisaient aux vœux de mon cœur enchanté?
Aujourd'hui, mais trop tard, son erreur dissipée
La livre au sombre désespoir,
Et des malheurs que j'ai trop su prévoir
Elle se sent à toute heure frappée.
Hélas! à mes yeux dessillés,
Vous n'êtes plus qu'un vain mensonge,
Beaux jours, qui si vite écoulés,
N'avez laissé que la trace d'un songe.
Ainsi le laboureur d'espérance enivré,
Dans le tuyau qui naît voit un épi doré,
Et calcule en secret, sur sa frêle apparence,
Les trésors que l'été de ses feux doit mûrir:
Fol espoir qu'un orage a fait évanouir!
Mais pourquoi, s'il ne peut alléger ma souffrance,
Accuser du destin l'immuable rigueur?
C'est à toi seul de soulager mon cœur,
Aimable enfant, qui, d'une aile légère,
Voles en folâtrant sur les pas de ta mère.
Ah! si j'ai mérité de toi quelques faveurs,
Étouffe mes folles ardeurs;
Empêche que mon nom ne devienne la fable

Et mihi, si merui, nocituras demite flammas,
Ne sim famosis fabula porticibus,
Vinosasque meo producant nomine mensas, (2
Ignorentque malum compita nulla meum.
Et, si quando novo pallentem afflabitis igne,
Efficite ut miserum me juvet esse diu.
Et mihi felices extendant gaudia curas,
Dum veniant capiti candida fila meo.
At, quocunque mei tabescent lumine vultus,
O, saltim possim dicere, talis erat
Nobile quæ parvo nomen sortita libello,
Prima meæ spolium Julia mentis habet.

Interea hos elegos, primi monimenta caloris
Accipite, et risum jungite cum gemitu,

De ces indifférents que le mal rend actifs;
Qu'il n'aille par la ville amuser les oisifs,
Ou ne serve à nourrir la joie intarissable
Que prolongent encor les plaisirs de la table.
Mais si tu daignes ranimer
La cendre qui n'attend, dans le fond de mon ame,
Qu'une étincelle de ta flamme
Pour voir mes feux se rallumer,
Fais que long-temps je puisse me complaire
Dans ma langueur et mes tourments,
Et qu'une illusion si chère
Me berce encore en cheveux blancs!
Que je puisse surtout, dans mon tendre délire,
M'écrier : Tel était cet objet adoré
De mes premiers désirs, de mon premier martyre,
Qui vivra dans mes vers à jamais célébré!

Agréez cependant ces tristes élégies,
De ma première ardeur éternels monuments;
Qu'elles soient de l'oubli par vos noms garanties,
Et mêlez un sourire à mes gémissements.
O mes Dieux! il y va de votre propre gloire

Dicentes, nostri pars hic quoque parva triumphi est,
Semper amet, dulci semper amore fruens.

À seconder mes amoureux projets :
Pour vous chacun de mes succès
Est une éclatante victoire.

ELEGIÆ SOLENNES.(1

ELEGIA I.

Tempus adest iterum, quo stat pulcherrima tellus
    Effundens variis germina seminibus.
Nigrescit viridi velata cacumine sylva,
    Garrula flebilium carmine Dauliadum;
Illa sonans tremulùm Zephyro spirante, viroris
    Tempora conqueritur non diuturna sui.
Ipsa novo Cytheræa choros agit aurea mense
    Nuda coronatas inter Hamadryadas,
Quas inter medius tenero pede gramina pulsat
    Candidus in crocea (3) veste protervus Amor.

ÉLÉGIES SOLENNELLES.

ÉLEGIE I.

DANS tout l'éclat de sa beauté
Se réveille enfin la nature.
La forêt s'obscurcit sous un toit de verdure;
Au doux frémissement du feuillage agité
L'amante de Térée unit sa voix plaintive.
Ce murmure, échappé du sein de la forêt,
Semble d'avance exprimer le regret
De sa parure fugitive.
Sans voiles Cythérée offre tous ses appas
Aux yeux de sa cour enchantée. (a
La jeune Hamadryade, à ses jeux invitée,
Se couronne de lierre et danse sur ses pas;
Tandis que, folâtrant près d'elle,
Amour la suit d'un pied léger,
Et foule aussi l'herbe nouvelle.

Hæc sacris nostræ semper solennia Musæ
Tempora, Dî magni sic voluistis, erunt,
Sive peregrinum via me deducet in orbem,
Sive sub ignoto sidere pontus aget.
Hic etenim nostros primùm pallescere vultus
Mensis, et evinctum vidit acerba pati,
Aligerique faces oculis gressuque fatentem
Ire vacillanti per loca sola pede,
Et dominæ servare fores, pluviasque molestas,
Et sævas Boreæ non timuisse minas.
Vidit et ille idem carpentem gaudia mille

De mes vœux solennels il faut me dégager.
Je l'ai promis, Dieux que j'adore :
Oui, chaque fois que le retour de Flore
Viendra me rappeler vos premières faveurs,
Soit qu'il me faille errer sur de lointaines plages,
Soit que de l'océan j'affronte les orages,
Ma Muse à vos autels offrira quelques fleurs.
Les Gémeaux à leur tour, souriant à la terre,
La pénétraient d'une douce chaleur :
Leur influence printanière
Fit naître ma première ardeur.
Ce mois vit sur mon front une pâleur soudaine,
Un trouble, un désordre inconnus,
Qui, dans tout mon maintien, sur mes traits répandus,
Égaraient au hasard ma démarche incertaine.
Il m'a vu, des lieux écartés,
Tantôt cherchant la solitude,
M'en faire une sombre habitude ;
Tantôt, bravant la pluie et les vents irrités,
Sur le seuil de l'ingrate, il a vu ma constance
Triompher de sa résistance.
Enfin, ce mois a vu les transports ravissants

Lenibus ex oculis molle tuentis heræ.

Ergo, puer, venis hominum qui spicula tingis,
Inseris et mœstis gaudia lacrymulis,
Hæc affixa cape maternæ carmina myrto:
Annua quæ semper, sis modo mitis, erunt.
At vos, florenti, juvenum grex floride, Maio,
Gensque puellaris deliciosa chori,
Non intellectum dum ver fugit, et fugit ævum,
Ludite (4), jam glaciem bruma nivesque feret.
Canaque subrepet taciturnis passibus ætas,
Morsque tenebrosa nube revincta caput.

Dont un regard plus doux enivra tous mes sens.

Cruel enfant de qui les armes
Sont teintes du sang des mortels,
Qui, par des regrets éternels,
Nous fais payer quelques jours pleins de charmes,
Aux rameaux de ces myrtes verts
Qui sont consacrés à ta mère,
Je suspends aujourd'hui l'offrande de mes vers;
Et tous les ans, si tu ne m'es contraire,
Je t'en apporterai l'hommage tributaire.

Tendres beautés, jeunes amants,
Vous que le mois des fleurs invite
Aux jeux aimables du printemps,
Tandis qu'il vous sourit, profitez-en bien vite,
L'automne approche, et l'hiver à sa suite
Traîne la neige et les frimas.
Ainsi, cachant son front dans une épaisse nue,
Accourt la vieillesse chenue,
Avec la mort qui hâte et suit ses pas.

ELEGIA II.

Et cœli facies (1), et rerum mitis imago,
Pictaque, quæ vario flore renidet, humus,
Pendulaque obscuris distincta umbracula sylvis,
Blandaque sylvestres quæ movet aura comas,
Antraque cum Satyris fusæ per opaca Napeæ,
Et puer arcitenens et Venus ipsa monet
Adventare meis iterum solennia sacris.

I, puer, unguentum fer mihi, fer violas.
Vina coronatis spument nigrantia mensis,
Nec sine multiplici stet mihi flore caput.
Impositæ fronti mecum languete corollæ,

ÉLÉGIE II.

L'ÉCLAT du ciel et l'aspect de la terre
Qui, se couvrant de mille fleurs,
Pare son sein des plus riches couleurs;
La forêt qui prépare un asile au mystère
Sous son feuillage impénétrable au jour,
Le doux zéphyr qui la caresse,
Le Satyre qui suit l'objet de son ivresse,
La Napée en fuyant qui cède à son amour,
L'enfant ailé, Cythérée elle-même,
Tout à mes sens émus annonce le printemps;
Ils m'avertissent que tout aime,
Et me rappellent mes serments.

Sur ma table, de fleurs et de parfums ornée,
Bacchus, viens épancher ta vermeille liqueur;
Flore, que sur mon front ta couronne fanée
Semble partager ma langueur.
S'il est une brune piquante,

Ad latus accedat fusca puella meum,
Quæ nigris oculis et nigro crine decora,
Antiquæ memorem me facis efficiat,
Nec pejora meis infigat basia labris;
Serpat in amplexus nec minus apta meos,
Quam quæ prima suis victum me cepit ocellis,
E fastu referens prima trophæa meo.
Vos quoque Pierides, ad tempora læta vocatæ,
Fundite concordes ore favente sonos.
Primus ego ingredior (2), nullo de more, sacerdos
Annua nequitiæ ponere sacra meæ.
Transeat hic, positis immota per aëra ventis,
Et sine nube dies, et sine sole gravi,

A la tresse d'ébène, à la taille élégante,
Qui possède la grâce et les traits regrettés
De celle que j'ai trop chérie,
Qu'elle vienne s'offrir à ma vue attendrie;
Et prendre place à mes côtés;
Que sur mon sein étroitement pressée,
Elle sache répondre à mes désirs brûlants;
Que dans mes bras tendrement enlacée,
Elle vienne enivrer mes sens
De ces mêmes baisers dont m'enivra Julie,
Lorsque mon cœur, pour la première fois,
Sortant de sa froide apathie,
Avec elle d'amour apprit les douces lois.
Vous, Muses, qui, jadis si promptes à ma voix,
Dans des temps plus heureux daignâtes me sourire,
Souffrez à vos concerts que j'accorde ma lyre.
Je serai le premier qu'on verra tous les ans,
Au lieu d'en abolir à jamais la mémoire,
D'un fol amour dont murmure ma gloire,
Léguer d'éternels monuments.

Que le ciel brille sans nuages,

Transeat hic totus sine sollicitudine mensis;
Hei mihi, de Maia qui male nomen habet.
Vel Veneri dominæ, vel, si sibi legit Aprilem,
At puero Veneris debuit esse sacer.
Quamvis Maia Jovi jucundo cognita furto
Formosum peperit candida nympha deum,
Insignem nervis, insignem voce diserta,
Conspicuumque genis, conspicuumque coma.
Ille velit mecum materno applaudere mensi,
Implicitus multa tempora flava rosa,
Ebriaque in longa ducens vestigia palla,
Argutum facili pollice pulset ebur,
Quem circumsiliens huc illuc crure protervo,
Lascivus domito vate (4) triumphet Amor.

Que Phébus de son char modère les ardeurs,
Qu'Éole dans ses flancs contienne les orages,
Que la terre respire exempte de douleurs,
Pendant ce mois où Maïa révérée
Préside à la belle saison
Qui devrait être à Vénus consacrée;
Ou puisqu'Avril (3) plaît mieux à Cythérée,
Qui de son fils devrait porter le nom.
Jeune Maïa, nymphe adorable,
N'en sois pas moins l'objet de tous mes vœux:
Tu sus plaire au maître des dieux,
Et de ton hymen honorable
Naquit un autre dieu connu par sa beauté,
Sa blonde chevelure et son agilité,
Du luth harmonieux l'inventeur et le père.
Le front de roses couronné,
Qu'il vienne, en l'honneur de sa mère,
Célébrer ce mois fortuné;
Qu'il saisisse son luth, et, sous sa main légère,
Que l'ivoire soupire et s'accorde à nos voix;
Que de Bacchus la vapeur enivrante
Égare aussi sa marche chancelante,

Atque eadem gravida depromat tela pharetra,
Quæ primùm venis irrubuere meis.
Ac petulante ferox insultans voce jacenti,
Verset in aspectu spicula nota meo.
Tunc ego commonitus juratum solvere votum,
Perficiam toto sacra jocosa toro.
Hæc quoque quæ cecini, ne quid solennibus absit,
Suspendam myrti carmina de foliis,
Quæ strepitent teneris adsuspirantia ramis,
Pulsa susurranti leniter a Zephyro.
Accedet versus: Vates tuus, alme Cupido,
Hæc tibi pro miti dedicat imperio.

Tandis que de l'Amour, prêt à subir les loix,
Je le verrai danser autour de son poète,
        Et, triomphant de ma défaite,
Tirer de son carquois un de ces traits brûlants
        Dont j'ai déjà senti l'atteinte;
L'agiter à mes yeux pour augmenter ma crainte,
Et m'avertir enfin d'accomplir mes serments.
Alors, sur cet autel au mystère propice,
Je prétends consommer l'amoureux sacrifice;
Et, pour que rien ne manque à la solennité,
Je suspendrai ces vers au mobile feuillage
Du myrte qui murmure, en son tendre langage,
La plainte des zéphyrs dont il est agité.
        Je prétends qu'on y lise encore:
        Amour, Dieu terrible et puissant!
Comblé de tes bienfaits, le chantre qui t'adore
T'a payé ce tribut d'un cœur reconnaissant.

ELEGIA III.

Ille ego, qui Maio solennia carmina mense
Suspendi templis, sancte Cupido, tuis,
Cùm melior tellus meliore in amore teneret,
Mulcentem tepido pectore dulce malum,
Nunquid ab hac poteram liber desistere cura,
Rejectus dulci tam procul a patria?
Tam procul antiquo infelix divisus ab igne,
Qui primùm nostris ossibus incaluit?
Quin etiam, te auctore, graves expertus amores
Cùm fuerim, et dominæ regua superba novæ,
Cùm mihi crudeli faceret ludibria vultu
Insultans capiti torva Neæra meo,

ÉLÉGIE III.

Tant qu'on m'a vu, sous un ciel plus aimable,
Jouir, Amour, d'un tranquille bonheur,
Tant qu'à mes vœux je t'ai cru favorable,
Et que tes feux ont échauffé mon cœur,
Le mois de mai m'a retrouvé fidelle
A déposer l'offrande solennelle
Dont j'ai juré de m'acquitter vers toi.
Mais aujourd'hui que, loin de ma patrie,
Dans tous mes sens ta flamme est amortie,
N'aurais-je pu reprendre aussi ma foi?
Et lorsqu'enfin, d'une plus rude chaîne,
Je me suis vu par toi-même chargé,
Quand j'ai subi le joug d'une inhumaine
Par qui mon cœur se voyait outragé:
Certes, si j'eusse oublié ma promesse,
Ta mère et toi m'en aviez dégagé.
Les monuments de mon heureuse ivresse

Certe ego si pacto juratus stare recusem,
Unde petam veniam vel tua mater erit.
Illa sua fixum conservat in arbore carmen,
Annua devovi quo tibi sacra puer,
Dum mihi mansuetas afflares leniter auras:
Durus ades, duro frigeat ara Deo.
An, mea si Libycas navis ditaverit undas,
Aurea Lædeis dona feram pueris?
Aut, ego si moriar longinquis exul in oris,
Decernam reduci sacra opulenta jovi?
Abnuat hoc hæres, et, si sub judice certet,
Turpiter a causa Jupiter ipse cadet.
Ultrices igitur tædas metuemus, et arcum,
Plusquam fulminei fervida tela patris?
Jupiter ignoscas, cedunt tua sceptra nepoti,
Et trifidum pueri sub face fulmen hebet.

Dont j'ai payé le tribut annuel,
Sont appendus au myrte maternel.
Je le devais: ta propice influence
Charmait alors et captivait mes sens.
Plus de bienfaits, plus de reconnaissance:
Garde tes dons, je garde mon encens.
Lorsque ma nef, dans leur sein engloutie,
Vient d'enrichir les flots de la Lybie,
Dois-je un présent aux célestes jumeaux
Dont l'astre absent trahit mes matelots?
Si dans l'exil j'achevais ma carrière,
Mon héritier devrait-il acquitter
Les dons promis pour fléchir la colère
Des dieux constants à me persécuter?
Qu'à Thémis même il soumette la clause,
Oui, Jupiter perdrait ici sa cause.
Terrible enfant! ainsi nous redoutons
Tes traits vengeurs plus que la foudre même;
Et Jupiter, que pour toi nous bravons,
Voit usurper sa puissance suprême.
L'éclair au loin jaillit de ton flambeau,
Et fait pâlir le céleste carreau.

Illius æternis halabunt templa corollis,
  Undabit pecudum sanguine pingue solum,
Mascula sudabunt verbenæ thura perustæ,
  Et focus in vivo cespite semper erit.
Ipse ego, nude puer, signum tibi nobile ponam,
  Quale Cnidus matri servat aquosa tuæ.
Aureus in nivea ludet cervice capillus,
  Aurea cum fulva tela dabo pharetra.
Penna duplex humeris auro radiabit, et arcus
  Ille nocens: Parium cætera marmor erunt.
Proxima ponetur, nec erit tibi, Sancte, pudori,
  Vatis amatoris Julia sculpta manu.

Interea roseo demus sua carmina Maio,
  Sæpius ut remeans floreat ille mihi.

Eh bien, jouis d'un triomphe si beau :
Ton temple, orné d'éternelles guirlandes,
Verra fumer la verveine et l'encens,
Et le gazon chargé de mes offrandes,
Du feu sacré brûlera tous les ans.
Je prétends même élever à ta gloire
Un monument d'éternelle mémoire :
Tel que ce marbre à Vénus consacré,
Qui dans son temple à Gnide est révéré. (1
Pour imiter ta blonde chevelure,
Je veux que l'or rehausse ta figure :
Tes traits, ton arc, ton carquois seront d'or.
On y verra, de ce métal encor
Étinceler tes ailes rayonnantes.
Pour modeler tes formes ravissantes,
S'arrondira le marbre de Paros.
Là, près de toi mes fidèles pinceaux,
Sans que la tienne en puisse être obscurcie
Retraceront l'image de Julie.

Mais cependant chantons le mois des fleurs,
Pour que long-temps il daigne me sourire.

Maius alit flores, Maio pulcherrimus annus
  Vernat, Acidaliæ gaudia Maius alit;
Spem segetis, spem Maius alit florentis Iacchi,
  Spes, memini, quondam fovit et ille meas,
Et primos miseri gemitus audivit amantis,
  Et primas lacrymas vidit, et indoluit.
Tunc Zephyrum socias mecum miscere querelas,
  Qua tremit ignotis umbra sub arboribus,
Et tepidum lacrymas jussit siccare cadentes
  Solis ad afflatum ros uti vernus abit.
Maie decus mensum, pastorum Maie voluptas,
  Dives opum, terræ luxuriantis amor,
En tibi cum puero communia sacra volucri,
  En tibi purpurea spargitur ara rosa,
Et nova cantamus solenni carmina plausu

O mois de mai! tes bénignes chaleurs
Rendent la joie à tout ce qui respire.
Flore revient émailler nos gazons;
La beauté rêve, et s'agite et soupire;
Cérès voit naître et verdir ses moissons;
Bacchus déjà s'élance des bourgeons.
Moi-même, hélas! j'ai senti l'influence
Que dans un cœur fait naître ta présence.
Tu fus témoin de mes premiers tourments;
Tu t'attendris à mes gémissements;
Tu m'entendis, à des rives lointaines,
Conter aussi mes amoureuses peines;
Et le zéphyr au milieu de nos bois,
En agitant le mobile feuillage,
Semblait unir son murmure à ma voix.
Enfin, des pleurs qui baignaient mon visage,
Ton souffle vint éclaircir le nuage:
Quand au matin le soleil du printemps
Luit sur la fleur humide de rosée,
Tel un rayon de ses feux éclatants
Sèche les pleurs dont elle est arrosée.
Honneur des mois, délices des pasteurs,

Quæ tibi, parve puer, quæ tibi, Maie, damus.

Adsis et faveas florum Dea versicolorum,
Te rosa, te violæ, te thyma cana vocant.
Narcissus tibi suave rubet, tibi lilia fulgent,
Candida virginea lilia carpta manu,
Omnia dotales olim quæcunque per hortos
Nutrit amatoris fertilis aura tui.
Ecce tibi nostri cedit pars tertia sacri,
Linque tuos hortos, Diva jocosa, veni,
Qualis eras Zephyro, cùm te formosa secutus
Securam pennis mollibus implicuit;
Qualis ab ætherio spectabas culmine ludos,

Trésor, amour de la terre embrasée,
J'ai partagé tes aimables faveurs:
Partage donc le tribut ordinaire
Que j'ai promis à l'enfant de Cythère.

Parais enfin, jeune reine des fleurs!
Le thym, la rose et l'humble violette,
Pressés d'éclore, accusent ta retraite.
Que le narcisse à la blonde couleur,
Le lys au front éclatant de blancheur,
Que les trésors de ton suave empire
Dont t'enrichit l'haleine du zéphire,
De la beauté viennent tenter la main,
Orner sa tresse ou mourir sur son sein.
Puisque tu dois partager mon hommage
De tes atours viens parer mon ouvrage;
Apparais-moi telle qu'en ses bosquets
A ton amant tu t'offris sans mystère,
Quand, te couvrant de son aile légère,
Il s'enivra de tes jeunes attraits.

Tu souriais du haut de l'empirée,
Lorsque jadis ces farouches guerriers,

Quos tibi solennes Martia Roma dabat.
Romanis tibi pro ludis Romana Secundus
Carmina, diversa cantat in Hesperia,
Qua rutilas Tagus assiliens ejectat arenas,
Sub matutinis cantibus alituum,
Carmina spectaclis longe potiora vestustis.
Sustulit hæc ætas, illa perenne manent.

O, ita; cum blando, blandissima Mater, Amore,
O, ita Bacche velis, o, ita Phœbe pater,
Semper ut ullius maneant monimenta caloris,

Vainqueurs du monde, à ta fête sacrée,
Contre des fleurs échangeaient leurs lauriers;
Et de leurs fronts déposant la rudesse,
Sur tes gazons dansaient légèrement,
Ou contemplaient avec ravissement
Des jeux floraux la pompe enchanteresse.
Ils ne sont plus, tes augustes amants:
A leur défaut j'emprunte leur langage.
Souris de même à mes timides chants;
Entends ma voix des rives où le Tage
Épanche l'or de ses flots opulents.
Quand les oiseaux ont salué l'aurore,
A leurs concerts j'accorde mes accents.
De tes honneurs abolis par le temps,
Ah! puissent-ils te consoler encore,
Et de l'oubli par ton nom préservés,
Dans l'avenir vivre mieux conservés!

Venus, Amour, Dieux puissants que j'adore,
Bacchus, et toi, favorable Apollon,
Exaucez-moi: c'est vous seuls que j'implore.
De ma Julie éternisez le nom,

Quem movit tremulis ignea luminibus,
Magnum quæ parvo nomen sortita libello,
Prima meæ spolium Julia [3] mentis habet.

En m'inspirant des accords dignes d'elle.
Qu'on puisse dire : Il n'a vécu qu'un jour ;
Un jour par elle il a connu l'amour,
Et son amour l'a rendue immortelle.

ARQUES
LES ÉLÉGIES.

ivre des Élégies de Jean Second, quoique fort t point encore été traduit : cette considération quelque intérêt, et elle doit être un motif d'indul-, en face du texte, sans secours, il m'a fallu le mé- éclaircir quelques passages qui présentaient d'assez difficultés. J'espère que les amis de la littérature ap-ont à mon travail, et que la critique relèvera mes fautes hercher à me décourager.

a première lecture des Élégies de Jean Second, non seu-ent on reconnaît un élève si bien pénétré de ses modèles leurs pensées et souvent la manière de leur style viennent lacer comme d'elles-mêmes sous sa plume, mais on s'aper-encore que cette habitude, cette familiarité contractées dans ommerce d'Ovide, de Catulle, de Properce et de Tibulle influé sur ses mœurs, et l'ont fait amant à leur manière. rappelé autant que je l'ai pu, dans mes notes, les divers sages imités de ces grands maîtres.

ÉLÉGIE I.

[1]) PAGE 209, VERS 1.

Qu'un autre de sa muse, amante des combats,
Au milieu du carnage aguerrisse les pas.

e début est l'invocation bannale de tous les poètes érotiques.

REMARQUES
SUR LES ÉLÉGIES.

Le premier livre des Élégies de Jean Second, quoique fort estimé, n'avait point encore été traduit : cette considération peut inspirer quelque intérêt, et elle doit être un motif d'indulgence. Seul, en face du texte, sans secours, il m'a fallu le méditer et en éclaircir quelques passages qui présentaient d'assez grandes difficultés. J'espère que les amis de la littérature applaudiront à mon travail, et que la critique relèvera mes fautes sans chercher à me décourager.

A la première lecture des Élégies de Jean Second, non seulement on reconnaît un élève si bien pénétré de ses modèles que leurs pensées et souvent la manière de leur style viennent se placer comme d'elles-mêmes sous sa plume, mais on s'aperçoit encore que cette habitude, cette familiarité contractées dans le commerce d'Ovide, de Catulle, de Properce et de Tibulle ont influé sur ses mœurs, et l'ont fait amant à leur manière. J'ai rappelé autant que je l'ai pu, dans mes notes, les divers passages imités de ces grands maîtres.

ÉLÉGIE I.

[1]) PAGE 209, VERS I.

Qu'un autre de sa muse, amante des combats,
Au milieu du carnage aguerrisse les pas.

Ce début est l'invocation bannale de tous les poètes érotiques.

Anacréon lui-même eut-il le mérite de l'invention en commençant ainsi sa première ode?

« Je voudrais bien chanter les Atrides; je voudrais bien » aussi chanter Cadmus, mais mon luth ne veut chanter que » l'Amour. »

Ovide débute par ces deux vers:

Arma gravi numero, violentaque bella parabam
  Edere, materia conveniente modis.

Du moins Jean Second a-t-il varié l'expression, en imitant ses modèles. Après lui Muret ressassa la même idée dans les vers suivants:

Non ego Cadmæos meditor committere fratres,
  Quorum inimicitias ipsa locuta pyra est:
Non veteris Trojæ lacrymosa reponere bella,
  Bella canenda aliis, bella cavenda mihi.
Hoc aliis per me liceat decurrere campo,
  Illa meis non est versibus apta seges.
Me Venus, et Veneris certo puer improbus arcu
  Enervant, numeros attenuantque meos.
Nec, præter dominæ blandum ridentis ocellos
  Carmine me quicquam concelebrare sinunt.

[2]) PAGE 210, VERS 9.

Tuus est: lædere parce tuum.

Je ne me suis point écarté du sens, mais j'ai plutôt traduit les deux vers suivants de la seconde élégie d'Ovide, que celui de Jean Second:

Ergo, ego cum possim sacri pars esse triumphi,
  Parce tuos in me perdere, victor, opes.

[3] PAGE 210, VERS 11.

Accipe quæ, dixit, multa diuque canas.

Cette fiction de l'Amour qui blesse le poète d'une de ses flèches pour lui apprendre à connaître ce qu'il va chanter, appartient à Ovide :

Questus eram : pharetra cum protinus ille soluta
Legit in exitium spicula facta meum ;
Lunavitque genu sinuosum fortiter arcum
Quodque canas, vates, accipe, dixit, opus.
(Lib. I, *Eleg. I.*)

[4] PAGE 212, VERS 2.

Cum jaculo in venas sensimus isse Deum.

Anacréon a dit : « Furieux, il se lança lui-même au lieu de » trait, et pénétra jusqu'au milieu de mon cœur. » (Ode XIV.)

ÉLÉGIE II.

[1] PAGE 215.

Je ne sais si je me trompe, mais je ne connais rien de plus gracieux que cette élégie pour les images et le fond du sujet. Voici ce que Jean Second écrivait de Ségovie à son frère Hadrien, en la lui envoyant :

Jo. Secundus Hadriano fratri. Machliniæ.

« Solam hanc elegiam tibi nunc mitto, Frater optime, quam » libello de Julia conscripto aliquando statui inserere. Præter

» eam nunc nihil accipies. Ita culpam tuam expiabo, quam epis-
» copo Londense istinc sine literis tuis dimisso commisisti. Suc-
» cessus meos Everardo fratri perscripsi. Utinam similem ha-
» beat exitum, id quod tu minimè quidem inconsultè cogitas.
» Ignosce, si quid invenies in hac elegiâ tumultuosum. Inter
» equitandum his diebus majori ex parte effusa est. Tu, qui
» quiescis, emollire eam sedatioremque reddere, si potes, ela-
» bora, quæso. Nihil enim æquè fastidio ac recognitionem car-
» minum meorum.

» Segoviæ, 3 Junii, 1534. »

Ce dernier passage prouve la facilité de notre poëte. On sait que les vers qui ont le moins coûté sont ceux que l'on retouche le moins volontiers. Il est intéressant aussi de voir avec quelle aimable modestie et avec quelle confiance il se soumettait au jugement et aux avis de son frère. Une aménité de mœurs si touchante devait produire l'union la plus respectable entre ces deux frères. Aussi ne saurait-on décider ce qu'il faut le plus admirer, des talents rares et universels qui étaient comme le patrimoine de cette illustre famille, ou des éminentes vertus, de l'élévation d'ame dont elle a laissé des témoignages non moins honorables que les monuments littéraires élevés à sa gloire par trois d'entre eux (*a*).

(*a*) On a réuni les poésies et les portraits des trois frères en un volume, publié chez les Elzevirs en 1612, sous le titre de : *Trium fratrum Belgarum poëmata et effigies.* Mais malgré ce titre, on ne trouve dans le recueil qu'une seule pièce de Jean Second, *la Description du palais de la Richesse.*

[2]) PAGE 218, VERS 1.

Castalioque tibi promens argentea fonte.

Mihi flavus Apollo
Pocula Castaliæ plena ministret aquæ.
(Ovidii *Amorum* lib. I, Eleg. XV.)

[3]) PAGE 220, VERS 15.

Disce gradum mediis suspensum ferre tenebris.

En comparant à ce passage quelques vers de Tibulle qui expriment les mêmes idées, on peut se convaincre que les fréquentes imitations de cette nature que l'on rencontre dans les Élégies de Jean Second étaient, pour ainsi dire, involontaires, et le résultat de l'étude qu'il avait faite de cet auteur.

Illa docet furtim molli descendere lecto :
Illa pedem nullo ponere posse sono;
Illa viro coram nutus conferre loquaces,
Blandaque compositis abdere verba notis.
(Eleg. II, lib. I.)

Il y a aussi dans Cornélius Gallus :

Atque superciliis, luminibusque loqui
Fallere sollicitos, suspensos ponere gressus
Et tota nullo currere nocte sono.

[4]) PAGE 222, VERS 2.

Et rigidos cithara postes mollire per umbram.

Voilà un de ces passages qui me font dire que Jean Second avait appris non seulement à s'exprimer à la manière de Ti-

bulle, de Properce et d'Ovide, mais encore à sentir et à faire l'amour comme eux. La seconde Élégie du premier livre de Tibulle est toute entière adressée à la porte de sa maîtresse. Il invective ou supplie tour à tour cette porte inexorable; il rappelle enfin combien de prières il lui adressa d'une voix suppliante, en la couvrant de festons et de fleurs :

Te meminisse decet, quæ plurima voce peregi
Supplice, cùm posti florea serta darem.

C'est au portier de sa maîtresse qu'Ovide adresse sa sixième élégie, après avoir passé la nuit à attendre inutilement que la porte s'ouvrît.

Il y a dans Catulle un dialogue établi entre ce poète et la porte d'une femme galante; dans Properce, une Élégie où ce fidèle amant se plaint de ce que la porte de Cynthie ne s'ouvrait plus pour lui.

At tibi sæpe novo deduxi carmina versu,
Osculaque impressis nixa dedi gradibus.

Lucrèce a dit :

At lacrymans exclusus amator limina sæpe
Floribus et sertis operit, postesque superbos
Ungit amaracino et foribus miser oscula figit.

Enfin, je citerai aussi ces vers plus modernes :

Ad Corollas.

Ante fores madidæ sic, sic pendete Corollæ,
Mane orto, imponet Cælia vos capiti.
At quum per niveam cervicem, influxerit humor,
Dicite, non roris, sed pluvia hæc lacrymæ.

Ce joli quatrain est de Jérôme Angerianus, poète napolitain qui vivait au quinzième siècle, et dont les œuvres se trouvent réunies à celles de Marulle et de Jean Second, dans une édition donnée en 1582 par Louis Martel de Rouen. Cette collection est aujourd'hui rare et recherchée. Le texte de ces trois poètes y est très correct; mais, par singularité, ce quatrain offre une faute grossière : il y a *per caveam cervicem.* J'avoue que si cet adjectif était latin, ce serait un sot compliment qu'Angerianus aurait fait à sa maîtresse.

5) PAGE 222, VERS 10.

Quem mihi rectorem lascivos mater ad annos.

Ce passage est une allusion à ce vers du début de l'*Art d'aimer* d'Ovide :

Me Venus artificem tenero præfecit Amori.

6) PAGE 226, VERS 1.

Quid Tyrius sine amore torus ?

Ce vers et les suivants rappellent ceux-ci de Tibulle :

Quid Tyrio recubare toro sine amore secundo
Prodest......
Nam neque tum plumæ, nec stragula picta soporem
Nec sonitus placida ducere possit aquæ. (Lib. I, eleg. I.)

7) PAGE 229, VERS 9.

Le myrte de ma mère effacera ta honte.

Le myrte était consacré à Vénus, soit parce que cet arbuste est dans la classe des aphrodisiaques, soit, comme le prétend

Ovide, parce que la déesse ayant été aperçue par des Satyres lorsqu'elle séchait ses cheveux sur le rivage de la mer, elle trouva moyen d'échapper à leurs regards lascifs en se cachant sous le feuillage d'un myrte (*a*).

ÉLÉGIE III.

1) PAGE 230, VERS 1.

Si quis erit juvenum, dominæ qui turbe putabit.....

Si quis erit, qui turpe putet service puellæ
Illo convincar judice turpis ego.
(Ovidii eleg. XVII, lib. II.)

2) PAGE 231, VERS 9.

Quelle ardeur, ô Julie, a passé dans mes veines!

Je ne sais où j'aurais pu trouver quelques renseignements sur cette Julie tant célébrée par Jean Second. Pour sa beauté, j'en suis réduit à en croire un amant sur parole. Il serait mal aisé de s'en former une idée juste d'après le médaillon sculpté par Jean Second, et qui se trouve en tête des éditions données par Schriverius; il ne présente qu'un profil inélégant et peu fini. Tout ce que nous apprennent les différentes élégies où il est parlé d'elle, c'est qu'elle était de Malines, qu'elle avait été aimée aussi de Pierre Clericus; qu'elle se maria au commence-

---

(*a*) Les notes curieuses et instructives qui accompagnent la traduction de Tibulle par Mirabeau, m'ont été, je l'avoue, de quelque secours dans le petit nombre de recherches mythologiques que je me suis trouvé obligé de faire. J'ai profité aussi des notices biographiques de Simon de Troyes.

ment de l'année 1532 à un étranger, et s'embarqua avec lui aussitôt après son mariage.

Peregrino juncta marito
Quâ voluit virides in mare Scaldis aquas
Abcessit. (Eleg. IX.)

3) PAGE 232, VERS 14.

Qua via nulla rotæ pervia, nulla rati.

Tecum ego per montes, tecum per devia tesqua
Et curram nullo per loca tacta pede.
(Théodori Bezæ eleg. III.)

4) PAGE 234, VERS 3.

Tunc detur tremulis illam manibus complectar.

Tibulle a ainsi rendu à peu près la même idée :

Te spectem, suprema mihi cùm venerit hora
Te teneam moriens, deficiente manu.
. . . .
Tristibus et lacrymis oscula mixta dabis.
(Eleg. I, lib. I.)

ÉLÉGIE IV.

1) PAGE 237.

Je me suis trouvé long-temps arrêté sur cette élégie que je ne pouvais comprendre, faute de connaître l'origine de ce proverbe : *Je vous prends sans vert.* Cette clef une fois trouvée, le texte n'offrait plus de difficultés.

Pour l'intelligence de cette petite pièce, qui est fort gracieuse,

et pour l'instruction de ceux qui pourraient être encore aussi ignorants que je l'étais sur cet article, je vais transcrire l'explication de ce proverbe, tirée du *Dictionnaire comique, satirique, critique, burlesque, libre et proverbial*, de Philibert Joseph Le Roux.

« *Je vous prends sans vert.* C'est un jeu de galanterie à la mode à Paris : on le joue au mois de mai. Personne ne le joue davantage que les gens de qualité. Pour en donner une juste idée, voici son explication : Plusieurs personnes forment entre elles une société, et établissent qu'à compter du premier jour de mai jusqu'au dernier, chacune d'elles sera tenue de porter sur soi du vert, c'est-à-dire, un bouquet, une fleur ou quelques feuilles vertes, avec cette clause, que chacun sera obligé, sous peine d'amende, de prendre tous les matins du vert frais, celui de la veille n'étant plus de jeu. Ces personnes venant à se rencontrer par hasard, de dessein prémédité, ou allant se rendre visite par malice et à dessein de se surprendre sans vert, elles se disent, avant toutes choses, après les premières civilités : *Monsieur, madame* ou *mademoiselle, je vous prends sans vert*, et pour lors elles sont obligées de faire voir du vert. Et si par hasard quelqu'une a oublié d'en prendre sur soi, elle est mise à l'amende que la société a fixée. Toutes ces amendes sont consignées entre les mains d'une personne de la société, pour être ensuite employées à quelques parties de plaisir hors de Paris, comme à Vaugirard, au Pont-aux-Choux, à St.-Denis, à Passy, ou autres lieux de plaisance. Ce jeu se joue fort fréquemment et de la même manière entre les amants et maîtresses, à la réserve que les amendes se paient à la commune satisfaction des personnes. Ces amendes sont ordinairement que

la personne qui sera prise sans vert sera obligée d'accorder une faveur à son amant, comme d'un baiser tendre, d'une protestation, d'un soupir passionné, d'un *je vous aime*, et cent autres mignarderies de cette nature; et même quelquefois les amendes vont plus loin, selon les conventions faites. Si, au contraire, l'amant tombe en faute, pour lors son amende est un ruban, un bijou, un collier, une discrétion, ou quelques bagatelles. »

J'ai ouï dire que ce joli jeu s'est conservé par tradition dans des pensions de demoiselles. Je ne m'étonnerais pas d'y voir jouer encore des amants : la saison de l'amour est une seconde enfance; mais j'avoue que si je vois jamais nos grands seigneurs courir dans Paris les uns après les autres pour se prendre sans vert, je ne désespérerai plus du retour de l'âge d'or.

[2]) PAGE 238, VERS 7.

Tunc ego lascivæ potero contendere viti.

Cette comparaison, si fréquente dans les poètes anciens et modernes, se retrouve non moins bien exprimée dans le second Baiser. Rien ne prouve mieux la souplesse du talent de Jean Second, que ces passages où il reproduit la même pensée sous plusieurs formes agréablement variées. On la trouve aussi dans la sixième Élégie de Théodore de Bèze.

Non hedera annosas complectitur arctius ulnos
Non ulmum vitis pressius ulla tenet.

[3]) PAGE 240, VERS 1.

At vos purpurei reges ignoscite victi.

Théodore de Bèze a emprunté cette idée à Jean Second, et s'est servi de la même expression :

Tunc ego purpureos possim contemnere reges. (Eleg. III.)

ÉLÉGIE V.

[1]) PAGE 242.

Cette Élégie est une de celles que je me suis appliqué à traduire le plus littéralement, et c'est peut-être celle où il m'aurait été le plus permis d'élaguer, parce qu'elle manque par le fonds, que les détails y abondent, et que souvent ils ne sont pas de très bon goût. Du moins, si l'on condamne sans pitié les endroits où je suis resté trop au-dessous de l'original, qu'on me sache gré d'avoir surmonté quelquefois les difficultés d'une tâche aussi pénible.

[2]) PAGE 245, VERS 2.

Moins heureux cet Iphis, d'exemple mémorable,
Qui du lacet tenta le secours déplorable.

Il n'était pas facile de désigner clairement l'aventure à laquelle ce passage fait allusion. C'est une des histoires que Vertumne, déguisé en vieille, raconte à Pomone pour vaincre sa résistance par des exemples d'amants punis de leur ingratitude.

Iphis, dont le Dictionnaire de Chompré fait un prince de Chypre, mais qui, selon Ovide, était d'une naissance obscure,

Humili de stirpe creatus,

eut le malheur d'aimer éperdûment Anaxarètes, princesse du sang de Teucer. Rebuté, après mille tentatives, il se pendit de désespoir à la porte de sa maîtresse. Celle-ci poussa l'insensibilité jusqu'au bout. Comme elle prenait plaisir à contempler d'un balcon les funérailles du misérable Iphis, elle fut métamorphosée en rocher. Il est curieux de lire la moralité qu'un traducteur d'Ovide, l'abbé de Bellegarde, prétend tirer de cette fable. Il veut que le changement d'Anaxarètes en rocher soit plutôt une marque de sa fermeté qu'une punition; car, ajoute-t-il, une princesse ne doit jamais se ravaler ni aimer des personnes d'un rang trop au-dessous du sien.

3) PAGE 246, VERS 2.

Nos neque Chaonii vincet lascivia nidi.

Imité par Théodore de Bèze:

Quod vel Chaonias vincere possit aves. (Eleg. III.)

4) PAGE 246, VERS 5.

Hæ venient fronti, nec mora longa, tuæ.

Properce a dit:

At te celatis ætas gravis urgeat annis,
Et veniat formæ ruga sinistra tuæ.
Vellere cùm cupies albos à stirpe capillos
A speculo rugas increpitante tibi,
Exclusa inque vicem fastus patiare superbos,
Et quæ fecisti, facta queraris anus.
(Lib. III, eleg. ultima.)

Et Ovide:

Et tibi jam cani venient, formose, capilli:
Jam venient rugæ. (*Artis amatoriæ* lib. II.)

[5] PAGE 246, VERS 12.

Nulla corona tuos ornabit florida postes.

Emprunté d'Ovide :

Sparsæ nec invenies limina mane rosa.
(*Artis amatoriæ* lib. III.)

[6] PAGE 246, VERS 14.

Quin potius dum fata sinunt, et *nigra* sororum
Stamina.

Cette épithète de *nigra* est remarquable. Jean Second, si religieusement attaché aux opinions des anciens, paraît ici s'en être un peu écarté. M. Noël, dont l'érudition est un guide sûr en pareille matière, observe que la couleur de la laine dont se servaient les Parques était significative ; que la blanche désignait une vie heureuse, la *noire* des jours infortunés, ou le terme de la vie.

[7] PAGE 246, VERS 15.

Carpe rosas,
Quæ nisi carpentur, languebunt sponte, cadentque.

Imitation d'Ovide :

Carpite florem
Qui nisi carptus erit, turpiter ipse cadet.
(*Artis amatoriæ* lib. III.)

ÉLÉGIE VI.

[1] PAGE 254.

Cette Élégie me fournit l'occasion d'émettre mon opinion sur

la question qui s'est élevée au sujet du double talent de Jean Second comme peintre et sculpteur.

On a prétendu d'un côté que par ces mots, insérés dans son épitaphe : *Fingendi quoque ac sculpendi laudatissimo artifici*, il ne fallait entendre que les arts de la moulure et de la gravure. D'un autre côté, on a voulu qu'il restât prouvé que Jean Second avait été peintre et sculpteur. On est, de part et d'autre, très près de la vérité; mais je crois aussi impossible de lui contester le talent de la peinture, qu'il serait mal aisé de prouver qu'il a été sculpteur, du moins comme on pourrait l'entendre, c'est-à-dire, qu'il ait sculpté la ronde bosse. Il n'est question nulle part d'un buste, encore moins d'une statue sortie des mains de Jean Second; mais il est démontré qu'il sculptait ou ciselait la demi-bosse, et qu'il a fait en marbre plusieurs portraits de petite dimension en forme de médaillon : tel était le portrait de Julie, que la gravure a fait passer jusqu'à nous. Celui de Jean Second, peint par Scorellius, nous le représente tenant à la main ce médaillon de Julie, sculpté par lui; et la forme des instruments étalés sur la table, à côté du volume de ses poésies, démontre assez à quel genre de sculpture il s'était adonné. D'après même cette intention du peintre de le représenter avec la preuve des talents qu'il possédait, il n'est pas douteux que si Jean Second eût produit quelque ouvrage plus important en ronde bosse, Scorellius l'eût fait figurer dans cette composition. La lettre de Jean Second à ce dernier prouve bien en effet qu'il s'était essayé dans la peinture avec quelque succès. En voici un extrait :

« S. P. Domine et amice carissime. Cum brevi mihi in His-
» paniam ad fratrem Nicolaum eundum esset, rediretque ad

» vos D. Stephanus Montanus, communis amicus; omnino » mihi aliquid ad te scribendum, tibique parvo epistolio vale- » dicendum putavi. Nam præterquam quod te mei studiosissi- » mum et præsens cùm hîc esses expertus sum, et ex multo- » rum relatu intellexi, cogor te, etiam si ignotus mihi esses, » venerari; ducitque me in tui amorem præclarum istud inge- » nium tuum, industriaque, quà reliquos hujus regionis artifices » longè antecellis. Ego verò hac cum naturâ tuâ aliquid mihi » commune esse, non timebo dicere. Illud videlicet, *quod has » fingendi pingendique artes arcano quodam naturæ jussu » semper amplexus sim, et admiratus.* Cui juvenili levitate ali- » quem *sculpendi usum* ausus sum adjungere. Qua in re cum » acutissimo judicio tuo non nimis infeliciter versari me intel- » lexerim, progressus sum in lusu (meâ quidem sententiâ) non » insuavi. Ut autem videas an aliquid profecerim, *mitto tibi effi- » giem archiepiscopi Panormitani, proximis hisce diebus à » me sculptam.* Rogo, sincere judices. Vix enim inducor ut cre- » dam judicium, quod de Juliæ imagine proferebas, fuisse in- » corruptum. Fortè quemadmodum illa meos oculos, ita tuos » ejus imago fascinaverat. »

Mais ce portrait de l'archevêque de Palerme, qu'il envoie à Scorellius avec une lettre, n'est point un buste. Ce vers même de l'Élégie d'Hadrien Marius sur la mort de son frère,

Julia queis vivo formosa in marmore spirat,

peut s'entendre d'un médaillon en marbre. Il est probable qu'il est ici question de celui qui orne le frontispice des éditions de Schriverius, et qui fut l'occasion de cette Élégie.

Le passage suivant de la seconde Élégie du troisième livre,

à Charles V, désigne clairement une médaille gravée ou ciselée.

Ex una Herculeas spectabis parte columnas
Stare procelloso, quæ tua signa, mari,
Pars tenet augustum felicior altera vultum.

[2]) PAGE 256, VERS 7.

Æmula Phœbeis lumina luminibus.

Muret a pris ce vers tout entier, en y faisant une légère inversion :

Lumina sidereis æmula luminibus. (Élég. II.)

ÉLÉGIE VII.

[1]) PAGE 260, VERS 1.

Insidiose puer.

O numquam pro me satis indignate Cupido
O in corde meo, desidiose puer!
(Ovidii eleg. IX, lib. II.)

[2]) PAGE 260, VERS 1.

Maternis sævior undis.

Rien n'est à la fois plus avéré, mythologiquement parlant, que la naissance de Vénus, rapportée de deux manières contradictoires. D'un côté on nous dit qu'elle est née de Jupiter et de Dionée, de l'autre on raconte que les parties génitales de Cœlus, coupées par Saturne son fils, tombèrent dans la mer, et y formèrent une écume d'où naquit la déesse de la beauté. Selon Hésiode, cette écume, après s'être approchée de l'île de Cythère, fut portée sur la côte de Chypre. On en vit alors sortir

la déesse. Elle se présenta d'abord à l'assemblée des dieux, suivie de son fils et des Plaisirs. A ce compte, Cupidon n'est plus le fils de Mars. Au surplus, je ne suis rien moins que profond mythologue. Je remarque en passant ces contradictions, qui sans doute n'arrêtent que les ignorants comme moi. Je sais que Cicéron distingue, d'après les anciens, quatre Vénus d'origines différentes; mais je vois qu'à chaque pas les poètes les plus fidèles à son culte confondent ces distinctions scientifiques. Qu'importe, pourvu qu'elle leur inspire de bons vers?

3) PAGE 260, VERS 6.

Longa, sub undenos digna venire pedes.

Voici comme Ovide raconte l'origine du vers pentamètre:

Par erat inferior versus: risisse Cupido
Dicitur, atque unum surripuisse pedem.
(Ovidii *Amorum* lib. I, eleg. I.)

4) PAGE 261, VERS 18.

Puisses-tu de l'aspic, du griffon menaçant,
Rencontrer tour à tour l'obstacle renaissant!

Ici Jean Second, par goût de l'antiquité, en adopte les superstitions. Il souhaite à son rival les rencontres funestes dont Horace conjure les dieux de préserver sa Galathée:

Teque nec lævus vetet ire picus,
Nec vaga cornix. (Lib. III, ode XXVII.)

Au surplus, il existe encore des gens superstitieux qui ajoutent foi à certains présages dont le peuple de Rome était infatué. Il y en avait de toutes sortes: les voix divines ou pa-

roles fortuites, les tressaillements de cœur, qui étaient de mauvais présage; ceux de l'œil ou du sourcil droit de bon augure; les tintements d'oreilles, les éternûments, qui n'étaient favorables qu'aux amants. Les chutes imprévues, la rencontre d'un Éthiopien, d'un eunuque, d'un nain, d'un homme contrefait, et surtout d'un orfraie, d'une chienne prête à mettre bas, d'une louve, d'un renard ou d'un serpent, étaient autant de présages sinistres, comme on peut le voir par le début de cette ode d'Horace :

Impios parræ recinentis omen
Ducat, et prægnans canis, aut ab agro
Rava decurrens lupa Lanuvino,
Fetaque vulpes;
Rumpat et serpens iter institutum.

Parra signifie, je crois, un orfraie. L'abbé de Marolles l'a traduit par *mésange*, et a fait ainsi de ce joli petit oiseau, un oiseau de mauvais augure. Comme rien n'est plus commun que la mésange en certaines saisons, j'ai cru devoir relever cette erreur de l'abbé de Marolles, qui pourrait avoir de graves conséquences.

Le 5 du mois était un jour malheureux, et le 13 de certains mois était dès-lors aussi redoutable qu'il l'est encore aujourd'hui.

5) PAGE 265, VERS 4.

Et dès le premier pas,
Puisse un choc imprévu t'offrir son triste augure!

Tibulle, dans la troisième Élégie du premier livre, s'écrie :

O quoties ingressus iter, mihi tristia dixi
Offensum in porta signa dedisse pedem!

Ovide supposant que la suivante de sa maîtresse n'est pas

venue le trouver parce qu'elle aura heurté le seuil de la porte en sortant, lui recommande plus de précaution à l'avenir :

Missa foras iterum limen transire memento
Cautiùs ; atque altè sobria ferre pedem.
(Lib. I, Eleg. XII.)

On a conservé le mot de Bailly, qui tremblait en allant à l'échafaud : *C'est de froid*, répondit-il à celui qui lui en fit la remarque. On connaît moins celui de M. de Malesherbes, qui prouve à mon sens bien plus de calme et de liberté d'esprit. En sortant de la Conciergerie pour monter sur le char exécrable, son pied heurta le seuil : « A ma place, un Romain, dit-il, aurait pris cela pour un mauvais présage, et n'aurait point osé sortir. »

6) PAGE 262, VERS 12.

Vatum deliciis non temerare manus.

Bonnefons a dit après Jean Second :

Delicias nec temerate meas.

7) PAGE 266, VERS 8.

Diceret atque aliquis, sit tibi terra levis.

Tibulle, en parlant d'une amante fidèle :

Atque aliquis senior veteres veneratus amores
Annua constructo serta dabit tumulo
Et benè, discedens, dicet : placidèque quiescas,
Terraque securæ sit super ossa levis.

Et Ovide, dans son Élégie sur la mort de Tibulle :

Ossa quieta precor tuta requiescere in urna
Et sit humus cineri non onerosa tuo !

8) PAGE 268, VERS 3.

Nec te longa dies delebit, culte Tibulle.

Ovide avait dit :

Donec erunt ignes arcusque Cupidinis arma
Discentur numeri, culte Tibulle, tui.
(Lib. I, Eleg XV.)

9) PAGE 269, VERS 20.

Premier âge du monde !

C'est une vieille habitude parmi les poètes de regretter l'âge d'or quand leurs affaires vont mal. Ovide, quitté par sa maîtresse, maudit l'or et la guerre, parce qu'on lui préfère un riche chevalier, et regrette ce bon siècle d'or où l'on ne connaissait pas l'or.

Aurea nunc vere sunt secula,

dit-il dans son *Art d'aimer*. Tibulle, retenu par une maladie dans l'île de Corcyre, ne manque pas de faire un retour amer sur le bel âge du monde, et s'en prend à l'invention de la navigation, qui lui a fait quitter sa terre natale. Il s'écrie :

Quam benè Saturno vivebant rege, priusquàm
Tellus in longas est patefacta vias!
Nondum cœruleas pinus contemserat undas,
Effusum ventis præbueratque sinum;
Nec vagus ignotis repetens compendia terris
Presserat externa navita merce ratem.
Illo non validus subiit juga tempore taurus,
Non domito frenos ore momordit equus.
Non domus ulla fores habuit; non fixus in agris,
Qui regeret certis finibus arva, lapis.

Ipsæ mella dabant quercus, ultròque ferebant
Obvia securis ubera lactis oves.
Non acies, non ira fuit, non bella; nec ensem
Immiti sævus duxerat arte faber.

Je cède au plaisir de donner la traduction de ce passage. C'est un souvenir de collége qui me fournit l'occasion de payer un léger tribut de reconnaissance à l'un de mes professeurs (*a*). Il y aurait de l'imprudence à moi de l'imprimer sans sa permission, si je ne prévenais qu'il n'a pu mettre aucune importance à ce morceau, non plus qu'à beaucoup d'autres que j'ai conservés, et qu'il s'amusait à produire rapidement pour joindre l'exemple du travail à l'obligation qu'il nous en imposait. Il mêlait modestement sa version aux nôtres, et, en distribuant les places, pour mieux nous encourager sans doute, il ne s'assignait pas toujours la première.

Règne heureux de Saturne! ô jours de l'âge d'or!
La terre en longs chemins ne s'ouvrait point encor;
Les chênes descendus sur les plaines profondes
Ne bravaient point encore et le ciel et les ondes,
Et l'avide nocher, à des bords inconnus,
Ne faisait point payer de superbes tributs.
L'homme vivait en paix, les animaux sans crainte;
Le fier taureau, du joug ignorait la contrainte;
Le coursier indompté ne mordait pas le frein;
Nul verrou des maisons n'écartait le larcin;
Nulle pierre, des champs ne fixait le partage;

(*a*) M. Raffié, ex-oratorien du collége de Juilly, auteur en commun avec M. J.... de *Sophocle et Aristophanes*, comédie en vers, jouée en l'an V par les comédiens français sous la direction de madame Raucourt.

L'arbre suait le miel; et, dans cet heureux âge,
Des fécondes brebis le sein officieux
Prodiguait de lui-même un lait délicieux.
Point d'armes, de combats, de meurtres, ni de guerre;
Les vertus présidaient au bonheur de la terre.

10) PAGE 270, VERS 11.

Trabsque procellosum nulla secabat iter.

Je n'ai pas prétendu rendre ce vers par celui-ci:

Et nul droit à payer n'entravait les chemins.

J'ai trouvé que celui de Jean Second n'était que la répétition de la même idée déjà exprimée dans le vers précédent, et je me suis permis d'en hasarder une nouvelle. J'ai pris souvent de plus grandes libertés avec mon auteur, sans qu'on puisse pour cela me soupçonner de ne l'avoir pas entendu. Quelquefois je n'ai pas pu traduire littéralement; quelquefois je ne l'ai pas voulu.

11) PAGE 274, VERS 1.

Interea qui falce meas invadere messes
Ausus es.

Bonnefons, pour rendre la même idée, a emprunté les propres expressions de Jean Second:

Nec falce meas invadite messes.
(*Pancharis*, Basium XV.)

12) PAGE 274, VERS 3.

Assiduis versuta dolis te rideat illa.

Cette imprécation est imitée de Tibulle:

At te, qui puerum donis corrumpere es ausus,

Rideat assiduis uxor inulta dolis,
Et cùm furtivo juvenem lassaverit usu,
Tecum interposita languida veste cubet.
(Lib. I, Eleg. IX.)

[13]) PAGE 274, VERS 9.

Si fugit hanc faciem qualem Medæa gerebat,
In natos gladio cum ruitura stetit.

J'ai négligé ces deux vers qui me paraissent offrir une comparaison incohérente.

ÉLÉGIE VIII.

[1]) PAGE 278.

Cette Élégie fut inspirée à Jean Second par une circonstance qui mérite d'être rapportée. Pierre Clericus, son plus sincère ami, quoiqu'il eût été son rival, avait prédit que le jour du mariage de Julie fournirait à son amant le sujet d'une nouvelle Élégie. En effet, Jean Second, qui s'éloignait de Malines ce jour-là, fut surpris par un orage affreux dans le trajet de cette ville à Bruxelles, et composa ce morceau d'inspiration au milieu de la tempête. C'est ce qu'on lit dans une lettre qu'il écrivit à son ami, en lui envoyant cette Élégie.

« Cupio scire, quo modo cesserint nuptiæ, et an præter lugubrem cœli faciem, nihil passæ sint funestum..... Mitto Elegiam quam, in itinere in ipsâ illâ tempestate composui. Meminisse potes dixisse te aliquando nuptiarum diem forte suppeditaturum novæ Elegiæ materiam. Sic factum est. »

[2]) PAGE 278, VERS 5.

Quantum nulla fuit, quantum nec amabitur ulla.

Il y a dans Catulle :

Amata nobis, quantùm amabitur nulla.

ÉLÉGIE IX.

[1]) PAGE 282.

Cette pièce est plutôt une Épître qu'une Élégie, ou, pour mieux dire, elle tient de l'un et de l'autre genre. Le commencement et la fin n'ont d'élégiaque que le rhythme consacré à ces sortes de compositions. Et en effet ce n'était d'abord qu'une lettre en prose adressée à Pierre Clericus, la même dont j'ai cité la fin dans les notes de la huitième Élégie, et dont voici le commencement :

« Amicissime Petre, sumus hîc in celeberrimâ civitate, sumus in sodalitio doctissimorum virorum; neque auribus, neque oculis deest, quo possint delectari : et sumus tamen inviti. Nemo hoc credat aliorum, fortasse nec tu credas, qui conscius tamen es ardoris nostri. Sed abcessit illa. Quid tum? Restant vestigia; et propinquor aliquanto istîc illi futurus sim; aut si ridicula hæc putas, vel eâ causâ istuc recurrere cupiam, ut aliâ aliquâ in animum nostrum admissa hæc expellatur, quando aliam viam non video : quamquam dubito. »

Déjà même il avait composé les vers suivants, qui figurent dans cette neuvième Élégie :

An calor hic alias possit sibi querere sedes,
  Hactenus hunc certe Julia sola tenet.
Candida quantumvis, et non deformior illa,
  Et versatilibus ebria luminibus,

Sæpe meos oculos in se Vicina moretur,
Oscula quæ facilis ad mea sponte venit.

Il changea seulement le premier vers en celui-ci :

Ne calor hic alia possit consistere sede :

Et au lieu de *Vicina*, que Jean Second avait écrit dans ce fragment, on lit dans l'Élégie *Domitilla*. J'avais pensé qu'il pouvait être ici question d'une jeune musicienne que Jean Second rencontra à Bruxelles, et dont il parle dans son itinéraire en Espagne. Voici le passage :

« Hospitium Bruxellæ commodissimum obtigit in intersignio » Antuerpiæ ; ibi inter cætera, mirifice me commovit et exhilaravit filia psaltria ; quæ cum divinam è fidibus harmoniam » digitis delicatissimis eliceret, ac voce suavissima nervorum » mollitiem longe superaret, sæpe in mentem Ovidianum illud » revocavit. »

Hæc habiles agili prætentat pollice chordas,
Tam doctas quis non possit amare manus ?

D'un autre côté, la lettre en prose que j'ai citée plus haut paraît avoir été écrite en 1532, lors de son voyage de Malines à Bourges, à en juger par le passage suivant de son premier itinéraire.

« Avulsi itaque à paternis amplexibus, relictis amicis, *relictis amoribus*, Mechliniâ relictâ, urbe deliciosâ, Bruxellam » primùm itinere satis felici, sed *pluvioso* venimus. »

Au reste, pour le dire en passant, je ne sais trop quelle confiance il faut accorder à ces trois itinéraires de Jean Second. Sont-ils bien authentiques ou bien complets ? Il est quelquefois assez difficile de les concilier avec ce que l'on sait de plus positif

sur la vie de notre auteur. M. Tissot a remarqué, dans la préface de sa traduction, que Jean Second n'y fait point mention de son voyage en Italie, et en conclut qu'il n'a point touché cette terre sacrée. Il s'appuie encore d'une autre réflexion pour motiver son doute. « Quels vers, dit-il, auraient inspirés à leur » élève la maison d'Horace et le tombeau de Virgile ! » Cet argument est ingénieux ; mais, en admettant même qu'il fût décisif, il prouverait seulement que Jean Second n'a pas pu visiter l'Italie en curieux et en amateur ; mais il pourrait l'avoir traversée, sans avoir eu le loisir d'y chercher des monuments et des souvenirs inspirants. En un mot, j'aime mieux adopter cette dernière supposition, et celle d'une lacune dans les itinéraires, que de récuser le témoignage des contemporains de Jean Second qui ont parlé de son voyage en Italie, principalement celui de Guillaume Cripius, son compatriote. Je trouve cette phrase dans une lettre adressée par ce dernier aux deux frères de Jean Second, Nicolas Grudius et Hadrien Marius : « Omitto » quod variis peregrinationibus distractus universum Belgium, » Galliam, *Italiam* et Hispaniam paragravit. »

Cette lettre sert de préface aux éditions de 1561 et de 1582.

[a]) PAGE 283, VERS 6.

Que naguère César se plut à visiter,
Où son char de triomphe a daigné s'arrêter.

Le voyage de Charles-Quint en Belgique, dont j'ai déjà parlé dans une note sur la sixième Ode, fut une espèce de marche triomphale. L'empereur s'arrêta plusieurs fois à Bruxelles ; il en partit le 17 janvier 1732.

[3]PAGE 288, VERS 6.

Hactenus hunc certe Julia sola tenet.

La fin de cette Élégie rappelle ces vers charmants de Properce :

Aut, si despectus potuit mutare calores,
Sunt quoque translato gaudia servitio.
Mi neque amare aliam, neque ab hac discedere fas est :
Cynthia prima fuit, Cynthia finis erit.
(Lib. I, eleg. XII.)

ÉLÉGIE X.

[1]PAGE 290, VERS 1.

Ite procul mœstum lacrymæ genus, ite querelæ.

Imitation d'Ovide :

Ite triumphales circum mea tempora lauri :
Vicimus, in nostro est ecce Corinna sinu.

[2] PAGE 292, VERS 11.

Te teneo, mea lux, lux mea, te teneo.

On reconnaît dans Muret des imitations de cette Élégie :

Rursus teneo, formosula, jam te
(Quid trepidas ?) Teneo : jam, Rosa, te teneo.
(Eleg. VIII.)

[3]PAGE 292, VERS 12.

Superi teneatis Olympum.

Dans une pièce de la *Pancharis* de Bonnefons, intitulée : *Pervigilium Veneris*, on trouve les vers suivants :

Tum dico : Superi tenete cœlum,

Vestram numina possidete sortem,
Dum te teneam, alma Pancharilla,
Dum te possideam. nec ipse cœlum,
Nec vestram Superi invidebo sortem.

ÉLÉGIE XI.

[1]) PAGE 298, VERS 7.

Ah! Hymen, genus Uraniæ, cur Tespia rupes.

Voilà bien le dieu d'Hymen né d'un dieu et d'une déesse, de Vénus Uranie et de Bacchus ou d'Apollon.

Collis ô Heliconei
Cultor Uraniæ genus.
(CATULLE, *Épithal. de Julie et de Mallius.*)

Mais quelques vers après Jean Second parle de son apothéose : c'est le confondre avec Hyménée, jeune athénien mis au rang des dieux par les Grecs, pour avoir sauvé des mains des pirates les filles d'Athènes qui avaient été surprises en allant à Éleusis offrir des sacrifices à Cérès.

[2]) PAGE 302, VERS 3.

Ne sim famosis fabula porticibus,
Vinosasque meo producant nomine mensas.

Imitation d'Ovide :

Nequitiam vinosa tuam convivia narrant
Narrant in multas compita secta vias.

ÉLÉGIES SOLENNELLES.

ÉLÉGIE I.

[1] PAGE 306.

On a donné le titre de solennelles à ces trois Élégies, parce qu'elles furent composées à la suite d'un vœu solennel qu'avait fait l'auteur. Jean Second, pour perpétuer le souvenir de ses premières amours, résolut d'y consacrer tous les ans une Élégie au mois de mai, époque de l'année à laquelle il avait connu Julie. ELEGIÆ SOLENNES TRES, *consequentibus tribus post adamatam* JULIAM *annis, mense Maïo Cupidini dedicatæ.*

[2] PAGE 307, VERS 10.

Sans voiles Cythérée offre tous ses appas
Aux yeux de sa cour enchantée.

La cour de Vénus se composait d'un nombreux cortége: Dionysius son frère, Bacchus son amant, Priape son fils, les Jeux, les Amours, les Grâces, Mercure, Pitho, la déesse de la persuasion, l'accompagnaient sans cesse. Les Muses ses sœurs, Mars son favori, Hespérus, Hyménée, se montraient aussi quelquefois à sa suite; et Génétyllis, auteur de la génération, était sa dame de compagnie.

[3] PAGE 306, VERS 10.

Candidus in crocea veste protervus Amor.

A propos de *crocea tunica*, qui se trouve dans Catulle,

M. Noël observe que cette robe de safran paraîtrait chez nous de mauvais augure, et convenir plutôt au dieu d'hymen. En effet, la couleur jaune était particulièrement affectée aux noces: le voile de l'épousée était jaune; l'Hymen était représenté avec une robe et des souliers jaunes. J'ignore ce que signifiait alors cet emblême, à quelle occasion et depuis quand il est devenu pour nous celui d'un hymen malencontreux.

4) PAGE 310, VERS 9.

Ludite, jam glaciem bruma nivesque feret.

Imitation de Tibulle:

Interea dum fata sinunt, jungamus amores;
Jam venit tenebris mors adoperta caput.
Jam subrepet iners ætas.

ÉLÉGIE II.

1) PAGE 312, VERS 1.

Et cœli facies, et rerum mitis imago.

Le début de cette Élégie et celui de la précédente roulent tous deux sur les mêmes pensées; mais quelle agréable variété d'expressions! On a peine à concevoir qu'une langue morte puisse être maniée avec tant d'aisance et de grâce.

2) PAGE 314, VERS 10.

Primus ego ingredior, nullo de more, sacerdos
Annua nequitiæ ponere sacra meæ.

Jean Second a tort de dire ici *primus* et *nullo de more*, le

premier et *contre l'usage* : c'est au contraire à l'exemple d'Ovide, qui a dit :

Hoc quoque composui, Pelignis natus aquosis
Ille ego nequitiæ, Naso poëta meæ.
(*Amorum* lib. II, Eleg. I.)

3) PAGE 317, VERS 7.

Ou puisqu'Avril plaît mieux à Cythérée.

Le mois d'Avril était consacré à Vénus, comme celui où les germes se développent, où la nature semble renaître et la terre s'ouvrir.

4) PAGE 316, VERS 14.

Lascivus domito vate triumphet Amor.

Imitation d'Ovide :

Deque cothurnato vate triumphat Amor.

ÉLÉGIE III.

1) PAGE 320.

Des treize Élégies qui précèdent celle-ci, la quatrième seule avait été traduite avant moi en prose par Simon de Troyes. Dans le choix de celles dont M. Tissot a donné la traduction, il n'y a que cette troisième Élégie solennelle qui nous mette en concurrence.

2) PAGE 325, VERS 9.

Tel que ce marbre à Vénus consacré,
Qui dans son temple à Gnide est révéré.

Gnide était très célèbre par la fameuse statue de Vénus, que Praxitèle avait faite pour les Gnidiens. C'est cette statue qui

donna lieu à une épigramme grecque que Jean Second a faiblement rendue en latin :

> Nuda Venus nulli visa est; si visa sed ulli est :
> Hic vidit, nudam qui statuit Venerem.

et qui a été plus heureusement imitée en français :

> Oui, je me montrai toute nue
> Au dieu Mars, au bel Adonis,
> A Vulcain même, et j'en rougis;
> Mais Praxitèle, où m'a-t-il vue ?

On faisait le voyage de Gnide pour voir le temple de Vénus, qui était entouré d'un bois charmant. La statue de la déesse était au milieu, et le temple était absolument ouvert, afin qu'on pût l'apercevoir de tous les côtés.

3) PAGE 332, VERS 3.

> Prima meæ spolium Julia mentis habet.

Je me suis écarté du sens en cet endroit ; j'ai même hasardé une pensée qui n'est point du tout dans l'original, et qui ne pouvait y être, puisque c'est par allusion à la mort prématurée de Jean Second que je me suis permis ce vers :

> Qu'on puisse dire : il n'a vécu qu'un jour.

FIN.

ERRATA.

PAGE 112, vers 6 : *Quo* sunt sidera cœlo ;
Lisez : Quot sunt sidera cœlo.

Idem, vers 12 : Sed *tum* totus inhæreo ;
Lisez : Sed dum totus inhæreo.

Page 192, ligne 2, même correction.

Page 189, ligne 21 : Du plus exquis, de la plus douce espèce ;
Ajoutez : De meliore nota, du plus exquis, etc.

Page 195, ligne 22 : Des *fa*norato amanti ;
Lisez : Des fœnorato amanti.

Page 196, ligne 22 : Catulle, dans une épigramme contre Aurélius et Furius, *ne* se justifie tout autrement que Jean second ; *supprimez :* ne.

Page 336, dernière ligne : *tuos ; lisez :* tuas.